

A close-up photograph of a brandy snifter glass filled with a golden liquid, resting on a wooden surface. The background is softly blurred, showing hints of a warm, indoor setting.

Jérémias Gotthelf
(Albert Bitzius)

**DURSLI
LE BUVEUR
D'EAU-DE-VIE**

OU LE SOIR DE NOËL

Traduction : J. SANDOZ
Illustrations : A. ANKER

[1901]

édité par
les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

Dursli le buveur d'eau-de-vie.	3
Ce livre numérique :	242

Dursli

le buveur d'eau-de-vie.



Dans une vallée à la fraîche verdure il y avait une cabane vieille et caduque, et dans cette cabane un mari et une femme fort perplexes.

Le citoyen Hans Joggi avait été convoqué à une assemblée de journaliers à l'époque où, pareils à deux oiseaux inconnus, les mots de liberté et d'égalité avaient passé de France en Suisse par dessus le Jura. Or beaucoup de gens entendaient ces mots d'une façon tout à fait pratique, comme

si la liberté était le droit de n'agir qu'à sa fantaisie, et l'égalité celui de prendre, à sa fantaisie aussi, ce que tout autre possédait jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien. Il y avait de gros messieurs qui comprenaient la chose ainsi, en particulier les généraux français qui pillaient la Suisse sans vergogne comme de grands seigneurs. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que bon nombre de paysans entendissent ces mots de la même manière et voulussent abolir les dîmes et partager avec les seigneurs de Berne. Et pourquoi les journaliers n'auraient-ils pas prêté à ces mots la même signification et voulu partager avec les paysans les forêts et les domaines ?

— Les paysans, disaient-ils, n'ont pas plus de privilèges que les seigneurs. S'ils partagent avec eux, nous ne savons pas pourquoi nous ne partagerions pas, nous, avec les paysans. N'est-ce pas là la liberté et l'égalité ?

Ils avaient, par conséquent, des assemblées dans lesquelles on discutait le partage et la manière de s'y prendre. Les paysans naturellement ne s'en arrangeaient pas et déblatéraient contre ce tas de coquins qui avaient l'audace de se réunir

ainsi et qui paraissaient oublier la sainte volonté de Dieu qui entend que les journaliers et leurs enfants restent tels quels à tout jamais sur la terre, et même plus tard dans le ciel. Voici comment ils comprenaient l'égalité : ceux qui étaient au-dessus d'eux et avaient jusqu'alors été plus qu'eux, devaient être abaissés à leur niveau, devenir leurs égaux, et si possible, encore moins que cela. Mais ce qui était au-dessous d'eux devait rester tel, comme par le passé, selon toute justice, et ceux qui étaient nés leurs subordonnés devaient le demeurer leur vie durant.

Cette façon d'entendre les choses, ils ne l'avaient point inventée. Elle est très vieille et très en usage dans tous les temps et dans tous les cas. Le même bailli qui aurait traité Louis XVI de quasi-cousin et qui se comptait parmi les souverains, aurait fait une drôle de figure au pasteur qui se serait avisé de dire à Sa Grandeur : Cher concitoyen !

Ainsi donc le citoyen Hans Joggi avait été convoqué à une assemblée pour aider à discuter le partage des domaines des paysans.

Ça lui avait monté la tête et encore bien plus à sa femme Sabine. Il avait jeté dans un coin le panier qu'il avait commencé et elle avait lancé une pierre au chien de leur propriétaire, qui donnait la chasse à son chat, en ajoutant :

– Attends seulement, vilain chien de paysan que tu es ! Quand nous en aurons un bien plus gros que toi, il te fera voir ton maître, canaille !

Là-dessus elle envoya son mari faire sa toilette dans la maison.

– C'est que, disait-elle, on ne va pas dans une pareille assemblée vêtu comme on l'est tous les jours, mais avec ses habits du dimanche. Il faut que ces tonnerres de paysans sachent à qui ils ont affaire.

Elle avait crânement coiffé la tête échauffée du citoyen Hans Joggi d'un tricorné qu'elle avait soigneusement épousseté avec son tablier, et le considérait avec recueillement de bas en haut. Ses yeux tombèrent enfin sur les bas. Seigneur Dieu ! quel effroi quand ses regards rencontrèrent les dix-sept trous qu'elle connaissait bien, et quand elle aperçut, au travers, les jambes de son mari, qu'elle ne connaissait pas moins. Ces trous elle les

avait vus cent fois, mais ils ne l'avaient pas émotionnée. Maintenant que le citoyen Hans Joggi devait aller à une assemblée, ils lui pesaient comme un quintal sur le cœur. On eût dit que, tout d'un coup, la citoyenne Sabine avait pris d'autres yeux que Sabine la femme du vannier. Elle ne pouvait pas plus laisser son mari aller sans bas dans une assemblée, que ci-devant une dame de Berne le sien au Grand Conseil sans sa toque et sa lourde chaîne d'or. Elle se faisait de son citoyen et de son assemblée une idée aussi haute qu'une dame de la ville de son seigneur et maître et de sa dignité. Mais laquelle de ces deux femmes était la plus sensée ?

Malheureusement Hans Joggi n'avait pas d'autres bas, et Sabine n'avait jamais été sorcière pour ravauder. Elle avait d'ailleurs, l'automne précédent, perdu l'aiguille qu'un tailleur avait une fois oubliée chez elle.

Et voilà le cruel embarras dans lequel se trouvait ce couple dans la vieille baraque. Tout à coup Sabine, l'avisée, songea à ses propres bas, releva son mince jupon, considéra ses bas à ses jambes à elle, par devant et par derrière, et remarqua pour

la première fois combien ils étaient en meilleur état que ceux de son mari. Les siens n'avaient que trois à quatre trous et encore des trous insignifiants ; il n'y en avait pas un plus gros qu'une noix, naturellement sans parler de la partie des bas qu'on pouvait cacher dans les souliers. Bien vite elle défit ses jarretières et tira soigneusement, afin de ne pas agrandir les trous, les bas de ses jambes un peu enflées. Mais voici que soudain les bandes de ses bas de femme lui crevèrent les yeux ; l'angoisse lui serra le cœur. Avec les culottes courtes et incommodes qu'on portait encore à cette époque, chacun pourrait s'apercevoir que son citoyen Hans Joggi avait des bas de femme. Et comme on en rirait ! Et comme ces satanés paysans se feraient des gorges chaudes d'une assemblée où les hommes se montreraient ainsi affublés !

Il faut avouer que les longs pantalons sont bien plus commodes. Aujourd'hui, dans une assemblée, pas moyen de voir combien d'hommes portent des bas de femmes.

Mais Sabine était une femme courageuse et résolue ; ce n'était ni un premier, ni un second

émoi qui pouvaient la déconcerter. Pendant que Hans Joggi restait là, immobile comme une perche de haricots, décontenancé, elle avait déjà tiré de dessous le poêle une paire de guêtres que le grand-père de Hans Joggi avait portée à la bataille de Villmergen, où, en l'an 1712, les Bernois avaient rossé les Lucernois, et que ses fils et petits-fils avaient mises à chaque revue. Elles avaient vraiment un air martial et couvraient si bien les trous et les bandes que le plus malin n'aurait pu s'apercevoir que les jambes du citoyen Hans Joggi se cachaient dans les bas de la citoyenne Sabine.

Après avoir considéré de tous les côtés son Hans avec une satisfaction sans mélange, Sabine lui donna le signal du départ. Il sortit de la maison avec un air crâne sous son tricorne et dans ses guêtres de Villmergen. La citoyenne se tint sur le seuil de la porte et le regarda s'éloigner avec un visible sentiment d'orgueil. Mais il n'avait pas fait vingt pas de cet air martial qu'elle lui cria : « Hans Joggi ! » Il se retourna et entendit sa femme lui faire cette recommandation :

– Écoute ! Inutile de prendre moins de terres que pour deux vaches. Sinon tu verras ce qui t'arrivera. Ne te laisse pas non plus fourrer des champs maigres ; prends des prairies ; elles sont plus faciles à travailler et donnent plus d'herbe.

Ainsi parla la citoyenne Sabine qui jusqu'ici, bon an mal an, n'avait réussi qu'à nourrir, pendant dix-neuf à vingt semaines, une chèvre maigre toujours crevotante.

Hans Joggi répondit :



– Sois tranquille ! Je ne prendrai pas moins que pour deux vaches et une jument.

Sur quoi le vaillant mari continua son chemin, rayonnant d'espérance ; sa femme resta sur le pas de la porte aussi longtemps qu'elle put apercevoir un brin des guêtres de Villmergen et

qu'un des coins du tricorne de Hans Joggi se montra par-dessus la haie.

Mais la citoyenne Sabine n'eut pas ses deux vaches, ni son grand chien, pas plus que le citoyen Joggi Hans, sa jument.

Après qu'on eut tenu suffisamment d'assemblées, qu'on se fut assez ingénié de part et d'autre, qu'un nombre assez considérable de journaliers et d'aubergistes se furent appauvris dans les nouvelles pintes, que les Français eurent sucé le pays de la façon la plus scandaleuse, quand l'État n'eut plus que des dettes et point d'argent, que riches et pauvres, au lieu de tirer quelque chose, n'eurent qu'à payer, alors le peuple fut rassasié de cet état de choses. Les premiers mécontents furent les gens peu aisés, qui avaient été le plus vite à bout de ressources. Un beau matin, les troupes helvétiques et le gouvernement helvétique s'en allèrent à vau-l'eau et les ci-devant seigneurs furent de nouveau là, mais d'une autre façon. L'État était devenu pauvre. Les paysans avaient vu reflourir la dîme et l'impôt foncier, les journaliers restèrent journaliers. Tous avaient subi des pertes d'argent. On est puni par

où l'on a péché ; du rêve il ne restait plus que de la fumée.

Et pourquoi donc ? Quand on parle de cet ange du ciel qui s'appelle la liberté, mais qu'on ne le connaît pas sous sa forme divine et qu'on n'a, au contraire, dans le cœur que le désir d'avantages et de jouissances, qu'arrive-t-il ? Cet ange du ciel s'enfuit dès que les anciennes digues sont rompues, devant la horde déchaînée d'appétits sans frein. Alors ces désirs immodérés de jouissance et de satisfaction entrent en lutte les uns avec les autres, s'entredéchirent, foulent aux pieds ce qu'il y a de plus beau, de plus sacré, jusqu'à ce qu'enfin Dieu fait rentrer sous l'ancien joug ces forces brutales qui ne connaissaient plus de mesure, comme le torrent le plus impétueux est obligé de rentrer dans son lit, malgré tous ses débordements. C'est ainsi que cette époque de liberté et d'égalité finit misérablement parce qu'on avait si mal compris ces mots et qu'on en avait tant abusé. Il y a encore des villages où l'on peut voir les cicatrices des blessures d'il y a quarante ans.

Durant trente années le canon fit trembler le sol inondé de ruisseaux de sang. De l'extrême occident jusqu'aux confins du nord, l'incendie et la guerre promenèrent leurs horreurs et poussèrent les peuples à une lutte sauvage. Des millions de soldats envahirent l'Europe de l'ouest au nord, du nord à l'ouest, se heurtèrent les uns contre les autres dans la fumée de la poudre, sous les éclairs meurtriers des canons, teignirent de leur sang les neiges de la Russie et en engraissèrent les plaines immenses de la Saxe. Les trônes tombaient les uns sur les autres, les couronnes vacillaient sur la tête des rois. Puis le soir vint, et avec lui la fatigue, et les hommes soupirèrent après le sommeil. Afin de pouvoir dormir, ils enchaînèrent le puissant génie qui ne leur laissait pas de repos, qui soulevait les peuples comme le vent fait tourbillonner la poussière des chemins, et le clouèrent là-bas, dans les solitudes de la mer, contre les rochers brûlants de Sainte-Hélène. Les hommes demandaient du repos, du sommeil. Et en effet il sembla qu'on se reposait, que tout le monde dormait bercé par les chansons de Louis XVIII le railleur, d'Alexandre devenu songeur. Et ceux qui dormaient rêvaient des temps passés qui allaient re-

venir, de temps nouveaux qu'on avait encore jamais vus. Ils s'agitaient dans leur sommeil, puis se rendormaient profondément en ronflant. Près du berceau venaient s'asseoir d'autres bonnes : c'étaient le libertin Charles devenu pieux et Nicolas fredonnant des chants guerriers. Le pieux Charles n'entendait pas qu'on troublât ses prières par des rires ou des chansons, pas même par les ronflements de ses enfants. Il serrait toujours plus fort les cordons du berceau sur leur poitrine pour les obliger à se tenir tranquilles. Mais tout d'un coup ils se réveillèrent et, pareils à des gens qui vont étouffer, ils arrachèrent violemment leurs liens. Réveillés et libres, ils chassèrent Charles tout ahuri ; une nouvelle vie circula dans les veines de l'Europe et, comme une secousse électrique, atteignit toutes les nations.

Les guerres qui ébranlent l'Europe s'arrêtent généralement au rempart des hautes montagnes, dont Dieu nous a fait une forteresse ; mais il n'y a pas de monts assez élevés, pas même les nôtres, pour arrêter le souffle de l'esprit, le vol des idées. Chacun se rend toujours plus clairement compte que les peuples n'ont qu'une même âme et que le

bien ou le mal, la joie ou la peine que cette âme ressent, fût-ce dans les lointaines régions de l'Amérique ou dans les profondeurs de l'Asie, ont leur contre-coup dans chaque petite vallée de l'Europe. Et ce sentiment devient toujours plus profond et plus vif à mesure que cette âme des peuples arrive à une conscience plus nette d'elle-même. Les espaces de la mer, les bornes des États disparaissent devant ce retour à la vie de l'âme des peuples.

Le courant qui entraînait la France traversa aussi nos petits pays, éclaboussa les seigneurs et les sujets, effraya les uns, excita les autres.

Étouffer ce mouvement, comme en 1814, sans appui du dehors, était chose trop difficile pour les seigneurs, ils lui cherchèrent un dérivatif. Était-ce le résultat d'une vieille expérience ou une combinaison nouvelle qui leur faisait imaginer cette diversion ? Quoi qu'il en soit, c'était une manœuvre habile. On la jugea inutile, à ce moment là, mais, aujourd'hui, elle prend toutes les apparences d'une semence de dents de dragons, et nous pourrions bien finalement être ceux qui en récolteront les fruits.

Les seigneurs permirent au peuple ce qu'en 1814 on menaçait de la peine de mort ; ils lui permirent de leur exposer impunément leurs réclamations. Mais en même temps on se donna la plus grande peine pour faire tourner les revendications constitutionnelles et sociales au profit d'avantages matériels tels que droit de pêche, délimitation des forêts, irrigations, dîmes, concessions, impôts de consommation, bref à la liquidation de toutes les questions de propriété entre l'État et les particuliers. Plus d'un employé supérieur d'alors pourrait dire ce que lui a coûté la réalisation de ces desiderata, et plus d'une femme de haut fonctionnaire pourrait raconter les soupes aux nouilles ou aux écrevisses qu'elle a dû servir dans ce temps-là. À dépouiller toutes ces requêtes, on aurait pu attendre que les Russes arrivassent jusqu'au Rhin, comme on l'espérait, ou que les gens se prissent aux cheveux. En tout cas on aurait oublié les questions d'un ordre plus relevé pour les jouissances matérielles. Quant à savoir si l'on avait raison de provoquer cette avalanche, d'attiser ce feu, cela dépend du point de vue auquel on se place. Autre chose est, si l'on se considère comme appartenant à une famille de sei-

gneurs, de défendre des droits historiques contre des prétentions injustes, autre chose, si l'on s'envisage comme un enfant de la patrie, qui doit partager avec tous la bonne et la mauvaise fortune, de chercher à faire profiter tous ses concitoyens de ses avantages spirituels et matériels. Suivant le point de vue auquel on se place, on donnera un nom différent à cette excitation des convoitises charnelles qui haïssent la concorde et sont incapables d'atteindre, de conserver, de supporter aucune vraie liberté.

Le peuple, en cette occurrence, n'était pas laissé à lui-même, sans quoi il eut peut-être mordu à l'hameçon. Il avait des chefs armés de prudence et pleins d'expérience. Ces chefs découvriraient bien vite les pièges tendus, mais ils avaient grand'peine à dissuader les masses ignorantes, à leur faire comprendre ce qui avait fait échouer la guerre des paysans et sombrer la république helvétique. Tout au plus atteignaient-ils ce résultat, que les gens étouffaient, mais en soupirant profondément, les convoitises de leurs cœurs et se tenaient tranquilles. Les anciens seigneurs furent bien obligés de céder à ces généreuses aspi-

ractions vers l'égalité des droits. Les uns le firent par conscience, les autres par impuissance. Le patriciat s'était mis dans une situation si fausse, qu'en temps de paix le reste des hommes lui faisait l'effet de mouches inoffensives, mais qu'au moindre mouvement il perdait la tête.

Les hommes expérimentés ne purent cependant pas empêcher que par dessous main on ne fît toutes sortes de promesses d'avantages matériels à des gens qui ne pouvaient se placer à un point de vue élevé. Ils eurent grand'peine à obtenir que le désir immodéré des viandes et des oignons d'Égypte n'eût pas d'écho dans la Constitution mais furent absolument impuissants à leur défendre de se faire entendre dans le Grand Conseil et de se répercuter dans tout le pays, de cabaret en cabaret.

Un essaim innombrable de revendications se fit jour dans le cœur des hommes toujours enclins à la convoitise ; notre petit pays en fut infesté, et chacune de ces convoitises en enfanta d'autres, toujours plus impérieuses, toujours plus insatiables. Chaque corporation a son programme de revendications, chaque individu voudrait exploi-

ter la nouvelle organisation, les uns en gros, les autres en détail. Toutes les classes de la société ont leurs appétits et font dépendre de leur satisfaction le maintien du nouvel ordre de choses.

« Si cela ne passe pas tout de suite, le nouveau gouvernement tiendra tout au plus jusqu'au prochain carnaval ». Voilà ce qu'on put entendre tous les jours dans telle ou telle pinte. Il est triste de voir ainsi de quoi les gens font dépendre leur attachement à la constitution, à la liberté. Qu'on parcoure l'Oberland, le Bas-pays, qu'on aille plus loin jusque dans les montagnes du Jura, ce sont partout les mêmes exigences. Elles couvrent le pays comme d'un épais brouillard, elles sont l'atmosphère qu'on respire dans chaque auberge. Et, au lieu de planer au-dessus de ce brouillard comme le soleil qui peut le dissiper, l'État s'y est malheureusement laissé emprisonner ; il s'approche toujours plus d'un tourbillon, il s'expose toujours plus à l'orage que les seigneurs d'autrefois avaient préparé dans leur programme de décembre et qu'on avait heureusement pu conjurer alors. On dirait vraiment qu'il a fait la gageure d'essayer s'il se cassera le cou, ou non.

Pour réaliser ces exigences les nouvelles autorités se donnent des airs de majestés et de seigneurs ; on dirait des gymnastes qui grimpent au mât pour attraper des prix. On a certainement satisfait plusieurs de ces réclamations ; en d'autres termes, le nouvel ordre des choses a réalisé bien des progrès matériels ; on a fait droit à plus d'un appétit dans une mesure telle qu'il devrait être satisfait, si ce n'était le propre de ces appétits que plus on leur accorde, plus ils sont insatiables.

Et si nous examinons de près ceux auxquels on a donné satisfaction, nous verrons que la plupart du temps on a accordé à ceux qui avaient déjà, tandis qu'on s'est scandalisé des prétentions de ceux qui n'avaient rien. On a contenté les maîtres d'école, à la profonde déception d'un grand nombre. On a enlevé l'entretien des routes à ceux qui possèdent ; l'abaissement du prix du sel profite peu aux pauvres ; il est plus facile à des grands conseillers ou à leurs fils ou neveux de s'établir comme aubergistes, qu'à de pauvres journaliers, vu la patente élevée qu'il faut payer maintenant. Faire du bois est plus aisé à un propriétaire qu'à un misérable homme de peine, qui est obligé de le

voler où de l'acheter toujours plus cher ; la dîme est diminuée au profit de celui qui a des champs ; elle finira par être abolie pour lui, mais non pas pour celui qui n'a rien ; la nouvelle ordonnance de police pour les boulangers ne profite pas au pauvre qui n'a point de balances, ou qui, pour d'autres raisons, n'ose se plaindre ; on arrive plus vite en char-à-bancs qu'à pied aux emplois bien rétribués. À tout cela il faut ajouter qu'on a parlé d'abolir la taxe des pauvres sans préciser par quelles subventions l'État la remplacera.

Or les pauvres ont naturellement aussi leurs réclamations à faire valoir et personne ne sera surpris s'ils le font d'une façon violente et grossière. Qui s'étonnera de voir cette classe, à laquelle on ne donne pas satisfaction, devenir toujours plus impatiente, plus arrogante, et perdre tout respect, parce qu'on accorde beaucoup à ceux qui en auraient moins besoin tandis qu'à elle, à son sens, on ne donne rien ? De quoi on devrait être le moins surpris, c'est qu'entre autres choses, les pauvres, dans leurs revendications, visent le droit des paysans de faire du bois dans les forêts,

et entendent partager avec eux, non pas encore leurs domaines, mais l'usage de leurs forêts.

Celui qui veut se soustraire aux charges qui pèsent sur un domaine n'a pas droit aux avantages qui y sont attachés ; celui qui ne veut plus payer ni dîmes, ni redevances au propriétaire d'un fonds de terre, n'a aucun droit à user d'une forêt que le propriétaire ne lui a laissé exploiter que contre certaines prestations. Les droits, dîmes, redevances fermières et autres prestations, sont bien plus étroitement liées ensemble qu'on ne le dit généralement. C'est pourquoi les plus grands avaleurs de dîmes font naturellement chorus avec les plus enragés ennemis des droits d'usage. Quoi d'étonnant dès lors, si, en raison de l'instinct naturel qui fait comprendre qu'une multitude est plus forte qu'un individu isolé, les pauvres se réunissent pour formuler leurs plaintes, invectiver les propriétaires, se concerter pour savoir comment ils pourraient arriver à quelque chose, et convoquent ensuite de nouvelles assemblées, comme au temps de la révolution, pour se partager la peau de l'ours avant de l'avoir tué !

Les voilà donc réunis dans leurs locaux. Quand, à force de délibérer, ils ont le gosier sec, ils font venir de l'eau-de-vie ; ou bien ils s'en vont de pinte en pinte, là où les riches ne se montrent pas, remontent à coups de verres l'eau-de-vie leurs espérances prêtes à déchoir, et excitent à d'énergiques résolutions leurs cœurs hésitants.

Et ces pauvres gens ne réaliseront jamais leurs espérances, ils s'appauvriront tous les jours davantage, rendront de jour en jour leurs femmes et leurs enfants plus misérables. Il est possible que ces appétits excités et ces nouvelles auberges, où on les rafraîchit quotidiennement, fassent sombrer le nouvel ordre des choses. Possible aussi que non. Je ne suis pas prophète, je n'en sais rien... Mais ce que je sais, c'est que tout cela réduira à la misère beaucoup de pauvres ou de gens peu aisés, fera de plus d'un brave père de famille un vagabond, un dépensier, un buveur d'eau-de-vie, que bien des bonheurs domestiques s'en iront ainsi, que bien des femmes seront conduites au tombeau, que bien des enfants seront pour leur vie atteints de marasme, parce que le père courait d'auberge en auberge après de nouvelles convoi-

tises, tandis qu'à son foyer la faim tourmentait sa femme et ses enfants. Je sais qu'il en va ainsi.



Et tenez, je vais vous raconter comment cela se passe ; ce sera un avertissement pour bien des pères de famille, et une leçon pour les pères de la patrie.

* * *

Dursli était le fils de ce qu'on appelle un journalier, c'est-à-dire du propriétaire d'une maisonnette et d'une vache. Il y a de ces propriétés qui sont sises en un endroit déterminé, d'autres qui sont des droits répartis sur un certain nombre d'arpents, d'autres encore qui sont des droits atta-

chés à telle ou telle maison. En certaines localités ces droits peuvent être distincts des maisons et constituer un genre de propriété à part, qu'on peut acheter et revendre. Mais c'est probablement par abus. C'était une propriété de ce genre que possédait le père de Dursli. Il était tonnelier et, à côté de ses tonneaux, faisait des baquets et des sabots. Il ne travaillait jamais aux champs comme manœuvre, mais, en raison des ses droits à faire du bois dans la forêt, il était rangé parmi les journaliers propriétaires.

Dursli était son fils unique et n'avait plus de mère. Le père, obligé de mettre des lunettes pour couper ses cercles, n'avait guère d'yeux pour surveiller son fils. Dursli n'aimait pas à rester assis, tandis que son père s'y complaisait ; aussi, pendant que lui cerclait ses cuveaux, l'autre s'occupait de la vache ou allait aux champs. Quand le père ne voyait pas Dursli, il se figurait de bonne foi qu'il était à cette besogne, mais Dursli se plaisait mieux ailleurs qu'aux champs et aimait encore d'autres créatures que sa vache de trente écus. C'était un gars aux pieds légers, qui ne tenait guère en place là où on ne s'amuse pas, un beau garçon, avec

cela spirituel, et que les filles regardaient avec complaisance. Plus d'une, quand elle le voyait descendre au village, s'empressait de saisir sa cruche pour aller puiser de l'eau, ou de courir prendre un vieux tablier et de l'accrocher aux piquets plantés dans le ruisseau pour en dissoudre la vieille saleté. Il n'y avait là rien d'étonnant. Dursli savait bavarder si gentiment pendant quelques minutes, lancer en passant quelques mots si drôles, que les filles en avaient des démangeaisons dans tous les membres. Il causait avec chacune, belle ou laide, riche ou pauvre. Il avait comme toutes les bonnes natures un mot aimable pour toutes les filles d'Ève, un sourire pour toutes les Cendrillons, aussi avait-il la réputation d'aimer les filles (comme si, bien souvent, ceux qui les aiment le plus, n'étaient pas ceux qui s'en cachent le mieux), d'être un de ces gaillards dont chaque fille croit qu'il est amoureux d'elle, et dont la soi-disant infidélité fait le sujet de toutes les plaintes. Il n'y avait guère de cueillette de lin ou de chanvre, guère de lessive, où une pauvre ne racontât à ses intimes, c'est-à-dire à toutes les femmes présentes, combien Dursli s'était mal conduit avec elle, tandis que lui n'avait aucune

idée d'un péché qu'il aurait commis. Il est vrai que depuis longtemps une jeune fille, non seulement lui avait donné dans l'œil, mais lui avait pris le cœur. Mais fallait-il pour cela détester toutes les autres et leur faire la mine d'un homme qui aurait pris un vomitif ? De quel droit ces filles prenaient-elles une parole aimable, un air gracieux, pour une promesse de mariage ? Si de pareilles prétentions étaient admises, en vérité il n'y a pas un joli garçon qui n'aurait sept fois soixante-dix fiancées pendues à son cou avant d'avoir un seul poil au menton.

Dursli avait une inclination pour une jeune fille de famille aisée, jolie et bien prise de taille. Autant il était gai et communicatif, autant Babeli était sérieuse et silencieuse ; autant il était inconstant, à l'auberge comme au travail, autant elle était réservée et assidue à l'ouvrage. Que la cloche sonnât midi ou le repos du soir, tant qu'il y avait quelque chose à finir, Babeli ne quittait pas la besogne.



Pendant longtemps les gens ne remarquèrent pas l'inclination des deux jeunes gens et lorsqu'ils s'en aperçurent, ils ne se l'expliquèrent pas. Ils ne comprenaient rien aux secrets des cœurs qui sont attirés ou repoussés par une puissance mystérieuse cachée dans les profondeurs de notre être. Les jeunes gens trouvaient incompréhensible que le joyeux compagnon se plût dans la société de la sèche Babeli, et les vieux se refusaient à croire qu'une fille si raisonnable pût prendre pour mari

un farceur comme Dursli. « Elle n'est pourtant pas niaise à ce point » disaient-ils.

On put longtemps croire qu'ils avaient raison. Car autant ces deux amoureux se sentaient attirés l'un vers l'autre, autant leur éloignement était réciproque.

Quand Babeli faisait froide mine à Dursli tandis que toutes les autres jeunes filles lui souriaient, quand elle se fâchait contre lui tandis que toutes le cajolaient, Dursli s'enflammait de colère. Il se querellait avec Babeli, doutait de son amour, se figurait qu'il avait assez d'elle ; il en accompagnait peut-être une autre au sortir de la danse, restait huit jours sans voir Babeli, puis une force invincible le ramenait à elle.

À son tour, quand Babeli voyait Dursli faire le galant avec toutes les filles, aller à droite et à gauche sans qu'elle l'accompagnât, son cœur se serrait douloureusement. Il lui semblait que Dursli ne l'aimait plus, qu'il se moquait d'elle. Sa figure se renfrognait encore davantage et elle se promettait de rompre avec lui. Quand Dursli revenait à elle, heurtait à sa fenêtre dans l'obscurité de la nuit, lui débitait son chapelet, l'appelait des

plus doux noms, elle restait longtemps indifférente. Mais chaque coup frappé à la fenêtre résonnait plus fort dans son cœur, jusqu'à ce qu'enfin elle se levait, mais avec la ferme résolution de ne pas ouvrir sa porte, et de signifier une fois pour toutes à Dursli qu'il la laissât tranquille. Elle s'approchait de la fenêtre de l'air le plus maussade et, avant le premier chant du coq, Dursli était auprès d'elle dans l'obscurité de sa chambrette, et elle l'aimait plus que jamais.

Cependant Dursli ne songeait nullement au mariage ; il se trouvait fort bien de vivre au jour le jour, gaiement et sans souci, comme les oiseaux dans un champ de millet. L'idée qu'à vivre de cette façon il exploitait son père, et que, même dans les meilleures saisons, il reculait plutôt que d'avancer, cette idée lui venait d'autant moins que le père, qui ne s'en apercevait pas lui-même, ne le lui faisait pas remarquer. Ce père avait plutôt grande joie et grand orgueil à ce beau garçon et faisait de bon cœur une paire de sabots de plus dans la semaine, pour que Dursli pût le dimanche danser ses trois danses tout seul pendant que les autres regarderaient, puisqu'il payait le violoneux

à part pour cela. C'est là une coutume que l'esprit d'économie de la génération actuelle fait tomber en désuétude, et qui donnait souvent lieu aux plus sanglantes batteries.

Tout d'un coup, il arriva que le père de Dursli fût obligé de payer pour un cautionnement qu'il avait fait dans la bonté de son cœur. Il n'avait ni l'argent, ni la moindre idée de ce qu'il y a à faire en pareille occurrence. On en vint jusqu'à la vente juridique. Le pauvre vieux avait déjà fait le sacrifice de sa maisonnette, lorsqu'un gros bonnet lui insinua un moyen de s'en tirer qu'il saisit des deux mains. Il lui acheta ses droits d'affouage pour un prix qu'il fixa.

On put de cette manière payer le cautionnement et garder la maisonnette ; quant au bois, ils en eurent quand même toujours un peu, grâce à l'ancien usage qui accorde environ une toise à ceux qui n'ont pas de droits d'affouage.

Mais le proverbe le dit et il a raison : « Un malheur n'arrive jamais seul. » S'il ne s'agit pas d'un événement proprement dit, le second malheur est, en tout cas, que l'on tombe à la langue des gens d'une façon toute spéciale. On dirait que

l'on devient tout autre quand on passe du bonheur au malheur, absolument comme on a certainement une toute autre figure quand on rentre chez soi après une promenade au beau soleil de l'aurore ou du crépuscule, ou quand on se réfugie sous son toit devant l'orage ou la grêle. Un homme malheureux fait sur les gens une toute autre impression qu'au temps de sa prospérité. On ne voit plus en lui ce qu'on remarquait auparavant, et l'on y remarque ce qu'on n'y voyait pas alors. Les avantages, les vertus ont disparu pour ne laisser place qu'à des lacunes et à des vices.

Ainsi en arriva-t-il à Dursli et à son père. Le père de Babeli avait pendant de longues années laissé Dursli fréquenter sa fille, disant tout au plus à sa vieille : « Écoute ! le garçon au tonnelier est de nouveau là, soit ! mais si j'étais Babeli, je le trouverais trop farceur. » Tout d'un coup il battit en retraite et débita sur le compte de Dursli des choses qui auparavant ne lui seraient jamais venues à l'esprit. Il se mit à jurer contre Babeli, à lui reprocher comme une honte d'avoir des relations avec un pareil vaurien, et lui défendit toute fréquentation avec lui. Quant à Dursli, il l'insultait

dès qu'il s'approchait de la petite fenêtre de Babeli et le menaçait d'une rossée. Mais cela, précisément renforçait l'intimité des deux amoureux et les rendait toujours plus inséparables.

Il semblait à Babeli qu'elle eût fort mal agi en abandonnant Dursli dans le malheur, et la brave fille, qui aimait le pauvre garçon pour lui même et non pour sa position, avait de lui grande pitié. Or il ne faut pas être bien fort dans l'analyse chimique d'un cœur de jeune fille pour savoir jusqu'où peut conduire sa compassion pour un beau garçon. Pour le dire en passant, cette chimie-là diffère totalement de l'ordinaire et l'on peut être sorcier dans cette dernière et ne voir goutte à l'autre.

Cette opposition éveilla en Dursli une énergie qu'on ne lui avait point connue jusqu'alors. Tantôt il se mettait dans une colère bleue, tantôt il travaillait comme un cheval. Toutes les nuits il était devant la fenêtre de Babeli, qu'il tourmentait par sa jalousie et par ses reproches à cause de son père. Et quand ce dernier le malmenait, il gonflait de colère, mais sans oser aller trop loin à cause de Babeli. Seulement, quand, pour l'amour d'elle, il

avait en silence accepté toutes sortes d'humiliations et qu'il donnait dans l'obscurité de la chambre libre cours à sa colère, Babeli n'en avait que plus de sympathie pour lui, de sorte que finalement le père revêche fut obligé de se taire et de s'estimer heureux que Dursli voulût encore sa fille à qui sa compassion valait d'être en espérance. Du reste pas de danger de ce côté là ! Dursli avait trop bon caractère pour vouloir tourmenter le vieux en faisant le méchant comme c'est souvent le cas et comme il n'en aurait eu que trop d'occasions. On précipita la noce, à laquelle on dansa pourtant, parce que Dursli le voulait ainsi.

Babeli se mit en ménage avec son mari et ils étaient vraiment fort heureux. Dursli travaillait assidûment à ses sabots et se montrait si bon père de famille que les gens s'en émerveillaient. De temps à autre seulement, il lui arrivait, quand il sortait, de ne pouvoir quitter la compagnie sans avoir bu un coup de trop. Mais, quand il rentrait, Babeli ne faisait pas semblant de s'en apercevoir, et lui faisait l'accueil le plus amical. Dursli avait bien aussi encore des cajoleries pour toutes les

filles, mais Babeli ne s'en affectait plus, elle savait bien que ce n'était pas sérieux.

Le père de Dursli aimait presque autant sa belle-fille que son fils. Car Babeli avait pour lui des attentions auxquelles Dursli ne l'avait pas accoutumé. Mais il ne jouit pas longtemps de ce bonheur. Il mourut bientôt, laissant à son fils son petit bien et quelques dettes. De même qu'un malheur arrive rarement seul, de même un décès est souvent suivi d'un autre. Le père de Babeli mourut aussi. On se disputa l'héritage et lorsqu'enfin on cessa de se quereller, personne n'y avait rien gagné, si ce n'est de savoir combien les dissensions entre frères et sœurs amoindrissent une succession. Il en revint tout de même à Dursli assez pour qu'il pût s'affranchir de ses dettes.

Tout alla très bien pendant un certain temps et il semblait que Dursli allait devenir un homme à son aise. Babeli avait bien eu des enfants coup sur coup, mais comme, bien loin d'en prendre prétexte pour se laisser aller à la paresse et à la négligence, elle n'en était que plus active et plus soigneuse, chaque enfant, loin d'être un fardeau, était une bénédiction. Toute la famille avait bonne

façon, l'air bien nourri, et l'on voyait en toutes choses que l'argent n'y faisait pas défaut. Les femmes tenaient absolument à faire faire leurs sabots par Dursli ; il n'y en avait point comme lui pour attraper la mesure juste et, quand même il demandait un batz de plus que les autres, c'était encore lui le meilleur marché de tous.

Bien que l'argent ne lui manquât pas, on voyait Dursli toujours plus rarement à l'auberge. Pour aller à la plus prochaine il avait un long chemin à faire ; ce n'était donc pas la proximité de la pinte qui l'attirait ; au contraire, ce qui le retenait toujours plus à la maison, c'étaient ses enfants, qui vraiment étaient fort gentils. Ils se cramponnaient à lui, il trouvait en eux son plus grand plaisir, il savait jouer avec eux mieux que la meilleure bonne et il s'en amusait plus que les enfants eux-mêmes. Babeli en était toute heureuse, et, bien qu'elle ne parlât pas beaucoup, on devinait combien elle était contente ; aussi avait-elle l'air plus huppée que mainte femme de paysan.

Sur ces entrefaites survinrent les temps nouveaux qui n'amenèrent pas toutefois des hommes nouveaux avec eux. Dursli ne s'en inquiéta guère,

et, tandis que d'autres couraient les pintes, il avait l'habitude de dire que tous ces bavardages l'ennuyaient, que c'était bon pour les gros bonnets qui pouvaient en faire leur profit, obtenir de bonnes places et gagner gros. Pour de petites gens comme lui, disait-il, c'est toujours la même chose : celui qui vient le dernier n'a que les restes. Quant à la constitution, à sa signification, à ses avantages, il n'en avait pas la moindre idée. « Que m'importe qui gouverne ? disait-il. Que ce soit un préfet ou un de ces messieurs de Berne, l'un et l'autre auront les mêmes prétentions et commenceront par s'occuper de leur intérêt. »

Mais tout le monde ne pensait pas comme Dursli. Beaucoup de petites gens regardaient les gros toujours plus de travers, et jalousaient les avantages qu'ils tiraient ou se promettaient du nouvel ordre des choses. Ils ne se gênaient pas pour manifester leur mécontentement de ce qu'il ne leur en revenait rien et leur rancune contre ceux qui savaient en profiter. On n'avait qu'à tomber au milieu d'un cercle de bûcherons pour savoir quelle différence ils faisaient entre le vieux système et le nouveau.

S'il arrivait qu'un brave citoyen voulût se donner la peine de les convertir, il leur vantait les avantages que le pays allait retirer de la nouvelle constitution, il leur expliquait comme quoi les communes seraient déchargées de l'entretien des routes, quel profit on aurait à l'abolition des dîmes, quelles économies on ferait chaque année rien que sur le sel, et comment désormais les gens de la campagne pourraient, eux aussi, arriver aux honneurs, etc., etc. Mais tous ces beaux discours ne faisaient qu'augmenter le mal. D'abord l'orateur ne faisait pas remarquer que, lorsqu'il parlait du *pays*, il n'entendait par là que la classe aisée, et qu'il ne voyait lui-même les avantages de la constitution que dans des privilèges bien évidents. En second lieu, il ne tardait pas à entendre, de la bouche des mécontents, que les allégeances ne profitaient qu'aux paysans, tandis que les pauvres n'en tireraient d'autre bénéfice que de payer plus cher le pain, le beurre et le bois, et que, si l'on améliorait les routes, on leur ferait payer un joli denier. C'était vraiment une injustice criante que les riches eussent seuls le droit de tâter du rayon de miel, pendant que les pauvres n'en avaient que le regard.

Si le bon apôtre, embarrassé de répondre, commençait à vanter ce que l'on allait faire pour les écoles et l'instruction du peuple, à raconter comment on chercherait à éduquer chacun de telle sorte qu'il fût apte à tout, et quel beau résultat on obtiendrait si l'enfant le plus pauvre pouvait apprendre à écrire et à calculer aussi bien que le plus riche, il ne faisait que mettre le nid de guêpes en révolution.

Qu'est-ce que l'école rapporte à de pauvres gens ? demandaient-ils. Elle ne nous donne ni à manger, ni de quoi nous vêtir, mais elle enlève nos enfants au travail et personne ne veut plus nous les prendre, à cause de cette maudite fréquentation de l'école, jusqu'à ce qu'ils aient fini leur instruction. Nous ne pouvons pas faire faire à nos enfants des vêtements qui les garantissent du froid quand ils vont à l'école, et comme il faut les y envoyer quand même, ils nous reviennent malades. Nous ne pouvons pas leur donner du pain et du lait, comme les paysans, de façon qu'ils puissent prendre leur dîner à l'école. Il faut qu'ils fassent quatre fois par jour ce mauvais chemin et les paysans, qui se soucient fort peu de nous, ne

l'améliorent pas. Aussi nos enfants ont-ils souvent une mine qui nous fend le cœur. Si on se plaint, personne ne nous écoute ; si on n'envoie pas ses enfants à l'école, on nous met à l'amende. Autrefois ça n'allait pas ainsi ; quand on se plaignait du mauvais état des chemins, la plupart des baillis mettaient les paysans à l'ordre et ils comprenaient qu'ils avaient un maître. Mais on sait bien que les corneilles n'arrachent pas les yeux aux corbeaux.

Quand le brave homme ne savait que répondre à ces arguments, un gros bonnet, grand orateur aussi, venait à la rescousse, et parlait comme un ange pour démontrer qu'on allait tout changer, tout abolir, tout introduire, et faire la leçon aux paysans petits et gros. Depuis Adam et Ève, disait-il, il est d'usage qu'on leur ferme la bouche, et s'ils ont le malheur de l'ouvrir, on la leur ferme à coups de trique. On va bientôt abolir la taxe des pauvres, et ceux qui ne pourront s'en tirer sans qu'on les soutienne, on n'aura qu'à les tuer.

On se représente aisément quelle fermentation devait se produire dans la classe indigente, si, au lieu de gagner au nouvel ordre des choses, elle

était encore menacée de perdre ce dont elle avait joui jusqu'alors. L'envie, la jalousie s'emparaient d'elle quand elle voyait les autres s'engraisser, tandis qu'elle n'avait à manger que des pommes de terre toutes sèches, assaisonnées, il est vrai, de sel à trois kreutzer. Mais qu'est-ce que des pommes de terre avec du sel à ce prix à côté de la bonne chère des gros messieurs ?

Même dans les époques les plus calmes on trouve chez les pauvres une grande irritation contre les riches. Elles sont profondes les racines de l'envie dans une nature que le christianisme n'a pas encore ennoblie, et malheureusement il reste beaucoup trop de pauvres qui sont encore dans cet état de nature avec sa grossièreté primitive. En outre, on rencontre chez les gens sans culture une méfiance toute particulière à l'égard de tous les hommes en général et plus spécialement de ceux qui occupent une position supérieure. C'est pourquoi la classe la plus indigente regarde de travers les gros bonnets qui tiennent le haut du pavé dans les communes, et se figure qu'ils s'enrichissent aux dépens de la communauté ou même des pauvres. Et si, par hasard, il se

trouve quelque part une âme vile qui réellement se conduit de cette façon, il suffit de cet exemple pour raviver cette méfiance naturelle et une centaine d'innocents paieront pour le coupable.



Voilà pourquoi les pauvres s'en prenaient surtout à ce qu'ils croyaient en première ligne un vol fait à la fortune communale, aux droits forestiers, aux champs et aux prairies qui autrefois devaient avoir appartenu aux communes, sans qu'on sût comment ils étaient passés de là aux mains de riches particuliers.

On ne saurait nier que, pendant la révolution et peut-être avant et après, il ne se soit passé des choses bien singulières. Il y eut des dépenses extraordinaires auxquelles on faisait probablement face en puisant dans la fortune des communes et non dans la caisse des redevances. Quand les riches, qui étaient les maîtres, le pouvaient, ils évitaient de se taxer eux-mêmes. On vendait des

terres, on faisait des dettes, et qui saura jamais si, dans ce désordre où personne n'exerçait une surveillance sérieuse, tout se passa correctement ? En outre, on avait, avec une finesse à courte vue comme c'est souvent le cas chez ceux qui ne savent pas voir les choses d'un peu haut, éveillé des espérances chez les pauvres, cela en toute bonne intention, en attirant leur attention sur certains privilèges, sur les droits de l'État en matière forestière, etc., puis, finalement, plus personne ne s'était occupé d'eux. Il en résulta dans la classe inférieure une fermentation dont on se fait difficilement une idée, parce que d'ordinaire on ne prend pas garde à ce qui se passe chez les pauvres et encore moins à ce qu'ils pensent. Leur irritabilité s'exaspérait jusqu'à la haine, à chaque mesure qui les concernait. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'amener des changements dans les revenus et bénéfices des couvents, ce fut une opinion générale dans cette classe, que les nouvelles autorités ne les avaient imaginés que pour dépouiller les pauvres. Lors de la mort subite de l'un de ceux qui avaient voté contre les ci-devant usufruitiers de ces droits, on aurait pu voir avec quelle rapidité le bruit se répandit de village en village que Dieu l'avait

frappé et que le diable l'avait emporté, parce qu'il était l'ennemi des pauvres.

Quand une agitation se produit parmi les gens, c'est un va-et-vient continuel de l'un à l'autre, une fièvre de rassemblements, de conciliabules ; le résultat en est parfois une soudaine action commune, mais le plus souvent une dispersion non moins rapide. Quelquefois cependant c'est une cohésion plus durable. Dans le premier cas, cela s'appelle des réunions, dans le second c'est un produit des temps plus modernes : l'association. Or, chaque fois qu'une fermentation de ce genre se manifeste, il y a toujours de gens, avec ou sans moustaches, qui en profitent pour pêcher en eau trouble, et qui pareils à l'alligator qui, une fois qu'il a dévoré un nègre, ne veut plus d'autre viande, ne peuvent plus vivre sans cette occupation.

Dès que le calme va se rétablir, les voilà qui recommencent le tapage, et, plus on y met de passion, plus ils sont contents. Ce sont des gens qui entendent manger sans travailler, qui détestent la tranquillité, des boutefeux, des gredins paresseux, à la bouche pleine de belles paroles, à l'âme pleine

de grossiers appétits, des gens qui laisseraient leurs enfants mourir de faim pour mieux se goberger, qui trahiraient père et mère pour cinq batz, sans parler d'autres vauriens qui, pour trois kreutzers, lécheraient et relècheraient la queue du diable.

Il était dès lors tout naturel qu'étant donnée l'excitation des esprits dans les classes inférieures, il se fît des réunions, voire même des associations, où l'on discutait les intérêts communs. Mais il n'était pas moins naturel, que, de même que les corbeaux se groupent autour d'un cadavre, les coquins dont nous parlons s'introduisissent dans ces réunions pour y entretenir la fermentation, en l'exploitant le plus longtemps possible, afin de pouvoir vivre le plus longtemps possible aussi sans travailler, aux dépens de leurs pauvres dupes, ou de pouvoir faire des comptes comme ceux que les journaux ont publiés. Il aurait été curieux de voir ces gens réussir à défendre leurs droits dans le Grand Conseil ; on aurait certainement entendu d'étranges élucubrations sur la nature et l'origine des droits et des dîmes. Seulement, comme les gens dont nous parlons ne pou-

vaient pas pérorer dans le Grand Conseil, ils se dédommageaient en allant le faire de pinte en pinte, et c'est ainsi que Dursli, pour son malheur, fut attiré dans ces discussions et dans ces cabarets.



Au commencement de cette agitation, Dursli ne s'en inquiétait pas le moins du monde ; il travaillait de cœur et d'âme à ses sabots et s'amusait si bien avec ses enfants, que sa femme en était toute réjouie ; seulement elle ne le laissait pas voir. Quand la semaine était finie, il avait gagné plein sa main d'argent ; le dimanche, il y avait presque toujours de la viande sur la table, et, l'hiver venu, grands et petits ne manquaient pas des chauds vêtements. Mais cette tranquillité et ce bonheur ne devaient pas durer pour Dursli ; il y

avait longtemps que les meneurs avaient jeté les yeux sur lui.

Dursli était un gai compagnon ; on avait plaisir à se rencontrer avec lui et son caractère ouvert et franc lui avait gagné la confiance de beaucoup de gens. Parmi ceux de la classe inférieure, il était un des plus considérés. Il était un des rares particuliers qui eût en poche non seulement cinq batz pour sa part de l'écot, mais qui pût les payer pour d'autres. Il était de ceux qui, non seulement puisent dans leur propre bourse, mais sont en mesure d'être généreux pour d'autres et capables de leur offrir même un gîte pour la nuit et une place à leur table.

Parmi les meneurs il s'en trouvait un que je nommerai Schnepf. Il était bien connu pour son toupet et son insolence ; cependant il jouissait d'une certaine faveur en haut lieu. Il s'attaqua tout spécialement à Dursli. Il avait fait sa connaissance en allant à une foire ou à Soleure et il avait vite fait de s'imposer à lui. Il y réussissait avec les plus renfrognés, pourquoi pas avec Dursli qui faisait belle mine à tout le monde ?



Il commença par le catéchiser mieux que ne l'eût fait un capucin sur la question des droits et des revendications, mais Dursli lui siffla un petit air moqueur et lui dit :

– C'est à la paysanne de Burech que j'aime le mieux faire des chaussures. Elle vous a le plus joli pied que j'aie jamais tenu dans mes mains.

Là-dessus Schnepf se mit à interroger Dursli sur les droits qu'il avait perdus et lui demanda comment la chose s'était passée.

Dursli raconta tout naïvement la chose ; il n'oublia pas de dire comment son père avait fait la vie dure à sa femme et l'avait fait marcher.

Schnepf lui fit alors comprendre que tout cela n'avait été qu'un infâme tour de paysans et que toute l'histoire n'avait eu pour but que de dépouiller son père de ses droits. C'est de cette façon qu'ils avaient réussi à s'emparer de toute la forêt et de bien d'autres choses : « Mais le moment est venu, ajouta-t-il, de les forcer à rendre ce qu'ils se sont approprié injustement. »

Dursli répliqua qu'il ne voulait pas faire de procès et jeter son argent en pure perte. Sur quoi, il se mit à siffloter un air à un oiseau qui était perché en face de lui.

– Nous ne voulons pas non plus faire de procès, dit Schnepf. Nos nouvelles autorités nous aideront, sans quoi nous verrons ce que nous aurons à faire.

– Eh ! Ne me parle pas de ces nouveaux seigneurs, répondit Dursli. Je ne veux rien en savoir. Il en est d'eux comme des souliers ; j'ai beau faire des souliers neufs tant que je veux, ça ne les empêche pas de s'user.

– Soit ! reprit Schnepf. C'est votre affaire. Faites ce que vous voudrez, mais nous essayerons de vous convaincre.

Là-dessus, il se mit à parler à Dursli de sa famille en lui représentant que tout père de famille devait penser aux siens, avait le devoir de ne rien lâcher de ce qui leur appartenait, de veiller toujours aux intérêts de sa femme et de ses enfants.

Dursli finit par prêter l'oreille, et par trouver que Schnepf pourrait bien avoir raison. Quand ce dernier lui dit qu'il ferait bien de venir avec lui et d'écouter ce qui se disait dans les assemblées, quitte à faire après ce qu'il voudrait, Dursli se laissa persuader et y alla. Babeli se borna à lui faire cette recommandation :

– Si tu rentres tard, fais doucement. Quand Anne-Babeli se réveille, on ne peut presque plus la rendormir.

Lorsque Schnepf présidait une assemblée, il le prenait de si haut et exposait sa manière de voir avec une telle assurance, un tel ton d'infailibilité que, dans n'importe quelle réunion, il n'y avait personne pour lui tenir tête. Il inspirait de cette façon du respect aux gens et c'était précisément

son assurance qui lui valait leur confiance. Il fallait le voir quand, au haut de la table, il développait ses arguments, frappant du poing, jurant contre les paysans qu'il appelait des écorcheurs, criant qu'il leur ferait voir leur maître de façon qu'ils s'en souvinssent éternellement. Tous les autres le regardaient, bouche bée, les yeux brillants d'admiration, le cœur battant de convoitise pour les privilèges des paysans, leurs maisons, leurs biens, leurs créances, leur argent.

Ils avaient devant les yeux comme une vision du règne de mille ans, et, fouillant de leurs maigres doigts dans les recoins de leurs maigres bourses de cuir, ils en tiraient de l'argent qu'ils offraient à Schnepf et à ses acolytes pour les besoins de la cause, et ils le portaient aux nues.

Aussi Dursli eut-il dès ce moment le plus grand respect pour lui et une confiance absolue en ses paroles. Si Schnepf lui eût dit qu'il s'agissait, non seulement de réclamer ses droits, mais encore de partager tous les champs, toutes les maisons, toutes les cédules, et qu'en outre il y avait à Berne cent mille millions de doublons à répartir comptant, et des emplois où chacun pouvait ga-

gner mille doublons par an, tout cela en vertu de la constitution, Dursli l'aurait cru. En ces matières il était crédule comme un enfant.

Sa femme cependant n'avait pas la moindre considération pour Schnepf. Au contraire, plus Dursli se prenait d'estime pour lui, plus elle ressentait à son endroit une répugnance sans bornes. Il faut savoir que, depuis que Dursli était devenu un de ses adhérents, il venait souvent chez lui, s'y installait comme s'il eût été le maître de la maison, prenait des allures de grand seigneur, et traitait Babeli avec hauteur, comme si elle n'eût été qu'une servante.

Il ordonnait de faire savoir à tel où tel qu'il eût à venir chez Dursli, faisait de sa chambre un lieu de réunion et disait sans se gêner, avant que les invités fussent là, qu'il aimerait bien avoir quelque chose de chaud. Une fois que les gens étaient là et qu'ils avaient bavardé un certain temps, il commandait sans façon à Babeli de faire venir du vin ou de l'eau-de-vie qu'il oubliait régulièrement de payer.

Ces soirs-là Dursli naturellement ne travaillait pas. Quand il avait passé des moitiés de nuits

à chopiner, il était le lendemain peu disposé à l'ouvrage, et, dès qu'il voulait s'y remettre, voici que la bande arrivait pour poser encore telle ou telle question à Schnepf, ou bien c'était Schnepf qui raillait Dursli de son zèle à faire des sabots, ce qui ne lui rapportait rien.

Souvent il entraînait Dursli ici ou là, sans demander à Babeli si cela lui convenait. Il s'inquiétait aussi peu d'elle et de la volonté qu'elle pouvait avoir, qu'il ne se souciait de sa propre femme et de ce qu'elle pensait. Or toutes les femmes se blessent de pareils procédés, n'eussent-elles sur le corps qu'un corsage de cou-til ; il n'y en a pas une qui supporte d'être ainsi mise de côté, surtout dans sa propre maison ; elles détestent surtout ceux qui dérangent leur maris dans leur travail, les attirent hors de la maison, les poussent à la dépense, les éloignent de leur famille.

Les hommes de cette espèce sont en butte à une haine impitoyable de la part des femmes, et quand la dixième partie seulement des malédictions de celles-ci se réaliseraient, il n'y aurait pas assez de flammes dans l'enfer pour les torturer.

Babeli était femme, Schnepf un tentateur ; aussi le haïssait-elle comme la peste. Seulement, comme elle ne parlait guère, elle ne lui disait point d'injures, ne l'envoyait point au diable, ne lui signifiait point d'aller rejoindre sa femme et ses enfants affamés. Elle se bornait à lui faire une mine telle qu'on eût pu en faire tourner tout un lac en vinaigre ; elle chassait à coup de balai son chien de la cuisine, et parfois il lui arrivait de frapper une porte un peu fort. Lorsque, au retour de ces réunions, Dursli revenait un peu tard à la maison, elle ne lui faisait point de reproches, mais il aurait plutôt appris la gamme à une puce qu'il n'eût tiré un mot de sa femme, comme qu'il s'y fût pris d'ailleurs.

Si parfois, le matin, Schnepf venait dérouter son mari, et si Dursli lui disait : « Femme, tu devrais bien me graisser mes souliers, » c'est tout au plus si Babeli lui répondait : « Je croyais que tu voulais conduire du purin, parce que c'est aujourd'hui un bon signe pour cela, » ou : « N'as-tu pas promis au marguillier ses sabots pour aujourd'hui ? » Aux prétextes que Dursli débitait, non sans un léger battement de cœur, elle ne ré-

pondait que par le silence et il s'en allait. Il sentait fort bien qu'il aurait dû rester à la maison, le travail lui était encore une habitude, sa conscience lui reprochait cette négligence, mais il n'osait pas refuser quelque chose à Schnepf. D'ailleurs, un jour de liberté, où l'on peut flâner un peu en plein air, a pour tout le monde un attrait auquel on résiste difficilement par intérêt pour autrui. Dursli ne voyait encore aucune nécessité pressante à travailler ; il ne s'apercevait pas du filet que le diable jetait sur lui, et, comme sa femme ne disait pas grand chose, ne se fâchait pas de telle sorte qu'il eût eu plus peur d'elle que de Schnepf, qui n'aurait pas manqué de lui faire une scène s'il ne l'accompagnait pas, il allait, sans se douter de l'inquiétude et de la colère qui bouillonnaient dans le cœur de Babeli.

Il arrivait bien parfois à cette dernière, quand Schnepf s'en allait et laissait Dursli à la maison, de dire qu'elle voudrait ne pas le revoir, que, chaque fois qu'il tournait les talons, elle avait un poids de moins sur le cœur. Dursli prenait alors le parti de son ami ; il disait quel homme loyal et courageux c'était, tout ce qu'il risquait pour la

cause et combien on lui serait redevable un jour. Il racontait combien il était considéré, les coups de chapeau que bien des messieurs lui tiraient, les lettres qu'il recevait des plus gros bonnets.

Babeli continuait à se taire et Dursli à rester l'ami de Schnepf. Elle ne mettait pas à le détacher de lui l'insistance que Schnepf mettait à l'attirer. Qui sait si les choses ne seraient pas allées autrement, si elle avait su parler plus sérieusement et à propos, et profiter du bon moment pour retenir son mari par des cajoleries ? Mais son caractère était ainsi fait et il ne lui venait pas à l'esprit de faire violence à sa nature et de la diriger d'après les circonstances. Elle laissait les choses aller et dévorait en secret son chagrin. Faut-il lui en faire un reproche ? N'y a-t-il pas bien d'autres femmes, élevées tout autrement que Babeli, qui se laissent mener comme elle suivant leur caractère ou leur accoutumance.

C'est une chose curieuse que les hommes et les femmes sachent beaucoup mieux faire violence à leur nature pour atteindre de mauvais buts, pour tromper, pour séduire, pour ruser, que pour faire le bien et en détourner d'autres du mal. Et

pourtant, d'un côté il y aurait tant à gagner, et de l'autre il y a tant à redouter !

Sans doute, bien des femmes diront qu'il est difficile de garder la juste mesure entre parler trop et trop peu et qu'on s'en prend toujours à elles. Oui ! mesdames, vous pêchez tantôt en disant trop, tantôt en disant trop peu, et vous êtes la cause de bien des maux. Mais si vous vouliez accepter qu'on vous fît un peu la leçon, vous apprendriez vite à parler juste à point ; vous auriez ainsi la clef qui ouvrirait bien des cœurs de maris, et vous feriez des anges de la moitié d'entre eux.

C'est ainsi que pendant longtemps Babeli fut obligée d'aller, l'amertume dans le cœur, chercher de l'eau-de-vie chez l'un quelconque des innombrables revendeurs auxquels le gouvernement avait permis, pour quinze batz par année, de vendre ce qu'ils voulaient. Ce qu'on vend dans ces conditions, jamais on ne s'en inquiète en Suisse. On peut fort tranquillement distiller chez nous la plus sale drogue, lui donner le nom d'eau-de-vie et la vendre. Nous vivons dans un pays de liberté où chacun peut offrir aux autres ce qu'il veut, des tripes nettoyées ou non, des saucisses au sang

cuites ou pas cuites, de l'eau-de-vie faite avec de la saleté ou avec du vinaigre. Là où l'on allait chercher de l'eau-de-vie, on aurait pu la boire aussi impunément, mais Schnepf préférait se tenir là où il pouvait manger et dormir gratis, et n'avait pas besoin de payer chaque fois ce qu'il pouvait faire chercher.

Il vint, un jour, accompagné de son chien, lequel était encore plus affamé que de coutume, et qui happa un morceau de pain que l'un des enfants tenait à la main. Malheureusement, dans son avidité, ses dents allèrent trop loin et ensanglantèrent la main de l'enfant. Alors la colère de Babeli éclata. Elle saisit une bûche enflammée et en frappa le chien si fort qu'il remplit la maison de ses hurlements. Schnepf, irrité, voulut venir au secours de son chien, mais il rencontra les yeux de Babeli étincelants de fureur, et une avalanche d'injures telle que, malgré toute son absence de vergogne, il dut battre en retraite avec son chien et n'essaya plus de revenir.

Babeli, enchantée de lui voir les talons, rentra dans son silence habituel. Elle triomphait en secret et se flattait d'avoir entièrement reconquis

Dursli. La pauvre femme ne savait pas que c'est au moment où l'on croit avoir gagné la bataille qu'on est le plus près de la perdre.

Schnepf se tint à l'écart de la maison, mais ne lâcha pas Dursli. Il l'entraîna désormais loin des yeux de Babeli, qui, au commencement, n'y trouva pas grand'chose à redire, tant elle était contente de ne plus voir ce gredin.

Le système modéré des concessions, organisé de telle façon que beaucoup de gens s'étaient laissés convaincre qu'on voulait s'appliquer à le faire détester, et que les patentes étaient la seule mesure rationnelle, avait fait surgir de nouvelles pintes. L'introduction des patentes les augmenta à l'infini.

Dans une seule commune on vit peu à peu s'ouvrir jusqu'à dix-sept pintes nouvelles. Dans bon nombre d'entre elles Schnepf et ses pareils pouvaient en toute sécurité élire domicile ; jamais un honnête homme ne s'y égarait, jamais un préposé ne s'y montrait. Beaucoup de ces pintes n'étaient, au fond, que de mauvais lieux. L'aubergiste n'était lui-même qu'un va-nu-pieds, qui n'avait pas de quoi payer une patente, pas un

baril pouvant contenir trente pots de vin, pas une cave pour y placer une seille à choucroute, ni à plus forte raison un tonneau, pas une chambre que l'on pût traverser sans se heurter la tête à une poutre. Dans un coin de la chambre à boire sa femme était en couches, dans un autre sa mère se mourait. Et voilà le joli local qu'il avait décoré du nom de cabaret !

Peut-être quelque ancien aubergiste payait-il à ce nouveau sa patente, moyennant promesse qu'il se fournirait chez lui bonbonne par bonbonne ; c'était soi-disant une facilité de plus offerte au public par la concurrence.

Les gens de l'acabit de Schnepf ne risquaient pas d'être dérangés dans ces pintes-là. Les gens comme il faut, la police non comprise, bien entendu, ne les gênaient pas ; d'ordinaire l'aubergiste était leur compagnon de débauche. Ils pouvaient tout à leur aise y discourir, y vider leur cœur, faire rapport sur les nouveaux conseils, sur les nouvelles promesses qu'ils avaient obtenues.

Lorsqu'on avait, un soir, fait là une longue pause en buvant de l'eau-de-vie qui puait comme la peste, on avait le lendemain le gosier sec et l'on

se sentait mal à l'aise jusqu'à ce qu'on eût pu l'humecter de nouveau. Ou bien l'on était resté le soir au logis et le matin on était curieux d'apprendre ce qu'on avait discuté et quelles nouvelles on avait reçues ; ou encore on avait été dans quelque autre endroit et l'on était impatient de raconter ce qu'on y avait appris ; ou enfin on attendait le retour de quelques délégués, et l'on comptait qu'ils feraient rapport sur le plus court chemin pour aller au pays de Cocagne. Il y avait, comme on le voit, une foule de prétextes pour enlever à sa besogne l'ouvrier, qui d'ailleurs était sûr de trouver à la pinte d'autres compagnons et d'y tuer le temps pendant quelques moments. On commandait un verre d'eau-de-vie, qu'on voulait prendre seulement en passant ; mais on allumait une pipe et l'on se mettait à causer. D'autres clients arrivaient, on prenait successivement quelques verres de schnaps, on s'engageait toujours plus avant dans la discussion, non sans faire une partie de cartes pour payer les petits verres. Sans y penser on laissait passer le moment où la femme et les enfants mangeaient leurs pommes de terre à la maison, puis on ne pouvait plus raisonnablement rentrer pour ne trouver au logis

que des pommes de terre froides, et pourtant on avait faim. On demandait à l'hôtesse un morceau de viande et elle le donnait. Car dans ces pintes on peut manger aussi bien que dans une auberge et même des mets chauds, sans avoir besoin de recourir à la ruse de certain pintier de H... On l'avait accusé de servir des mets chauds à ses hôtes, ce qui était interdit formellement dans l'autorisation d'ouvrir une pinte.

— Pardon, monsieur le bailli, dit-il ; pour pouvoir manger la viande, il faut la cuire et alors elle devient chaude ; et cela n'est pas défendu. Cette fois-ci j'ai également dû la cuire ; j'ai bien fait observer à mes hôtes qu'il fallait la laisser refroidir avant de la manger, mais ils n'ont pas voulu, et ils étaient les plus nombreux.

Les gens qui restaient ainsi au cabaret jusqu'à midi passé, y demeuraient aussi l'après-dîner et ne rentraient chez eux que le soir ou la nuit et dans quel état ? Ils n'avaient rien gagné, mais dépensé pas mal de batz et le lendemain ils avaient à chacun de leurs cheveux quelque chose qui les attirait de nouveau à la pinte, et quand ils en reve-

naient plus ou moins tard, on les recevait toujours avec une mine renfrognée.

Les gens riches, hommes d'affaires, huissiers, secrétaires et autres employés ont souvent l'habitude de prendre les dix-heures, c'est-à-dire un verre de *verte*, une demi-chopine de rouge, ou une goutte de Malaga ; pendant ce temps ils conversent, lisent un journal, attendent le courrier. Presque tous ces messieurs, sauf peut-être les huissiers, absorbent une quantité déterminée de liquide, à heure fixe, au café ou à la buvette, et ils sont à leur table également à un coup de cloche. C'est là une règle invariable qui maintient ces gens dans l'ornière. Tout au plus un secrétaire s'oublie-t-il peut-être cinq minutes au domino. L'après-midi, quand il faut aller à son bureau et non retrouver sa femme au logis, on n'est pas de beaucoup aussi exact, sauf les jours de séance. Tous ces gens-là ont une vie plus ou moins réglée, soit parce qu'intérieurement aussi ils obéissent plus ou moins à une règle, soit parce que leur position sociale et les exigences de la société les y obligent, même à des époques où l'on passe aisément sur la valeur morale d'un homme pour ne

voir que son opinion politique (c'est là un principe qu'il faut bien se garder de prêcher trop haut ; le peuple ne l'entend pas de cette oreille, et il pourrait le contredire vertement), mais chez les pauvres gens il n'y a le plus souvent pas de règle intérieure ni extérieure, ni un point d'arrêt qui les empêche d'aller trop loin. Leurs prétentions se bornent tout au plus à une diminution d'impôts, et le plus ordinairement ce qui sommeille en eux est simplement la sensualité ; celle-ci une fois éveillée, ils n'ont rien pour lui faire contrepoids et la refouler dans de justes limites. Aussi voit-on dans cette classe de gens des milliers d'individus qui pendant des mois ne boivent ni vin, ni eau-de-vie, mais qui, une fois qu'ils s'y mettent, ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont ivres ou qu'ils n'ont plus le sou. Il y a de ces déroutes, comme on les appelle, qui durent jusqu'à sept semaines. Il y avait quelque part un riche paysan qui, s'il lui arrivait d'entrer le dimanche dans une auberge, n'en sortait pas de toute la semaine, jusqu'à ce que, le samedi soir, son domestique arrivât devant la maison avec ses six chevaux. Après les avoir laissés exposés là encore quelques heures, et avoir à moitié grisé son domestique, il en prenait un,

l'enfourchait et rentrait ainsi au logis, le valet de ferme le suivant avec les cinq autres.

Plus on fournit d'occasions à des gens de cette espèce, plus ils se pochardent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus un rouge liard. On peut calculer que les quatre-vingt dix-neuf pour cent de ceux qui vont dès le matin à l'auberge deviennent des vauriens, qui laissent femme et enfants mourir de faim. Il y en a des milliers qu'on ne voyait jamais pendant des années, même le soir, à l'auberge ; ils aimait mieux gagner un kreutzer que d'y aller. Leur paresse naturelle leur faisait trouver trop grande une distance d'une demi-heure à franchir, le soir ; pendant la journée ils ne songeaient pas au cabaret, parce qu'ils n'en voyaient point. Ils passaient donc leurs journées à l'ouvrage, et le soir ils s'étendaient sur le poêle et ne tardaient pas à ronfler si fort que les bas suspendus à la tringle se mettaient en branle. Supposez maintenant qu'on vienne planter une auberge sous le nez de ces gens, ou qu'un de leurs voisins obtienne pour quinze batz le droit de vendre dans la rue ce qu'il lui plaît. L'aubergiste veut avoir des clients, le voisin en veut aussi, tous les deux vont attirer

ceux qu'ils pourront. On commence à penser à l'auberge, à y prendre goût. Quand les soirées sont longues et que le sommeil ne veut pas venir, Hans se dit qu'il s'ennuierait moins à la pinte, et qu'il n'aurait pas besoin d'y dépenser beaucoup ; il n'y va pas pour boire, mais pour trouver de la société. Pas même besoin de quitter ses sabots et de mettre des souliers. Et avant qu'on s'en soit aperçu, mon Hans est descendu du poêle, s'est glissé hors de la porte, et s'est attablé dans la pinte.

Joggi a coupé du foin dans sa grange, il l'a préparé pour le donner à manger aux bestiaux. Cette année-là, il y a beaucoup de poussière, beaucoup de rouille dans le foin. Il lui semble qu'il a dans son gosier des tonneaux de poussière. Si seulement tout cela était en bas ! se dit-il. Il faudrait bien le faire descendre, mais l'eau froide le fait tousser, un verre du nouveau de chez l'aubergiste vaudrait mieux pour son mal. Il aura toujours le temps de donner à manger aux bêtes. Et Joggi absorbe de l'eau-de-vie et ne fourrage son bétail qu'à moitié, parce qu'il lui semble que la poussière n'est descendue que jusqu'à la moitié

de son cou ; pour la faire descendre tout à fait, il faut qu'il y revienne.

Benz fend du bois le matin devant sa maison ; la bise souffle âpre, et il n'a qu'un pantalon de coutil. Il voit des gens qui s'en vont l'un après l'autre à l'auberge ; que peuvent-ils bien faire là ? se demande-t-il. Et plus la bise lui mord les jambes, plus cette curiosité le démange. Une bouffée de chaleur sur le banc du poêle ne ferait pas de tort, et, avant qu'il ait bien réfléchi le voilà attablé à l'auberge, et il y serait encore si sa femme ne venait le chercher pour le ramener à la maison.

Ces gens-là ne s'aperçoivent pas de l'attrait intime qui s'éveille en eux et qui, en les poussant à satisfaire leur envie, leur fait imaginer toutes sortes de prétextes. Car tout cela ne sont que des prétextes que la sensualité fait miroiter devant la raison et les hommes s'y laissent prendre quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, tandis qu'ils ne cherchent que deux fois sur cent à en persuader le reste du genre humain.

Ces gens-là ne s'aperçoivent pas de la force grandissante de l'habitude, de la tyrannie toujours

plus impérieuse de leur gosier ; ils ne se rendent pas compte qu'ils deviennent toujours plus les esclaves d'une passion contre laquelle ils ne peuvent lutter ; et lorsque, un beau jour, la détresse et la misère leur ouvrent les yeux, cela ne sert qu'à amasser sur eux les charbons ardents du désespoir qui s'abat comme une nuée de feu sur tous ceux qui sont obligés de s'avouer qu'ils portent le diable en eux-mêmes, qu'ils allument de leurs propres mains les flammes de l'enfer et qu'ils s'y laissent brûler tout vivants et de propos délibéré.

J'affirme que chaque nouvelle pinte qu'on installe fait une demi-douzaine de pauvres diables de plus, les gens qui s'y connaissent estiment même mon calcul trop bas de moitié. Je n'en sais rien. En ne comptant qu'une demi-douzaine, quelle autorité peut nous dire combien de pauvres âmes coûtent à l'État les quatre-vingt mille florins qu'il retire des patentes qu'il accorde ? Et si chacun de ces misérables possède seulement une femme et deux enfants, et que les trois pleurent seulement pendant trois ans sur leur misère et celle du père, dites- moi donc, vous autres grands politiciens et fortes têtes de cabinet, qui savez ti-

rer tant de choses de vos registres, dans lequel d'entre eux se trouve le total des larmes versées par ces femmes et ces enfants, et de combien le niveau du lac serait exhaussé au bout de trois ans, si toutes ces larmes y affluaient. Vous n'en savez rien, vous n'entendez rien à ce genre de calcul ; mais ce que je sais, moi, c'est que j'aimerais mieux avoir au cou une meule de moulin que d'être chargé de ces larmes brûlantes de femmes et d'enfants, qui coulent à torrents, parce qu'il y a des centaines de pintes de trop, parce que ces pintes ne ferment jamais à l'heure réglementaire, que les pères y restent depuis le soir jusqu'à l'aube, traînent le long des routes jusqu'à ce que sonne l'heure du service divin, sortent ivres du cabaret pour aller dans la maison de Dieu avec une chopine d'eau-de-vie dans leur poche, et s'y ingurgitent de l'esprit de vin au lieu de l'Esprit Saint.

Ô Liberté ! Céleste créature ! Quand tu parais, tu es un regard d'amour jeté sur les peuples par le Père céleste. Mais ces grands mots de liberté d'industrie, de liberté personnelle, de liberté de conscience, taillés dans ton manteau, me font

l'effet d'enfants échappés de la maison paternelle. S'il faut les admettre sans réserve, alors, sous prétexte de liberté de croyance, on ne peut empêcher l'exercice d'aucune industrie ; il faut laisser champ libre à toute croyance qui se transforme en une industrie. Bien sûr que, d'après ce principe, on a déjà à plusieurs reprises appliqué à des prédicateurs et à des instituteurs les ordonnances sur le colportage. Peut-on assimiler une croyance à une industrie ? Peut-on considérer les pintes comme une industrie ? Qu'est-ce qu'on ne peut pas faire rentrer sous cette rubrique ? Qu'est-ce qu'on peut interdire ?

Parlons de la liberté individuelle. Oh, comme ce mot sonne bien ! L'homme doit être libre, libre de faire ce qu'il veut, et avec qui il veut, libre de rosser sa femme, de laisser ses enfants mourir de faim, libre de voler, aussi longtemps qu'il ne lui plaît pas de dire : « Oui ! très honorés messieurs, vous avez raison, je suis un coquin. » L'homme doit être libre d'être un Turc ou un païen, de conduire ses enfants à Dieu ou au diable, de faire endiabler sa femme sans que personne ait le droit d'y mettre le holà et d'avoir pitié de ses enfants.

Voilà ce qu'on appelle la liberté de l'individu. Voilà comment on voue au diable une femme et des enfants plutôt encore que son argent et son bien. Mais n'y a-t-il donc que l'homme qui soit libre ? La femme et les enfants ne sont-ils pas aussi des gens ? Assurément, et s'ils peuvent s'affranchir par eux-mêmes de la tyrannie paternelle, ils en sont bien libres aussi. Des enfants peuvent laisser leurs parents mourir de faim, s'ils le veulent, même en ayant de la fortune. Ils peuvent les rouer de coups, cacher dans leur lit ces pauvres vieux sans défense, sans qu'un coq chante, quand même tout le monde le saurait. Oh ! le beau principe de la liberté individuelle, comme il ressemble à cet autre, la raison du plus fort ! Or, dans un pays libre, le plus fort, le maître, ce doit être la volonté collective de la société et non pas l'arbitraire ou la folie d'un tel ou d'un tel, et cette volonté ne saurait admettre ces libertés sans frein qui causent la ruine de milliers de personnes. Cette volonté du corps social admet qu'il y a encore, à côté des femmes et des enfants, une foule de mineurs et d'êtres faibles, dépourvus de la force religieuse et morale qui donne la liberté intérieure, encore es-

claves de leurs sens, incapables de discerner le bien et le mal.

On considérait autrefois dans notre petit pays comme une nécessité, comme un devoir fraternel et chrétien, de tenir ces faibles à l'abri des tentations, de les préserver, autant que possible, du péché. On s'envisageait, en vrais chrétiens, comme une grande famille. C'est dans ce sens qu'on appelait nos gouvernants les pères du peuple, et les autorités communales les pères de la commune.

Si ceux-ci oubliaient ce que ces mots signifient, c'était une grande folie, un grand péché. Mais il n'y a pas moins de folie et de péché à vouloir transporter dans notre petit pays des théories élaborées en France, en Angleterre, en Amérique, à l'aide desquelles on gouverne un grand pays, mais en laissant les individus de côté. Là on ne s'inquiète pas de ceux-ci ; qu'ils soient ce qu'ils voudront, pourvu que l'État subsiste, c'est la grande question. L'État y est tout, l'individu rien. Mais l'État est-il là pour l'individu, ou l'individu pour l'État ? Le but de cette vie terrestre est-ce le perfectionnement des hommes ou la réalisation d'une idée sociale ? Qui sait si l'oubli de l'individu

devant l'exaltation de l'État ne sera pas un jour, bientôt peut-être, une folie qui devra être noyée dans une mer de sang ?

Le servage et la liberté absolue personnelle sont deux antipodes. Mais la justice est-elle sans réserve d'un côté ou de l'autre, ou ailleurs ? La liberté individuelle ne devrait-elle pas être en corrélation quelconque avec une liberté morale intérieure ? Ne devrait-on pas en élargir ou en rétrécir les limites suivant le degré de force et de pénétration morales ? L'État n'a-t-il pas le devoir de s'en préoccuper dans ses dispositions législatives, en même temps que le corps enseignant doit s'efforcer de développer chez l'individu cette force morale ? Si l'on réclame la discipline ecclésiastique, cela ne vient-il pas de cette inquiétude anticipée de ce qui adviendra, si l'État abandonne son ancien point de vue sans s'occuper du niveau moral des individus, supprime les barrières qui devaient préserver du mal, et décline autant que possible toute responsabilité à cet égard. Cette revendication est celle d'un voyageur à la merci d'un conducteur inexpérimenté et qui essaie de prendre les rênes à sa place. Mais le cheval qui

s'aperçoit de la maladresse de la main qui le conduit refusera peut-être de lui obéir.

Oui certes, c'est une belle chose dans notre petit pays qu'un frère y prenne soin de son frère pour qu'il puisse manger à sa faim et se vêtir en hiver et que ses enfants ne soient pas privés du pain de l'Évangile. C'est une belle chose qu'il ne soit pas indifférent à un frère que l'âme de son frère se perde, qu'elle se brûle à toutes les flammes d'une sensualité déréglée dans des maisons sans surveillance, d'où les appétits bestiaux étendent leurs bras meurtriers sur toutes les âmes trop faibles pour leur résister, mais c'est là justement ce qui manquait à Dursli. Il n'avait pas à côté de lui un frère pour le protéger, aussi ces maisons de perdition l'étreignaient-elles toujours plus ; Schnepf l'y attirait toujours davantage, sans compter que sa propre passion et sa mauvaise conscience l'y poussaient.

Les convocations n'en finissaient pas. Dès que Schnepf voyait Dursli, il lui disait : « Viens demain ou après-demain, à telle heure, à tel ou tel endroit ; on te dira exactement à quoi les choses en sont. »

Dursli y allait, attendait quelques heures ; naturellement il ne restait pas à sec ; il lui fallait une chopine, un petit verre, et lorsque enfin Schnepf arrivait, il avait faim et soif. Il fallait tenir tête à Schnepf, parfois payer pour lui, quand il disait qu'il avait dû donner tout son argent à son avocat, et, avant que Dursli s'en aperçut, la journée s'était passée, et il avait perdu vingt batz.

D'ailleurs il n'y avait pas rien que Schnepf qui rôdât autour de lui. D'autres meneurs parcouraient le pays et y faisaient le métier d'agitateurs, quand ils n'avaient plus de pain au logis ou qu'ils se sentaient de l'appétit pour un morceau de viande. Dès que l'un ou l'autre d'entre eux arrivait dans un village c'était à peu près comme lorsqu'un prédicant apparaît chez les mômiers, ou que les corneilles s'abattent dans les champs sur un lièvre mort. La nouvelle s'en répand comme le vent, de maison en maison ; une réunion est organisée en un clin d'œil ; l'odeur en est dans l'air, bien vite il pleut des corneilles et des pies qui accourent en aiguisant leurs becs...

En un instant une troupe de gens pleins d'espoir se trouve groupée autour de l'orateur

ambulant ; elle écoute, attentive et crédule, tous les mensonges qu'il débite ; peu à peu l'esprit de vin s'en mêlant, les voilà suspendus à ses lèvres jusqu'au matin. Ils s'en vont ensuite reposer quelques heures leur tête alourdie, mais le lendemain ils n'ont aucune envie de travailler ; la langue leur brûle, leur gosier est desséché. Il faut aller à la pinte d'à côté pour éteindre cette brûlaison. Il y en a bien par-ci par-là un qui résiste un moment, mais la bouteille qui flotte au vent sur la perche qui sert d'enseigne semble faire signe au buveur altéré et finalement elle le débauche de son travail, alors même qu'il était redevenu de sang-froid.



Au commencement Babeli ne disait pas grand chose ou même rien à tout cela. Elle était contente que Schnepf ne revînt pas et elle ne voyait encore aucun mal aux sorties de Dursli. Si un message l'appelait au dehors, elle le lui transmettait amicalement et s'il devait se mettre en voyage comme délégué, elle lui cirait ses souliers de bon cœur.

Peu à peu cependant, quand s'accrut le travail arriéré, que les gens vinrent plus souvent en réclamations, qu'elle eut peine à s'en débarrasser au moyen de toutes sortes d'expédients, quand, ça et là, elle dut entendre les insinuations d'une paysanne lui disant que Dursli ferait mieux d'être à son ouvrage que de courir après cette racaille et de faire cause commune avec des vagabonds affamés, que personne ne lui en savait gré, elle commença à engager Dursli à rester à la maison, à lui parler du travail en retard et à lui faire grise mine, quand il rentrait ou sortait.

Puis quand, peu à peu, l'argent en réserve diminua ; quand Babeli dut compter bien juste ses batz et ne put plus rien se procurer, quand en l'absence de Dursli, elle ne trouva plus un sou, et qu'à son retour, lorsqu'elle demandait de l'argent,

il n'y en avait que peu ou point dans sa bourse, alors elle se prit à lui dire sèchement et d'un ton contraint :

— Il me semble que tu devrais te rendre compte de ce que cela te rapporte de courir ainsi et de ce que ces coquins font de toi. Autrefois nous avions l'argent nécessaire ; à présent nous n'en n'avons plus, et quand tu seras sans le sou tu apprendras bientôt ce que tu gagnes à aller avec eux.

Après avoir ainsi parlé, Babeli reprit son air tranquille que les uns auraient appelé un air maussade, d'autres un air mélancolique. Cela fit mal à Dursli ; il était du reste déjà en proie à un malaise intérieur, à une inquiétude qu'il ne pouvait définir, qu'il ressentait seulement sans pouvoir s'en rendre compte. Ni lui ni Babeli n'avaient l'idée de la puissance occulte à laquelle Dursli s'abandonnait peu à peu, de cette puissance provenant de l'habitude d'être à l'auberge au lieu de rester à la maison, de boire au lieu de travailler. Si Dursli se sentait mal à l'aise devant les murmures de Babeli, il cherchait à se justifier comme s'il s'inquiétait de ses enfants, de sa famille ; pourtant

cette raison ne le satisfaisait pas. Il ne savait plus siffloter un air gai pendant son travail ; il y avait en lui quelque chose d'étrange qui le grondait, le tourmentait, ne lui laissait pas de repos jusqu'à ce le tapage de ses camarades ou les fumées d'un petit verre l'eussent dominé. Babeli le laissait aller alors d'un air tristement tranquille et l'accueillait de même à son retour. Elle croyait, sans doute, que le peu de mots qu'elle avait lâchés n'avait fait qu'empirer les choses ; elle se reprochait d'avoir fâché Dursli, de lui avoir fait tort peut-être, mais elle ne disait rien. Dursli détestait plus cet air tranquille que des reproches directs auxquels il aurait pu répondre et qui peut-être l'auraient mis en colère. Il devenait toujours plus aigre et Babeli plus tranquille. Il se creusait un abîme toujours plus profond entre eux ; entre eux se dressait le spectre effroyable des malentendus, et aucun d'eux n'avait la force de le faire reculer devant le soleil de l'amour ou la tempête déchaînée.

On ne pouvait pas savoir mauvais gré à Babeli de ne pas s'y prendre autrement. Sa nature était ainsi ; mais précisément parce qu'il serait bon que chaque homme connût son tempérament, et non

pas seulement son estomac, et sût le maîtriser pour agir suivant les circonstances, je reviens là-dessus, et comme cela est indispensable dans le mariage, il ne serait pas de trop d'y réfléchir septante fois sept fois.

Il est bien rare que deux tempéraments se ressemblent comme deux doigts de la main. L'amour et la crainte sont les deux choses qui mènent le monde ; l'amour attire, la crainte éloigne. Certaines natures se laissent plutôt attirer, d'autres éloigner ; les unes savent mieux user de la crainte pour repousser, d'autres de l'amour pour gagner la sympathie. S'il arrive qu'une femme voie que son mari se conduit mal, se laisse entraîner sur une mauvaise voie, et qu'elle veuille le retenir, le convertir, il faut qu'elle se serve soit de la peur, soit de l'affection, et cela alternativement comme l'électricité qui, à chaque moment, attire et repousse. Ce n'est pas seulement de temps à autre qu'elle doit essayer de la tendresse, ou d'un atout bien appliqué, ou d'un mutisme à donner le frisson ; il ne faut pas non plus qu'elle aboie comme un caniche dont on n'a pas peur, mais qui vous agace par ses cris ; encore moins

faut-il qu'elle ait recours parfois à des paroles toutes de sucre. L'amour doit être à la fois fort et tendre, toujours être actif, avoir sur le cœur d'un homme toujours plus d'empire que la chose à laquelle il veut l'arracher. Et cet amour doit savoir se réconcilier, pardonner septante fois sept fois par jour, ne pas faire le muet, mais parler de la bouche et des yeux. Quant à la crainte que la femme veut inspirer, il faut qu'elle soit plus forte, plus impressionnante que l'attrait de l'objet convoité, et il faut qu'elle ait toujours à sa disposition, avec une force de volonté bien réfléchie, les moyens de produire cette crainte. L'histoire nous apprend combien de femmes ont su plier des hommes violents sous le joug de l'amour ou de la crainte. Que de fois, dans la vie ordinaire, n'entend-on pas dire : « Sa femme fait de lui ce qu'elle veut », ou bien : « S'il n'avait pas peur de sa femme, Dieu sait quelles sottises il commettrait ! »

Mais il faut qu'une femme se rende bien compte de ce qui l'emporte en elle, de l'amour ou de l'énergie de volonté, et laquelle de ces qualités lui met en mains les moyens d'agir les plus effi-

caces. Il faut qu'elle sache exactement où est le point faible de son mari, s'il est plus accessible à l'amour qu'à la crainte, s'il est plus aisé de relever son âme que de l'intimider. Il y a peu d'hommes qu'on ne puisse mater soit par l'amour, soit par la crainte, mais malheureusement bon nombre de femmes ne savent que les exciter. Elles ont dans toute leur manière d'être l'air de toujours faire des essais ; mais au fond ce n'est pas cela, c'est une abdication de volonté de leur nature irritable et en réalité timide. Elles essaient d'abord de la peur, puis de l'amour, mais jamais à propos, changent à tout moment de tactique, se font tour à tour piquantes ou boudeuses, pleurent ou se lamentent, donnent essor à ce qu'elles ont de plus antipathique dans l'âme, font la mine la plus désagréable possible. Elles ne sont ni aimables, ni à craindre, mais revêches, insupportables. On dirait des boîtes à soupirs ambulantes, des roues de char mal graissées. Le mari n'est ni attiré, ni soumis par ces manœuvres qui ne font que le chasser toujours plus de la maison, l'endurcir dans ses torts, le pénétrer toujours davantage de la singulière bonne opinion qu'il a de lui-même. C'est sa manière d'être qui est la cause des mines et des

reproches de sa femme, mais il prétend justement le contraire, il dit que ce sont ses regards de travers qui le poussent hors de chez lui, qu'il ne peut vivre à côté de ce pot de moutarde...

Braves femmes ! voulez-vous convertir vos maris ? Pas de juste milieu ! Il faut aller droit au but ! Point d'à-peu-près, pas de mélange d'eau et de vin ! Mais ne vous figurez pas non plus qu'à chaque frottement dans le ménage, à chaque incident désagréable, il s'agisse de convertir votre mari. Avant tout, examinez si la cause de ce frottement est un trait de caractère auquel vous devez vous accoutumer, ou un travers dont il faut vous défaire vous-même. Ce n'est pas pour rien que Dieu a donné à la femme une nature plus souple ; elle doit être la première à se changer. Mais si réellement votre mari a besoin de se convertir et si vous n'avez pas confiance en votre amabilité ou en votre pouvoir, ou que vous croyiez son cœur aussi rouillé que la vis d'une vieille carabine de dragon, pensez à un petit mot qui vaut de l'or. Ce mot ne fait pas précisément plaisir, il ne sonne pas comme un cri de joie, mais il agit comme un calmant sur un cœur excité, il est un baume salu-

taire sur des blessures saignantes, il s'appelle : « Résignation ».

Babeli fut longtemps à trouver ce mot et lorsque enfin elle l'eut trouvé, il se passa du temps aussi jusqu'à ce qu'il se fût fait une petite place dans son cœur ulcéré. Mais une fois qu'il y fut implanté, il y exerça un pouvoir merveilleux de guérison. Elle eut plus de patience pour supporter son chagrin, plus de patience pour attendre l'heure qui briserait son cœur ou qui lui ramènerait celui de Dursli. Mais, jusque là, que n'eut-elle pas à souffrir ?

On ne se rend souvent pas compte des souffrances intimes d'une femme qui voit son mari s'éloigner d'elle, entraîné par des coquins loin de son travail, dans une vie qu'elle se représente en imagination, plutôt qu'elle ne la connaît pour l'avoir vue. Ces souffrances là ne font point explosion au dehors, ne s'étalent point au grand jour comme des marques de coups, elles sont comme un saignement intérieur. Peu de personnes les remarquent, moins encore comprennent ce qu'elles ont de poignant. Mais, qu'on se représente une femme qui ne s'est pas jetée dans les

bras d'un homme uniquement par entraînement des sens, mais qui s'est au contraire liée à lui par un amour véritable, a été heureuse avec lui, s'est réjouie avec lui de leurs enfants, et qui, peu à peu, s'aperçoit qu'une autre force s'est emparée de son mari et l'entraîne loin de sa famille. Dans la timidité de son cœur elle ne sait qu'opposer à cette force ; elle ne sait non plus chercher à son chagrin aucun dérivatif dans les distractions et les plaisirs. Elle reste au logis et songe constamment à autrefois et à maintenant. Elle est là toute seule des journées entières à son rouet, d'un pied le faisant tourner, de l'autre berçant un enfant ; la chaise de travail du mari est vide, mais l'ouvrage à faire est accumulé tout autour. De temps en temps quelqu'un heurte à la fenêtre, demandant si ce qu'il a commandé est prêt, ou combien de temps il faudra attendre encore. Puis ce sont les enfants qui veulent savoir où est le père et quand il rentrera. La mère à son rouet ne trouve rien à répondre que : « Je ne sais pas ».

Dans ces conditions, le cœur d'une femme ne doit-il pas s'aigrir ? Ne doit-il pas monter à cette âme des pensées toutes plus sombres l'une que

l'autre ? Ces pensées n'iront-elles pas suivre la trace de son mari jusque dans les bouges ? Alors vient le grand chagrin. Avoir été si bon et tenir une pareille conduite ! Fréquenter des gens de cette espèce ! Puis arrivent la méfiance et la jalousie. Elle se dit qu'un vice en entraîne un autre, que tel ou tel des compagnons de son mari aime les femmes, qu'il y a dans tel ou tel de ces repaires des courtisanes, que son mari est assez léger, qu'il peut se passer là Dieu sait quoi ! Et pendant que tout cela se passe, il faut qu'elle reste au logis, qu'elle vive chétivement, exposée peut-être encore à la risée des gens. Rien d'étonnant alors que sa colère éclate, au risque souvent que les enfants en pâtissent. Chez Babeli cependant ce n'était pas le cas.

Mais lorsque, par suite de la vie désordonnée de son mari, la femme porte seule tout le poids du ménage, quand de tous côtés elle est surmenée et qu'à chaque instant elle sent l'insuffisance de ses forces, son impatience ne doit-elle pas être portée au plus haut degré ? S'il faut qu'elle ait seule le souci de nourrir et d'habiller les enfants, qu'elle seule non seulement fasse la cuisine, mais cultive

le jardin, plante et arrache les pommes de terre, soigne une vache, fauche de l'herbe, traie, file au rouet, garde les enfants et tienne en ordre une marmaille qu'on mettrait encore tout entière sous un van ; s'il faut que d'une aube à l'autre elle soit sur ses jambes, passe souvent des nuits à soigner ses enfants, et qu'avec toute son activité elle n'arrive pas à récolter ses pommes de terre au bon moment, à préserver son foin de la pluie, pendant que son mari se coule la vie douce, combien cette pauvre mère ne doit-elle pas souffrir de ses tribulations, dans son travail, sur sa couche, où peut-être elle ne peut goûter un quart d'heure de sommeil !



Et lorsqu'à cet abandon, à ces soucis vient s'ajouter la misère, la terrible, l'inévitable misère, quelle nuit effrayante doit envelopper cette âme de ses ombres ! S'il faut qu'elle achète du lait et n'ait point d'argent, si ses enfants lui demandent un morceau de pain et qu'il n'y en ait plus dans le tiroir de la table, s'il lui manque de la graisse pour faire la cuisine, si, quand vient l'hiver, elle n'a pas le moindre vêtement chaud, pas une paire de souliers, si elle est réduite à vendre l'un après l'autre tous les objets indispensables au ménage sans pouvoir avec cet argent nourrir ses enfants, si les créanciers la persécutent sans qu'elle puisse les satisfaire, si tout le monde la méprise, sans qu'il y ait de sa faute, si ses enfants lui demandent en pleurant pourquoi leurs camarades leur jettent au nez père et mère, sans qu'elle sache que répondre, si le père rentre ivre à la maison alors qu'ils sanglotent affamés dans leur pauvre lit, si la détresse devient toujours plus grande et le père de famille toujours plus dépensier, que doit-il se passer dans l'âme de cette femme ?

La tristesse, le chagrin ne peuvent manquer de s'emparer d'elle, quand elle se voit descendre

toujours plus au-dessous de ceux qui naguère étaient ses égaux, voire même ses inférieurs. Elle n'ose plus se montrer aux gens qui autrefois lui avaient déconseillé son mariage ou lui en avaient su mauvais gré.

Dans le cœur de l'épouse il y a lutte entre l'ancien amour et l'amertume d'aujourd'hui, entre la compassion pour le mari qui descend à l'abîme et la colère contre l'homme qui est la cause de sa misère. Dans le cœur de la mère il y a une souffrance indicible, qui l'opprime comme un bloc de granit, à la pensée du sort de ses enfants et de leur avenir. Que deviendront ces pauvres petits dans cette détresse, avec le spectacle quotidien de leur père débauché, de leur mère toujours larmoyante, qui a toujours moins la force de faire le nécessaire et encore moins celle de les élever au milieu de ses chagrins, et de former au bien leurs âmes innocentes ?

Qui comptera également le nombre de ces heures terribles que préparent à leurs pauvres femmes des maris débauchés ? Et si, dans ces heures-là, le diable se glisse dans un cœur tourmenté, y jette une semence d'endurcissement,

cherche à y remplacer l'amour maternel par l'égoïsme, la fidélité au devoir par la satisfaction de ses désirs, qui est-ce qui a appelé le diable et lui a préparé une place dans le cœur de cette femme ? Et si le démon réussit à faire son œuvre, à faire suivre à l'épouse les traces de son mari, à transformer la mère, comme le père, en un instrument de perdition pour leurs enfants, à qui la faute ?

Bien peu de gens se soucient des chagrins d'une femme ainsi torturée, surtout pas ceux qui sont les auteurs de ses peines. S'il arrive que la souffrance intime de ce cœur se fasse jour une fois en un torrent de paroles ou en quelques sons étouffés, le mari n'a pas la moindre idée de l'état intérieur qu'il a provoqué lui-même, il ne sent que ce qu'il y a de désagréable à entendre des reproches, à être accusé, de pénible dans le sentiment vague d'un tort qu'on ne veut pas s'avouer à soi-même. Il s'emporte, prend prétexte de l'humeur de sa femme pour fuir le logis, en déclarant qu'il n'y a pas moyen de tenir auprès d'une compagne qui se lamente tout le temps.

C'est ainsi qu'un jour il était échappé à Babeli quelques plaintes sur ce que, voulant faire raccommoder un plat, elle n'avait pas trouvé dans toute la maison deux kreutzer pour des crochets. Dursli se mit en colère à cette révélation de ce qui se passait dans l'âme de sa femme, ne voyant là que l'expression d'une mauvaise humeur accidentelle, et il s'en alla comme d'habitude.

Il entra à la pinte agacé, irascible. Schnepf était déjà là, au haut de la table, la pipe dans une main, dans l'autre un couteau. Comme Dursli restait longtemps morose, Schnepf lui demanda pourquoi il faisait une mine comme s'il eût avalé cent fagots d'épines.

— Je n'ai encore rien eu de bon aujourd'hui, répondit Dursli.

— Ta femme t'aura de nouveau lavé la tête, dit un des buveurs.

— La tienne ne doit pas non plus être des plus aimables, répliqua Dursli. Quand les choses ne vont pas à leur guise, elles sont toutes les mêmes à pleurer et à se lamenter.

– S’il n’y avait pas ces maudites femmes, on serait un tout autre homme, reprit un troisième. On serait comme en paradis, et pourtant on est assez stupide pour n’être pas content jusqu’à ce qu’on en ait une. Elles ont de la chance qu’on soit obligé de les garder, sans quoi la moitié courrait les champs, et elles soupireraient après d’autres hommes, comme les chiens qui aboient à la lune.

– Il faudrait un peu leur ôter la poussière, comme les Parisiens secouent leurs vieux manteaux, fit un vieux soldat, et s’il leur prenait fantaisie de crier trop fort, leur fourrer la tête sous le goulot de la fontaine.

– Pour moi, dit Schnepf, je ne fais plus la grimace pour des femmes. La mienne peut geindre et se lamenter tant qu’elle veut, je m’en inquiète autant que d’une mouche qui vole dans l’Emmenthal. Si elle ne veut absolument pas se taire, je lui en donne par la tête jusqu’à ce qu’elle soit étourdie. Alors tout naturellement elle cesse de rugir. Ci-devant, je me fâchais aussi, surtout quand elle voulait de l’argent et me reprochait, lorsque je ne lui en donnais point, d’employer tout pour moi seul. Une femme pareille, ça n’a pas le

bon sens. Il leur faut de l'argent tantôt pour du saindoux, tantôt pour du sel, tantôt pour de la farine, ou pour du lait ou du café, ou encore pour des pantalons pour les enfants, pour des souliers. Je m'étonne seulement de tout ce qu'elles peuvent inventer pour avoir beaucoup de sous à dépenser. Mais j'en ai vite fini avec la mienne. Je lui dis : « C'est toi qui as mis au monde les enfants, à toi de voir comment tu les élèveras ». Si les femmes ne peuvent pas faire sans manger, qu'elles gagnent leur pain. Il faut bien, quand j'ai faim, que je trouve moyen d'attraper quelque chose. Si elles veulent faire de leurs enfants des orgueilleux, ça les regarde ; qu'ils soient ce qu'ils voudront. Quand j'étais gamin, on n'a pas tant fait le fier avec moi, je suis allé pieds nus plus souvent qu'avec des souliers. Et quand il faudrait que ma femme mendie, elle n'est pas trop belle pour ça et c'est aux paysans de donner, sacrebleu ! Si elle veut alors recommencer à beugler, je lui donnerai encore une volée et je m'en irai. Il ne faut pas se laisser régenter par les femmes, sans quoi tout serait bientôt sans dessus dessous dans le village. Quand elles font trop les méchantes, on n'a qu'à leur dire qu'elles vous ont couru après, et qu'elles

ont voulu par tous les diables avoir un homme. La plupart du temps ça les fait taire. Ça calmera aussi la tienne, Dursli, et c'en est une des plus mauvaises. Si c'était la mienne, je lui aurais déjà démolé la tête à moitié. Il te faut la corriger comme une jument de Souabe, sans quoi personne ne sera en sûreté dans son voisinage, pas même un chien.

C'est ainsi que pérorait Schnepf exposant ses principes radicaux empruntés au pays de Souabe. Quand ils avaient fini de politiquer, c'est ainsi qu'ils déblatéraient sur leurs femmes, et chacun d'eux racontait comment il s'y prenait avec la sienne pour la brider et quel était le meilleur moyen de la mâter. C'était presque comme au pénitencier où chaque voleur veut être le plus grand coquin et enseigner aux autres comment il faut s'y prendre.

Pendant toutes ces élucubrations les femmes pleuraient à la maison, et mettaient coucher leurs enfants sans avoir pu apaiser leur faim. Mais Schnepf ne se contentait pas de ces conférences publiques. Comme il avait Babeli tout particulièrement sur ses cornes, il profitait de chaque occa-

sion pour faire la leçon à Dursli et lui dire comment il devait procéder avec elle.

Tous ces beaux enseignements ne pouvaient manquer de porter leurs fruits, et tel fut bien le cas pour Dursli. Cependant ils n'eurent pas sur lui tout l'effet qu'ils auraient eu sur bien d'autres hommes faibles comme lui. Dursli avait un très bon caractère et l'on sait que ce n'est pas toujours ce qui arrive avec les hommes faibles, quoique les gens qui ne réfléchissent pas mais bavardent d'après les autres, confondent souvent la bonté de cœur avec la faiblesse. Il y a des hommes faibles qui ont un venin infernal et qui précisément parce qu'ils ne peuvent user de violence, répandent ce venin sur tous ceux qui vivent autour d'eux. Dursli ne maltraitait point sa femme, mais n'est-il pas au fond plus facile de supporter des coups qu'une misère continuelle et toujours grandissante ? Ne vaut-il pas mieux avoir affaire à un homme qui par moments s'emporte, fait les cent coups, qu'à un homme qui rentre farouche le soir, se lève sombre le matin, jette partout de méchants regards, gourmande tout le monde, n'est content de personne parce qu'il ne saurait l'être de lui-même,

rôle comme un fantôme dans la maison, un homme dont la sortie est un soulagement pour tous, et pourtant cette sortie il faudra encore la regretter ? C'est comme un vampire qui suce tout le sang de la maison.

Le spectre des malentendus se dressait, en effet, entre Dursli et Babeli, toujours plus sombre, plus effrayant, plus menaçant ; il se dressait également entre le père et ses enfants.



Ces enfants étaient vraiment gais et aimables. Petits, ils ressemblaient à des mottes de beurre,

avec leurs joues roses et leurs yeux pareils à des baies de genièvre. Plus tard ils grandirent rapidement, élancés comme des tiges de chanvre. Ils apprenaient facilement, comprenaient vite et étaient d'humeur joviale, presque comme Dursli. Seule, l'aînée tirait du côté de la mère. Dursli avait pris grand plaisir à ses enfants et ils s'attachaient à lui comme des graines de bardane aux habits. Auparavant ils lui auraient fait oublier tous les camarades, toutes les pintes. Ils pouvaient le retenir des dimanches entiers à jouer avec eux, et il ne ménageait pas l'argent pour leur faire des cadeaux.

— Babeli, avait-il souvent dit dans leur bon temps, c'est pourtant un plaisir que d'avoir de pareils enfants ! Pour eux il n'y a pas de travail qui me coûterait, et si Dieu nous laisse la santé, il faudra en faire quelque chose, ce serait dommage de les laisser être fabricants de sabots.

Et Dursli restait sain de corps par la grâce de Dieu, mais son âme était malade et ses enfants en pâtissaient plus que si son corps l'eût été. Hélas ! combien d'enfants gémissent autour de leur père couché sur un lit de souffrance, mais combien

plus encore auraient mille raisons de verser des larmes de sang, parce que leur père est tombé dans les filets du diable ! Car sur qui retomberont les péchés des pères, si ce n'est sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération ?

Quand le vice s'infiltré dans l'âme d'un père, le plus souvent l'amour pour ses enfants disparaît de son cœur. Quand il se met à suivre ses mauvais penchants, à satisfaire son égoïsme aux dépens de sa famille, ses enfants non seulement lui deviennent peu à peu étrangers, mais lui sont à charge. En outre, s'il y a discorde entre les parents, ceux qui en souffrent le plus ne sont-ce pas les enfants, quand père et mère ne sont plus jamais de bonne humeur et ne promènent dans la maison que des visages renfrognés et maussades ? La plupart du temps les enfants sont naturellement gais, ouverts à la joie, toujours prêts à rire et à plaisanter avec leurs parents surtout, et c'est là un bienfait de Dieu. Cette gaieté de l'enfance n'est-elle pas le sourire du printemps qui doit chasser les tristes nuages de l'hiver ? Mais si père et mère n'ouvrent pas la bouche quand ils sont ensemble, ou ne font que se quereller, si la mère soupire et pleure pen-

dant que le père est absent, alors l'âme ouverte et sereine des enfants ne rencontre plus un cœur ouvert chez les parents, sa gaieté n'amène plus l'épanouissement sur leurs visages, ne trouve plus d'écho dans leur poitrine, la manière d'être de leurs parents jette une ombre de tristesse profonde sur ces jeunes existences.

Les enfants ont un sens excessivement fin de l'affection ; ils sentent sans longue réflexion d'où vient l'obscurité qui enveloppe leur jeunesse, ils savent où est l'amour, où l'égoïsme, si c'est le cœur du père ou celui de la mère qui bat pour eux. Mais là où, tout en aimant leurs enfants, deux époux ne s'entendent plus, là où des divergences de caractère ou des préventions absorbent les rayons de l'amour et les changent en éclairs de haine qui jaillissent autour des enfants, et les refoulent dans les coins, là le diable joue un triste rôle. Et ce rôle ne finira-t-il jamais ? Le soleil ne se lèvera-t-il plus dans le ciel de ces pauvres enfants, ce soleil fait de l'union entre leurs parents et de la joie qu'elle amène avec elle ?

Là où ils sentent l'égoïsme, où leurs âmes devinent qui est leur trouble-fête, involontairement

ils s'en éloignent. De même, quand on a mauvaise conscience, non seulement on fait attention à chaque mot, mais on remarque chaque expression du visage, on interprète souvent l'air le plus innocent comme un signe de mécontentement et de méfiance. C'est ainsi qu'un père égoïste a de l'éloignement de ses enfants et du refroidissement de leur amour un sens tout aussi délicat qu'eux pour son manque d'affection. Or chacun sait qu'une mauvaise conscience a pour effet ou de chasser du logis, ou de rendre dur et méchant. C'est ainsi qu'elle écartait Dursli de ses enfants comme d'autant de témoins vivants de ses torts, comme d'autant de reproches continuels de son oubli de ses devoirs de père.

Si parfois, dans l'intensité de son chagrin, Babeli laissait échapper des plaintes sur le sort de ses pauvres enfants qui étaient si mal soignés, que les gens méprisaient, qui n'avaient presque plus de quoi se vêtir, si bien qu'elle n'osait plus les envoyer à l'école, il se peut que Dursli en eût eu pitié au fond de son cœur. Mais il se faisait dur, se retranchant derrière les paroles de Schnepf, disant, comme lui, qu'il n'avait pas eu meilleur temps

dans sa jeunesse, que lui aussi n'avait pu aller à l'école et qu'il ne savait pas pourquoi ses enfants seraient plus favorisés.

Au fond, cela n'était pas vrai. Dursli avait eu plus de chance que cela. Dans tous les cas il n'avait pas eu un père débauché qui eût bu sous son nez le pain qu'il lui devait. Et à supposer même qu'il n'eût pas eu une enfance plus heureuse, cette façon de parler n'en était pas moins une honte pour un père. La tête montée, et au rebours de sa vraie nature, Dursli était tombé au rang de ces pères qui, dans le coupable aveuglement de leur égoïsme, ne se rendent pas compte de leur aberration et ne veulent pour leurs enfants, au point de vue matériel et spirituel, rien de mieux que ce qu'ils ont eu eux-mêmes en partage.

— Moi non plus, disent-ils, je n'ai rien appris, et j'ai pourtant dû m'en tirer. Mon père m'a mené encore tout autrement, et je vis quand même, et il a bien fallu me débrouiller. Si mon garçon n'a pas plus de mal que moi, il peut être content. Il apprendra ensuite à ses enfants ce qu'il voudra ; ça ne me regarde pas.

Et voilà les beaux raisonnements paternels qui retentissent dans les villages et les villes, à faire dresser les cheveux. Et ce ne sont pas seulement des paroles en l'air. Il y a des milliers d'enfants qui sont élevés d'après ces principes, qui n'apprennent rien, parce que le père n'a rien appris, qui sont mal soignés, parce que la mère ne l'a pas été mieux, qui courent la prétantaine, parce que leur père en a fait autant, et qui, mille fois pour une, doivent s'entendre dire : « On ne fera rien de toi ; quand j'avais ton âge, j'étais un autre gaillard ; il ne faisait pas bon se trouver sur mon chemin, on me redoutait partout à la ronde ».

Ce qui domine chez tous ces pères-là, c'est l'opinion exagérée de soi-même, que l'on rencontre si fréquemment surtout chez des hommes bornés ou qui vivent isolés. Ils voient en eux-mêmes le type insurpassable du jugement et de l'habileté. Tous les autres à côté d'eux sont à peu près ce que serait un veau à côté d'une vache. À qui n'est-il pas arrivé, quand il se trouvait en face d'une de ces têtes carrées sortie d'une forêt de sapins où l'on ne rencontre jamais un bipède que tous les six mois lorsque l'huissier vient convo-

quer les gens à l'assemblée de commune, d'avoir l'agréable satisfaction de lire sur son visage ces mots : « Tu as beau dire, tu n'es et ne seras jamais qu'un âne ! »

Il est vrai qu'on pourrait faire la même expérience au beau milieu d'une ville et en présence, non pas d'une tête carrée de paysan, mais d'un monsieur faisant la même mine pour les mêmes motifs.

Chez les pères dont nous parlons, c'est peut-être tout simplement la jalousie qui les fait agir ainsi, la jalousie, cet enfant du démon qui causa la mort d'Abel, la jalousie qui ne peut souffrir une supériorité quelconque, même chez ceux qui sont votre chair et votre sang.

Mais il faut avouer que c'est une triste race que celle de ces pères incapables de comprendre que les expériences, les privations, les découvertes, les souffrances et les joies des générations antérieures doivent profiter à celles qui les suivent. Dans leur aveuglement ils ne font rien pour éloigner de la vie de leurs enfants tout ce qui a étioilé, troublé, gâté leur propre jeunesse, et pour y introduire au contraire tout ce à quoi l'on aspire

quand on est jeune, et qu'on regrette amèrement quand on a l'expérience de l'homme fait. Oui, c'est une triste race que celle de ces pères qui ne se donnent pas toutes les peines possibles pour imprimer dans leurs enfants une image de Dieu plus belle et plus rayonnante que celle qu'ils ont portée dans leur propre sein.

Mais en même temps que grandissait en lui l'égoïsme du vice, la misère, une misère toujours plus lamentable rétrécissait le cœur de Dursli.

Il y a une quantité de familles qui vivent dans un certain bien-être, et les gens les plus pauvres ont bien vite dit : « En voilà qui ont de l'argent à manger, ils le ramassent comme des pierres ». Mais la base sur laquelle repose ce bien-être est si étroite que le moindre choc la détruit. Cette base, c'est le produit de quelques champs ou le gain de tous les jours. Qu'il vienne une année de mauvaises récoltes, qu'ils perdent une chèvre ou une vache, voilà des gens dans la misère pour longtemps ; ou bien ce sont des membres de la famille qui tombent malades, il en résulte des dépenses qui ont bientôt absorbé l'argent mis en réserve, et la gêne commence à s'introduire dans le ménage.

Chaque dépense extraordinaire se ressent et il faut redoubler d'efforts si l'on ne veut pas reculer. S'il arrive que le père et la mère s'en vont une fois à la foire, s'y oublient, commandent bouteille sur bouteille et s'arrêtent encore à l'auberge en rentrant chez eux, le ménage en souffrira pendant des semaines. Il faudra retrancher sur le pain, faire le café plus léger et la soupe à la farine passablement plus claire. Mais si les dépenses inaccoutumées reviennent chaque jour, et si, dans la mesure où le gain s'en va, le temps donné à la faïnéantise augmente, pendant que celui consacré au travail diminue, il est aisé de se représenter que bientôt tout le bien-être d'un pareil intérieur aura disparu pour faire place à la gêne, à la détresse, qui s'y glisseront toujours plus vite pour tout dévorer.

Combien n'y en a-t-il pas dans le canton de Berne de ces ménages édifiés sur une base étroite, pour lesquels les nouvelles auberges, les entraînements de la politique sont des sources de dépenses nouvelles, de diminution de gain, de ruine en un mot ? Mais où sont ceux qui ouvrent les

yeux et voient combien de familles tombent ainsi, l'une après l'autre, dans la misère ?

Nous avons eu successivement sept années d'abondance dans lesquelles le pain a été bon marché et où les pommes de terre ont été abondantes ; mais qu'il vienne coup sur coup des années de disette, que les vivres deviennent plus chers, et l'on se lamentera sur la misère qui va atteindre les classes pauvres, sur la quantité d'indigents nouveaux qui tout d'un coup viendront assiéger les portes des communes. Et elles arriveront ces années de disette ; après Joseph comme avant lui les années maigres n'ont jamais manqué de succéder aux grasses ; qui sait même si elles ne sont pas déjà tout près, à la veille de nous envahir. Et alors que fera-t-on, si dans les années d'abondance on n'a rien mis de côté, si l'on a, au contraire, tout prodigué ; si les pauvres n'ont pas un sou d'épargne, si le gouvernement n'a pas une réserve de grain pour empêcher l'usure, si les caisses sont vides ? Fera-t-on du pain avec des cailloux ? Cueillera-t-on des pommes de terre sur les chemins ? Trouvera-t-on des greniers pleins sur les grandes routes ?

Dursli appartenait à la classe des gens peu fortunés, aussi ne tarda-t-il pas, grâce à ses débordements, à se trouver sans le sou. Et pourtant il était encore un des plus huppés parmi ses pareils. Il possédait une petite maison ; il n'avait, en conséquence, pas de loyer à payer ; il pouvait s'il le fallait, nourrir une vache ; il n'avait donc que peu de lait à acheter ; il n'avait pas à demander des terres à cultiver. Et cependant sa conduite déréglée eut bientôt ses tristes effets.

Il commença à mettre ses gains dans sa poche, au lieu de les serrer dans l'armoire où il gardait autrefois son argent ; on y trouva désormais rarement plus d'un kreutzer.

Avec sa bande d'enfants le produit de son petit fonds de terre fut vite absorbé ; il fallait donc que Babeli mendiât à Dursli chaque kreutzer dont elle avait besoin pour le ménage, et, d'ordinaire, il ne le lâchait qu'à contrecœur.

Comme Dursli travaillait toujours moins, son gain ne lui suffisait plus. Un beau jour il avait vendu une quantité de vieilleries, dont il disait auparavant qu'il voulait les garder à toute éventualité. C'étaient un sac d'ordonnance, un vieux

fusil, d'autres objets encore qui avaient appartenu à son père. Dans tous les coins il dénichait quelque chose d'encombrant dont on n'avait plus besoin, même des outils, qui, disait-il, ne rapportaient rien, qu'on n'employait pas une fois dans l'année. Il finit pour n'avoir plus aucune provision de bois, tandis que son père en avait toujours eu en réserve pour plusieurs années, ce qui lui avait valu d'être un fabricant de sabots réputé.

L'argent qu'il encaissait ne lui profitait pas ; il fondait comme la neige au soleil de mai (on disait autrefois de mars) et si ce n'était pas Dursli qui l'employait, d'autres le lui soutiraient. Toute la racaille qu'il fréquentait le lui enlevait haut la main, toujours en lui en faisant honneur, en vantant sa générosité. Il était leur appui et l'on verrait bien un jour à quoi il arriverait et comme on se souviendrait de ses bienfaits !

Lorsqu'enfin tout le superflu y eut passé, on tomba dans les dettes. Car il fallait bien que Babeli et les enfants vécussent et, du moment qu'on n'avait plus d'argent, il fallait emprunter. Babeli en avait une peur terrible et ne s'en cachait pas à son mari ; elle lui rappelait, au contraire, cons-

tamment ce qu'on devait déjà ici et là. Dursli se mettait alors en grande colère, jurant, tempêtant, appelant les dettes chez le boulanger et l'épicier des dettes de femme. En attendant, ses enfants n'avaient ni eu du pain à manger, ni du café à boire. Il considérait toujours plus le ménage comme une chose qui ne le regardait pas, comme une plaie maudite ; il mangeait toujours moins à la maison, toujours plus à l'auberge. Là, peu à peu, il en vint à faire des dettes aussi. Cela lui était d'ailleurs facile, tant qu'on savait qu'il possédait encore un peu de bien.

Pendant que Dursli faisait des dettes dans les auberges et, par conséquent, n'avait pas d'argent pour lui-même, il en avait encore bien moins pour le ménage et Babeli ne pouvait se résoudre à acheter si longtemps à crédit. Elle n'y était point accoutumée et avait absolument vergogne de tomber à la langue des gens. Elle se mit à chercher parmi ses propres effets ce dont elle pourrait se passer et se défaire sans attirer l'attention, afin de pouvoir, pendant un moment du moins, payer comptant le plus indispensable.

Ainsi elle n'avait, par exemple, plus porté les chaînettes d'argent de son corsage, mais se faisait un plaisir de les garder pour l'aînée de ses filles, quand elle ferait sa première communion. Eiseli était une fille tout à fait sérieuse, elle devinait les pensées de sa mère, comprenait son chagrin profond et pleurait amèrement, mais en secret, sur ses peines. Or, un jour que Dursli avait fait la noce pendant trois semaines avec des vauriens et n'avait pas travaillé, tandis qu'il y avait des enfants malades au logis, Babeli ne sut faire autrement que de vendre ses chaînettes en cachette. On peut se représenter ce qu'il en coûte à une femme laborieuse, à une mère aimante, de se défaire de pareils objets, et comment, à chaque bribe qu'elle est obligée de vendre, c'est un morceau de son cœur qu'on lui arrache.

À la fin cela ne put plus continuer. Le trou devenait trop grand. Dursli trouva des prétextes pour vendre la vache ; le reste des outils prit le même chemin, mais le produit ne boucha pas le trou, sans compter qu'un gueux ne tire jamais d'une chose autant qu'un homme économe. Le fonds de terre s'en alla, morceau par morceau ; à

chaque fois Babeli pleurait amèrement. Sur tel morceau c'était le lin qui réussissait le mieux, sur tel autre les choux, sur un troisième le fourrage à donner en vert, quand on savait bien l'arroser. Et pourtant il fallait bien que Babeli les laissât vendre, sans quoi elle n'aurait pas su comment s'en tirer.

S'il arrivait que Dursli eût un peu d'argent disponible, aussitôt il devenait de nouveau le phénix du village et le roi parmi ses flatteurs parasites. À cette époque sa femme mit au monde un enfant, et, malgré la misère qui régnait au logis, il fit rouler les écus à plaisir.

Mais rien ne s'en va plus vite qu'un peu d'argent, quand il faut là-dessus payer beaucoup d'arriéré et qu'on ne se hâte pas d'en employer le reste. Plus d'un riche paysan en a fait l'expérience, à qui on remboursait un capital. Il en ôtait quelques paquets de mauvaise monnaie, quelques écus effacés, et il fourrait le reste au fond d'une armoire de la chambrette, dans une sacoche bariolée. Lorsque au bout de l'année il allait y voir, la sacoche était presque vide ; rapetissée, racornie, comme si elle eût été malade de consommation.

Or, si cela arrive à des gens riches, à combien plus forte raison ce devait-il être le cas pour Dursli qui avait toujours soif !

Du reste, quand un ménage est dépourvu de tout, quand il n'y a plus rien ni dans la cuisine, ni dans le cellier, ni dans les armoires, qu'il n'est plus question de provisions, qu'il n'y a plus de fil pour filer, ni pour raccommoder, qu'on a dû donner au chiffonnier tous les restes indispensables pour se procurer le nécessaire, quand on manque de tout, et que tout ce que l'on achète on aurait dû se le procurer il y a des semaines et des mois, alors l'argent ne sert plus à rien, ne profite pas. Il en est comme d'un homme affamé qu'il faudrait nourrir deux fois plus qu'un autre et qui reste encore longtemps si maigre, que les rayons de la lune passeraient au travers de son corps. En automne, quand l'ours est bien repu de bonnes choses, il peut s'endormir de son sommeil d'hiver, ou se sucer les pattes en attendant le retour du soleil. C'est ainsi que des ménages bien pourvus peuvent passer une crise passagère de gêne.

Mais un ménage réduit à rien est une terrible chose. On dirait un homme épuisé par la maladie

et pour lequel il n'y a plus d'espoir. Aussi les gens qui sont dans cette situation, perdent-ils tout courage, toute énergie. « À quoi bon ? disent-ils. Que diable pourrais-je bien faire ? Un peu plus tôt, un peu plus tard il faut quand même sombrer ».

Ils perdent la foi qui pourrait les soutenir et quand on n'a plus la confiance que l'on pourrait non seulement se maintenir, mais se relever, on a tout perdu. Il n'y a, en effet, que cette foi qui donne la force et la patience nécessaires pour remédier à la ruine d'une maison, la certitude qu'il y a encore moyen d'améliorer, de changer, qu'il n'est pas trop tard. Elle seule donne à un homme la force de rompre avec de mauvaises habitudes et de revenir à sa famille.

Mais si le mari jette tout par-dessus bord et cesse de croire à des temps meilleurs, il arrive trop souvent que la femme, elle aussi, commence à perdre courage, à se dire qu'elle serait bien folle de peiner toute seule, puisqu'elle ne peut échapper à la misère finale et qu'en attendant elle veut s'accorder encore quelque chose. Alors ils sont deux attelés au même char pour courir ensemble à l'abîme, et aux roues de ce char qui s'en va au

diabla sont enchaînés les pauvres enfants entraînés dans cette course folle par leurs parents. Il n'y a pour eux aucun moyen de se dégager. Car il est rare qu'un sauveur se présente avant que leurs pauvres âmes aient été broyées sous ces roues.



Ce n'était pourtant pas ce que faisait la pauvre Babeli. Elle aimait bien trop ses enfants pour cela, et, dès sa jeunesse, elle avait été trop accoutumée à l'honnêteté. Elle filait jour et nuit d'arrache-pied plutôt que de laisser ses enfants souffrir de la faim ou mendier. L'aînée des filles se

rendait bien compte, comme nous l'avons dit, de leur gêne et des souffrances de la mère ; souvent elle pleurait au cou de cette dernière, en la suppliant, pour l'amour de Dieu, de ne jamais l'envoyer mendier. Elle en aurait trop de honte, et jamais de sa vie n'oserait affronter le grand jour, s'il lui fallait porter la besace. Elle était prête à faire tout son possible, à se passer de pain, ou à ne manger qu'au quart de ses dents ; elle voulait filer avec sa mère d'une aube à l'autre, aller ramasser du bois dans la forêt malgré le froid et le vent. Et vraiment ce qu'elle promettait elle le tenait consciencieusement. Mais quelque peine que se donnassent Eiseli et sa mère, elles ne réussissaient pas à chasser la misère de leur demeure et à en préserver les enfants, surtout en hiver.

Si, par exception, Dursli se remettait à l'ouvrage et envoyait un de ses enfants porter une paire de sabots et que le gamin revînt à la maison avec l'argent, avec quelle anxiété les pauvrets regardaient ces batz, en songeant à leurs petits pieds tout froids, à leur estomac affamé ! Avec quels yeux humides de larmes ils cherchaient à voir où le père mettrait cet argent, si ce serait

dans la main de la mère ou dans sa poche, à lui ! Et quand, en effet, il l'avait fourré dans son gousset et s'en allait bruyamment, la mine farouche, les pauvres petits inclinaient leurs têtes sur la table vide et leurs larmes coulaient silencieuses, pendant que leur mère pleurait à son rouet. Mais quand ces pleurs étouffés des enfants éclataient enfin en sanglots, alors le cœur de la mère se brisait, et elle cachait son visage dans son lit pour ne pas leur laisser voir son chagrin.

Eh bien, aucun de ceux qui ont voté pour le système des patentes d'auberges n'a jamais songé à de pareilles souffrances. Ils n'y pensent pas non plus, ceux qui aujourd'hui, au lieu de chercher à remédier à ces tristes conséquences par de sévères mesures d'ordre, se croisent tranquillement les bras en fumant leur pipe. Ceux qui s'en préoccupent le moins sont surtout ceux qui, de leur propre autorité, élargissent encore la marge des lois et se mettent en grande colère chaque fois qu'on leur signale une infraction à ces lois devenues pareilles à des écumoires.

Si c'était Dursli qui portait lui-même le travail fait à ses clients, ni sa femme, ni les enfants

n'osaient lui demander s'il reviendrait. Mais l'un regardait par la porte, l'autre par la fenêtre, si le père ne rentrerait pas avec un peu d'argent, avec du bois pour les réchauffer, avec du pain pour les nourrir. Ils regardaient ainsi dehors, jusqu'à ce que le soir vînt, jusqu'à ce que l'obscurité s'étendît devant leurs yeux. Et alors, quand le père ne revenait pas, la mère en larmes priait avec ses enfants éplorés, demandant au Père céleste de ne pas les abandonner, d'être vraiment un père pour eux. Mais hélas ! pendant qu'ils priaient, la faim torturait ces pauvres enfants et la prière s'arrêtait derrière leurs dents qui claquaient de froid.



Et pendant qu'au logis femme et enfants restaient affamés, gelés et priant, Dursli allait avec son argent s'attabler dans un cabaret et boire de l'eau-de-vie. Quand il en avait avalé une demi-chopine ou une chopine entière, il voulait manger, et ce qu'il mangeait, il le lançait quelquefois contre les parois dans un accès de mauvaise humeur, pendant que ses enfants pleuraient la faim. Quand il avait fini là son tapage, il s'en allait dans une autre taverne quelconque, jouait, se battait, puis rôdait encore ici et là, jusqu'à ce que vînt le

matin. Et, tous les soirs, les enfants au logis regardaient en vain par la fenêtre si le père ne reviendrait pas, jusqu'à ce qu'il fût obscur dehors, obscur devant leurs yeux.

C'était un hiver comme on en voit quelquefois, où, presque tous les mois, à un froid très intense succède tout à coup un temps de dégel. Pour les pauvres gens ces hivers-là sont les plus rudes. Avant le froid est venue la neige. Ils ne peuvent alors aller ramasser du bois dans les forêts. Les chemins non frayés les empêchent de sortir avec leurs méchants habits de leurs maisons, où souvent c'est à peine si une souris trouverait quelque chose à grignoter. Puis arrive la froidure qui vous pénètre jusqu'à la moelle, qui transperce les minces vêtements et les minces parois des mauvaises cabanes, dont les cloisons intérieures se couvrent de givre. Après cela vient le dégel, qui fait fondre la neige et la glace. Dans la chaumière tout suinte le long des parois, le plancher se couvre de flaques ; au dehors ce n'est qu'un lac ; impossible de mettre le pied dans les forêts. Les pauvres enfants, avec leurs souliers pleins d'eau, sans talons, tordus, ne peuvent pas même aller

chez le boulanger, et au logis il n'y a pas de poêle chaud où ils puissent sécher leurs chaussures.

Un hiver semblable avait commencé à sévir dans le pays et avait amené avec lui beaucoup de misère et beaucoup de maladies. Babeli souffrait indiciblement avec ses enfants. On avait dû vendre le dernier lambeau de terre ; la dernière pièce d'argent était depuis longtemps partie ; il n'y avait presque plus rien à filer, à cause de la concurrence croissante du fil anglais. Il semblait qu'un esprit malin toujours plus acharné se fût abattu sur Dursli ; il était si violent à la maison que les enfants se cachaient quand il les regardait, et s'enfuyaient quand ils le rencontraient sur le seuil ou dans la cuisine. On n'avait pu faire aucune provision pour l'hiver et, malgré tous leurs efforts, Eiseli et l'aîné des garçons ne parvenaient pas, par ce mauvais temps toujours variable, à ramasser assez de bois pour faire du feu. Le bois qu'ils avaient obtenu à grand'peine de la commune et qu'ils avaient épargné autant que possible pour se chauffer, se trouva épuisé avant Noël. Ils avaient récolté assez de pommes de terre, mais comment se procurer quelque chose à

y ajouter ? Comment maintenir les chaussures des enfants dans l'état le plus indispensable ? Babeli en avait souvent des sueurs d'angoisse. Cela alla si loin, qu'il lui arriva de passer des nuits à filer au clair de lune, sans lumière. Et si, en présence de Dursli, la moindre plainte était articulée, une prière seulement exposée avec des larmes étouffées, il s'emportait, jetait ses outils dans un coin, laissait là son ouvrage, s'en allait et de longtemps ne reparaisait plus.

C'est ainsi qu'on était arrivé au milieu de la détresse et de l'humidité à Noël. Un vent de dégel soufflait dans la campagne ; les rues du village ouvraient toute grande leur surface défoncée pour avaler les souliers des enfants pauvres, ou, du moins, pour y introduire leur onde glaciale.

La veille de Noël, Dursli était rentré le matin et s'était couché. Ils avaient pris leur repas de pommes de terre non salées, n'ayant pas même pour trois kreutzer de sel.

— Jeannot, dit la mère à un garçonnet de sept ans, tu resteras après-midi à la maison. Les chemins sont bien trop mauvais pour toi. Tu es reve-

nu ce matin avec les pieds tout mouillés, et tu ne peux les sécher nulle part.

– Mais, maman, répondit Jeannot, il faut absolument que j'aille à l'école. Je ne puis pas rester à la maison.

– Allons ! obéis ! tu sais que quand je dis quelque chose, c'est dit.

Jeannot s'accrocha en pleurant au tablier de sa mère.

– Oh ! maman ! gémit-il, faudra-t-il que je n'aie jamais un plaisir ? Benz au maire a jeté ce matin le livre de la Mareili à l'aubergiste dans la boue ; je le lui ai ramassé ; alors elle m'a promis d'apporter à l'école, cet après-midi, un pain d'épices avec beaucoup de sucre dessus et elle me permettra de le lécher une ou deux fois. Oh ! maman ! bien sûr elle l'apportera. La dame de Noël le lui a déjà apporté jeudi de Berthoud. Et puis, maman, les autres enfants ont dit que ce soir on pourrait voir chez le boulanger de gros hommes de Noël, tout en pain d'épices. Oh ! maman ! Laisse-moi aller !

Où est la pauvre mère qui aurait refusé à son Jeannot, à qui elle ne pouvait rien donner, le plaisir de lécher au moins une ou deux fois un pain d'épices ? Jeannot ne se sentit pas de joie lorsqu'il s'élança hors de la maison avec la permission de sa maman.

Celle-ci, le visage collé à la fenêtre, le suivit des yeux et vit comment, après quelques gambades, il avait déjà perdu un soulier, et était là, les pieds nus, dans l'eau. Mais avant qu'elle eût pu le rappeler, le joyeux gamin avait déjà remis sa chaussure et ne sentait pas ses pieds mouillés, ne songeant qu'au bonheur qui l'attendait, et sa mère l'eut bientôt perdu de vue.

Cependant elle ne put s'empêcher de dire à son paresseux de mari :

– N'as-tu donc plus une goutte de bon sang dans les veines, que tu ne puisses pas même racomoder les souliers de tes enfants ? Il me semble pourtant que tu devrais avoir pitié d'eux.

Mais Dursli n'avait plus de cœur pour sa femme ni pour ses enfants.

– Je voudrais bien savoir, répondit-il, si on ne peut jamais me laisser tranquille quand je suis à la maison. Faut pas s'étonner si je ne reste pas là où je n'ai jamais de repos. Mais voilà ce que c'est que ces maudites femmes !

Il tempêta ainsi, bien que Babeli se fût tue depuis longtemps, jusqu'à ce qu'il eût laissé la colère qui devait étourdir sa conscience s'emparer si bien de lui, qu'elle le chassa du logis. Mais il ne s'en alla pas sans avoir réveillé par ses jurements son enfant au berceau. Celui-ci se mit à jeter les hauts cris et on eût dit que ces cris le poursuivaient, car il ne s'arrêta ni à la première, ni à la seconde pinte. Il traversa rapidement le village, puis un grand bout de campagne, s'engagea dans la sombre forêt détremmée, sans se laisser arrêter par rien, et courut tout d'une traite jusqu'au prochain village. Là se trouvaient aussi de nouvelles auberges, des frères et amis de toute espèce. Schnepf s'y rencontrait souvent et Dursli y était bien connu. La chambre où il entra était sombre et basse ; sur une table malpropre gisaient encore quelques verres à eau-de-vie, mais il n'y avait plus

personne. Seul l'aubergiste crasseux était assis sur le poêle et fumait.

– Eh ! te voilà ! dit celui-ci. Je croyais qu'il ne viendrait personne aujourd'hui, et que tout le monde était devenu dévot. Que faut-il t'apporter ?

– Une demi-chopine d'eau-de-vie, mais de lies. Je suis tout mouillé, dit Dursli.

Quand l'hôte lui eut servi son eau-de-vie :

– Dursli, lui dit-il, ne prends pas ceci en mauvaise part, mais nous sommes bientôt au nouvel-an. On n'a jamais fini de payer, surtout quand on a des domestiques. Si tu pouvais me donner les septante-trois batz que tu me dois, ça m'irait bien, attendu qu'on n'achète rien pour rien.

– Je n'ai pas tant d'argent que ça sur moi, répondit Dursli. Il y a encore bien des gens qui me doivent, et qui ne font pas mine de vouloir payer. Je le leur rappellerai, et, dès que j'aurai de l'argent, je te réglerai.

– Eh ! ça ne presse pas tant, reprit l'aubergiste ; j'aimerais seulement l'avoir le plus tôt possible. On ne peut pas toujours donner sans rien recevoir.

Ils commençaient à échanger des propos un peu aigres quand Schnepf entra, trempé, éreinté, et, par conséquent, d'une humeur massacrant. Il se mit à faire l'important, plus encore que d'habitude, traita l'aubergiste et Dursli du haut en bas, jura contre tout le monde et déclara qu'il en avait bientôt assez de faire les affaires des autres, qu'il voulait les laisser se débrouiller et qu'ils veraient alors par expérience ce qu'on gagnait à faire ce métier. Il s'en prit à Dursli :

– Qu'est-ce que tu as là à te chauffer sur le poêle, pendant que moi, il faut que je coure par ce mauvais temps ? Oui ! chez soi il est facile à tous d'être forts en gueule, mais quand il s'agit d'aller devant nos Seigneurs, personne ne veut plus se montrer. Chacun sait se tirer les pattes tout comme toi, poltron que tu es !

Dursli avait bu sa demi-chopine, il était déjà excité d'ailleurs et ne se laissa pas malmener comme d'habitude.

– J'ai fait ma part aussi, je n'ai pas seulement usé mes jambes, mais j'ai encore avancé beaucoup d'argent, j'ai payé pour d'autres, et je voudrais bien savoir une fois si et quand j'en retirerai

quelque chose. Je ne veux pas être plus longtemps une vache à lait. Tout le monde me demande de l'argent, je voudrais finalement savoir aussi qui me paiera. D'abord, toi, Schnepf, commence par me rembourser ce que j'ai dépensé pour toi, toutes les fois que tu m'as dit : « Dursli, paie donc pour moi, j'ai oublié mon argent dans mon autre pantalon ».

– Je réglerai compte avec toi, répliqua Schnepf. Ça serait du propre si chaque imbécile voulait me faire sa note. Tu devrais aussi avoir honte de parler des quelques misérables kreutzer que tu as déboursés pour moi. Si je voulais retourner mon habit, il en pleuvrait autant de doublons que tu en pourrais ramasser. Et maintenant n'ouvre plus la bouche, sans quoi je te dirai quelle espèce de sotte canaille tu es.

Schnepf, avec sa langue bien pendue, en débita tant à Dursli, que celui-ci, après avoir écouté un moment dans une colère sourde, voyant qu'il n'arrivait à rien avec les quelques mots qu'il réussissait à glisser, prit finalement la porte et s'en alla. Mais la rage bouillonnait en lui et ce grand homme jaune, avec sa barbe noire en broussaille,

était, dans le crépuscule, un épouvantail pour tous ceux qui le rencontraient. Il y avait longtemps que Dursli le gai compagnon avait perdu, avec sa paix intérieure, ses belles joues rouges.

Il n'alla cependant pas plus loin qu'une centaine de pas, c'est-à-dire, jusqu'à la plus prochaine auberge. Il y avait là un certain nombre d'individus qui jouaient, malgré la solennité de cette soirée. C'étaient des connaissances de Dursli. Il s'assit auprès d'eux et il ne s'écoula pas longtemps avant que l'un d'eux lui demandât de lui prêter une couple de batz qu'il lui rendrait après le nouvel-an.

— Rends-moi d'abord ce que tu me dois ! s'exclama Dursli avec colère. Tout le monde me demande de l'argent, et quand je veux le ravoir, personne n'en a pour moi. Il y a assez longtemps que je joue ici le rôle de dupe.

— Eh ! lui répondit-on, entre frères il faut s'entraider. Tu as le moyen, tu as une maisonnette à toi, tu n'as pas de loyer à payer.

Mais Dursli ne l'entendait pas de cette oreille.

– Je voudrais bien savoir, dit-il, à quoi il me sert d'être à mon aise, je n'en retire rien que des ennuis...

Il s'engagea là-dessus une dispute qui se prolongea toujours plus violente jusque tard dans la nuit, menaçant de dégénérer en une batterie qui pouvait amener des désagréments à l'aubergiste. Il voulut s'interposer et demanda à Dursli s'il ne voulait pas s'en aller, car c'était la nuit où les Seigneurs de Bürglen tiennent leur sabbat.

– Le soir de Noël, lui dit-il, il n'est jamais prudent de traverser la forêt d'Utzenstorf.

Excité par la colère et l'eau-de-vie, Dursli commença alors à se répandre en blasphèmes que je ne peux pas répéter, car il s'en prit même à la nuit de Noël. Ce qu'il ne cessait de vociférer, c'est que le diable n'avait qu'à venir le prendre : il n'aurait peur ni de lui, ni de sa grand'mère. Il lui arracherait la queue et s'en servirait pour pendre sa grand'mère au plus haut sapin de la forêt de Bürglen.

Les autres, si mauvais qu'ils fussent, commencèrent peu à peu à avoir peur et ils se glissèrent, l'un après l'autre, hors de l'auberge pour

rentrer chez eux. Bientôt le grand Dursli à la barbe jaune se trouva seul assis derrière sa troisième chopine, et demanda quelque chose à manger. Pendant ce temps, sa femme soupirait et priait au logis auprès d'une lampe mourante, et ses enfants blêmes, qui avaient dû s'asseoir devant le tiroir de la table, où d'ordinaire on tient le pain en réserve et qui cette fois était vide, et derrière une petite soupière où il n'y avait qu'un brouet sans graisse, ses pauvres enfants dormaient dans les bras de leurs anges gardiens.

Enfin onze heures sonnèrent. Dans la chambre sombre l'aubergiste était assis à une certaine distance de Dursli qui disparaissait presque derrière une lampe obscurcie par la fumée du tabac. Au dehors le vent hurlait, la neige et la pluie fouettaient les vitres.

Dursli jeta avec colère ses derniers kreutzer sur la table, étant invité depuis longtemps par l'aubergiste à vider la place ; avant que l'hôte eût, à moitié endormi, ramassé ses sous, Dursli était dehors au milieu de la tempête.

Pas la moindre lumière dans le village, non plus que dans le cœur de Dursli ; rien que le

rauque hurlement du vent dans les rues et les tourbillons de neige et de pluie. Dans les veines de Dursli courait le feu d'une rage terrible contre les hommes, contre le monde entier, contre tout. Tout ce que cet homme roux en proie à une colère sauvage demandait dans cette nuit sainte, c'était de rencontrer quelqu'un qu'il pût assommer, tout au moins un chien aboyant qu'il pût étrangler. Mais tout était calme dans les rues et autour des maisons. Personne ne cheminait dans la nuit, pas un chien n'aboyait. Il y a un Dieu qui veille sur les pas des hommes, sur les aboiements des chiens.

Cependant la tempête se déchaînait toujours plus furieuse ; on l'entendait de loin, pareille au grondement d'une mer démontée qui escalade des rochers vieux de milliers d'années ; une obscurité effrayante couvrait la terre. Cette obscurité augmenta encore quand Dursli arriva dans les fourrés où les arbres se dressent en longues files serrées, étendant au loin leurs branches sur le sol. La puissante forêt se rapprochait toujours plus avec l'infini de sa noire muraille, et le vent hurlait toujours plus effrayant à travers les rameaux dépouil-

lés et tordus des chênes et les faîtes des sapins qu'il secouait avec rage.

Cependant la colère bouillonnait toujours plus dans le cœur de Dursli contre Dieu et les hommes et toujours plus il se démenait dans sa rage, quand tout à coup il fit un faux pas sur le sentier glissant et tomba lourdement sur le sol. Il se releva en envoyant tout le monde au diable, reprit sa course furibonde, et, quelques pas plus loin, vint se heurter contre un arbre et tomba à la renverse, pendant que la tempête passait sur lui en ricanant. Il lui sembla que du sol glacé un frisson montait et courait dans ses membres, et, sans blasphémer, mais arrogant encore, il se remit sur pied et marcha rapide contre la forêt qui se dressait devant lui comme un ennemi, toujours plus noire, toujours plus menaçante.

Tout à coup, pareille à une main invisible, une branche pendante le frappa jusqu'au sang au visage. Il s'affaissa tout étourdi par-dessus la haie abaissée en cet endroit pour laisser un passage et tomba dans la forêt, la tête dans une flaque d'eau. Alors toute sa morgue se fondit ; il comprit soudain qu'il n'était qu'un grain de sable entre les

maines du Tout-Puissant, mais, en même temps, il fut saisi d'une affreuse épouvante, croyant voir devant lui dans un petit sapin la grand'mère du diable, et le diable lui-même dans un jeune chêne élancé. Une angoisse de damné serra son cœur tout à l'heure si gonflé d'arrogance ; ses lèvres qui avaient proféré de si hardis blasphèmes tremblèrent, ses dents claquèrent plus fort même que celles de ses enfants quand le froid les secouait pendant leur prière. Ce Dursli qui depuis longtemps n'avait jamais élevé son âme à Dieu, qui s'était, au contraire, moqué de lui, ce Dursli, maintenant, dans son angoisse, s'adressait en suppliant au diable et à sa grand'mère, leur demandant en grâce de le laisser tranquille, leur promettant qu'il les aiderait à faire leur métier de diables, qu'il irait pour eux colporter de l'eau-de-vie dans le pays et qu'il leur servirait à se rendre maîtres des gens plus que jamais.

Et pendant qu'il adressait sa prière au diable, il lui sembla que celui-ci se penchait vers sa grand'mère, et que derrière eux s'élevaient des soupirs et des gémissements, que quelque chose se glissait entre eux, passait par-dessus la tête du

diable, et, pareil au souffle du vent, s'envolait à tire d'aile du côté de la route de Koppigen.

Mais ce ne fut que l'affaire d'un moment ; l'instant d'après, la tempête se déchaîna effroyable, comme si le diable et sa grand'mère avaient appelé tout l'enfer à la rescousse contre lui. On eût dit des hurlements de chiens, des piaffements, des hennissements de chevaux, le hallali de chasseurs enragés, un cliquetis d'éperons, des claquements de fouets. Tout cela résonnait, retentissait sur le sol et à travers les cimes des arbres. Il lui semblait qu'il allait perdre connaissance, mais l'horrible et sauvage meute ne s'arrêta pas à lui, elle s'enfonça avec les hurlements du vent dans les profondeurs de la forêt du côté de Lindenhübel. À mesure que l'effroyable cohorte de fantômes s'éloignait, la poitrine de Dursli, serrée d'une angoisse mortelle, se dégagait de cette étreinte et sa tête sortait peu à peu de la flaque d'eau. Lorsqu'il n'entendit plus rien, lorsque ses yeux empâtés de boue ne distinguèrent plus le diable de sa grand'mère, il commença à se sentir mieux et il se releva. Il se dirigea en ligne oblique, titubant sur ses jambes tremblantes, vers l'angle

de la clairière pour rejoindre la route, pensant en lui-même : « Si j'échappe au diable cette fois-ci, pas de danger qu'il me reprenne. »

Il faisait aussi noir dans la forêt qu'en enfer. Dursli n'avait que ses pieds pour reconnaître le chemin, ne distinguant pas même à travers les arbres l'espèce de clarté qui d'ordinaire indique une route. Il tapotait prudemment avec son bâton sur ce mauvais chemin et il lui semblait déjà qu'on y voyait un peu plus clair dans la direction de Koppigen, quand, tout à coup, dans le haut de la forêt, du côté d'Oberholz, il entendit de nouveau un étrange fracas, un ronflement singulier. On eût dit qu'une bête fauve se dirigeait en-dessus du Lindenhübel vers la croisée des chemins bien connue de tous les chasseurs, et revenait à travers Oberholz vers sa tanière, entraînant derrière elle la meute sauvage des chiens et les chasseurs, à travers champs, dans la direction de Bühl vers le bas de la forêt. Le vacarme se rapprochait de plus en plus, toujours plus effrayant, plus épouvantable. Dursli eut froid au cœur ; horreur ! il n'en pouvait douter, le diable ne voulait pas le lâcher ; ses cheveux se dressaient sur sa tête, et en même

temps qu'un repentir brûlant se glissait dans son âme, il sentait de nouveau passer à côté de lui des soupirs et des gémissements, comme tout à l'heure avec le souffle du vent. Mais, cette fois, ce bruissement allait plus profond jusqu'à ses moelles et à son cœur, se dirigeant comme dans un dernier effort à travers la forêt plus ouverte vers les vieux chênes, en descendant le chemin aux loups, dans la direction de la fontaine aux campanules.

Mais derrière lui la meute enragée volait hurlante à travers les arbres ; les chiens poussaient des aboiements toujours plus sauvages, les chevaux des ronflements toujours plus terribles ; le cliquetis des éperons, le claquement des fouets, le beuglement des cors de chasse, tout cela résonnait comme le tonnerre ; les cris des chasseurs emportés dans ce tourbillon ressemblaient aux craquements de la terre qui s'entrouvre, et derrière, sur un coursier gigantesque, long et noir comme la nuit, galopait le diable, excitant la meute de la voix et du fouet. Elle passa furibonde tout près de lui ; plus près encore fondit à ses côtés le terrible cavalier noir ; il eut sous le menton la sensation

que la pointe de ses bottes le touchait ; le sol semblait se dérober sous ses pieds, il se sentait pareil à une pierre lancée dans l'air par une fronde.



Tout à coup, au milieu des obscurités de la nuit, il vit devant lui un feu épouvantable, une véritable mer de flammes. Une force irrésistible le jeta dans le brasier ; les vagues brûlantes se refermèrent sur lui, il sentit jusqu'au cœur leur morsure terrible, mais elles ne le consumèrent pas. Il n'était tout entier qu'une flamme ; des torrents de feu jaillissaient de ses yeux, des jets embrasés sortaient de ses oreilles et cependant il voyait, il entendait. Il voyait de ses yeux un affreux diable rouge comme une braise, jetant pour

alimenter le feu un sapin enflammé dans l'immense fournaise, d'où montaient, hautes comme des maisons, des colonnes de feu. Et dans cette fournaise grouillaient des milliers d'hommes, enchevêtrés dans un tourbillon de flammes ; lui-même se sentait tomber dans ce brasier et le diable avec son sapin embrasé l'enfonçait dans cette gueule brûlante. Alors il comprit ce que signifient les tourments de l'enfer.

Et pendant qu'il le retournait dans la fournaise, de telle sorte que le feu flambait avec une violence épouvantable, et que le moindre de ses cheveux devenait à son tour un foyer d'enfer, le diable lui lançait ces mots, retentissants comme un tonnerre : « Connais-tu maintenant la fournaise où le diable chauffe ses cabarets avec des pères dont les enfants gèlent dans de mauvais souliers sur des poêles éteints, pendant qu'eux se soûlent d'eau-de-vie ? »

Là-dessus, le diable remua de nouveau son brasier jusqu'au fond, et des milliers de têtes humaines fourmillèrent de nouveau sur les charbons ardents ; dans ces têtes brillaient des yeux d'où jaillissaient en torrents de feu les larmes brû-

lantes des mères dont les enfants essuient des pleurs glacés sur leurs joues bleuies par le froid, pendant que les pères s'attablent dans une chambre d'auberge bien chaude. Et comme le diable remuait de nouveau cette masse grouillante avec son sapin enflammé, il se produisit un nouveau jet de feu, une vague éleva Dursli hors de la fournaise, et il se sentit tomber plus bas dans l'océan embrasé. Il avait été trouvé trop léger pour cet enfer là.

Puis il vit au-dessus de lui des étincelles et des éblouissements, pareils à ceux du fer qu'on rougit au feu, ou à l'éclair des épées aux rayons du soleil. Il lui sembla qu'une armée de lances allait le percer. C'étaient comme des millions de pointes serrées l'une à côté de l'autre à perte de vue ; sur ces pointes formées en sérannoirs énormes, des hommes tombaient sans relâche, comme lui, de rangée de pointes en rangée d'autres pointes, et ces sérannoirs n'avaient point de fin, et ceux de dessous étaient toujours plus acérés et transperçaient ce que les premiers avaient laissé passer. Et pourtant son corps, traversé des milliards de fois par ces pointes de feu, n'était pas en lambeaux, il

était endurci comme son âme ; mais indescriptible était ce tourment, à côté duquel les tortures de la fournaise étaient douces comme une fête nuptiale. Et au milieu de ces pointes se mouvaient des rouleaux brûlants, et sous ces rouleaux des misérables déchiquetés que ces rouleaux écrasaient, broyaient, pour les rejeter ensuite sur d'autres pointes toujours plus acérées.

Il en tombait, il en tombait toujours, et, à chaque tour de rouleau, il y avait là un diable, rouge comme un tison, qui lançait sur les mutilés un nuage de poivre brûlant, en ricanant et en jetant ces mots : « Voilà les pressoirs du diable ; c'est ici qu'il fait sortir pour alimenter ses pintes l'eau-de-vie du corps de ceux qui sur la terre ont torturé des cœurs et martyrisé leurs femmes et leurs enfants. »

Dursli tomba ainsi de pointe en pointe, de rouleau en rouleau, jusqu'à ce qu'enfin il y en eut un dont il ne sortit plus. L'obscurité l'enveloppait de nouveau. Il se sentit emporté dans les noires ténèbres, s'y perdit peu à peu, et devint un atome de la nuit.

La tempête s'était apaisée ; à travers les échancrures des nuages brillait la lune descendant à l'horizon ; l'aube pointait à l'orient, le silence régnait sur la terre. On eût dit qu'elle écoutait dans un profond recueillement le joyeux message de la naissance du Sauveur proclamant la gloire de Dieu dans les cieux et apportant la paix au monde.

Un mouvement se fit dans la vieille carrière de gravier près de la petite passerelle de Koppigen et un sourd gémissement en sortit. C'était Dursli tombé là et qui, peu à peu, revenait à lui. Il commença à sentir qu'il vivait encore, mais l'épouvante le saisit au souvenir du songe effroyable qu'il venait d'avoir. Il avait comme du feu dans le gosier et dans les yeux. Son corps meurtri lui faisait l'effet d'être écrasé entre des rouleaux brûlants. Il se rappela comment le diable l'avait de la pointe de sa botte précipité dans l'enfer et à quelles tortures il avait été condamné pour avoir laissé ses enfants souffrir de la faim et du froid, pendant qu'il se traînait dans toutes les pintes, et pour avoir journellement martyrisé, avec une affreuse cruauté, le cœur de sa brave femme.

Une sueur brûlante couvrait tout son corps sauf le front. Quand on se croit en enfer, cette sueur brûle le cœur pendant que les membres grelottent de froid.

Il resta là longtemps dans une immobilité et un silence effrayants, l'oreille attentive à son tourment. Mais rien ne bougeait autour de lui. Il n'entendait pas le crépitement du feu, le grincement des rouleaux écraseurs, le ricanement du diable rouge comme un brasier, les clameurs angoussées des hommes broyés. Il lui semblait que son corps était là gisant en repos, qu'il n'était plus entraîné dans le tourbillon de la fournaise, ne tombait plus de pointe en pointe. Il ne savait plus où il était. Il essaya longtemps en vain d'ouvrir les yeux et, quand ses paupières collées s'entr'ouvrirent enfin, il n'aperçut plus ni nuit, ni diable, ni feu, mais des étoiles scintillantes et la lune paisible qui le regardaient amicalement.

Alors une sensation indescriptible s'empara de lui ; il éprouva la même chose qu'un pauvre damné que la main de Dieu retirerait de l'enfer. Il comprenait bien maintenant qu'il n'était pas dans l'enfer, car les étoiles n'y brillent pas, la lune n'y

répand pas sa tranquille et consolante lumière. Mais où était-il donc ? Était-ce dans le ciel ? Il ne pouvait le croire. Il savait bien qu'un père sans conscience et sans pitié n'y entre pas.

Il souleva péniblement sa tête lourde et meurtrie, promena autour de lui des regards toujours plus étonnés. Car il apercevait des cîmes d'arbres, une groisière autour de lui ; il entendait un murmure d'eau tout auprès. Il se mit non sans peine sur son séant, reconnut qu'il était dans une forêt, vit une route, une petite passerelle, des champs derrière, plus loin un grand village. Finalement il se rendit clairement compte qu'il était encore sur la terre, et même dans la vieille carrière de gravier, près de la passerelle de Koppigen.

Il resta là assis, lamentablement abattu, claquant les dents de froid, ahuri, hébété, sans se rendre compte comment il était arrivé dans cette groisière, s'il y avait été apporté par de bons esprits qui l'avaient arraché de l'enfer, et il se mit à pleurer amèrement, la première fois depuis des années. Pour la première fois depuis de longues années l'esprit infernal avait quitté son corps et il n'y avait plus dans ce corps qu'une âme malheu-

reuse. Depuis des années cet esprit infernal, l'eau-de-vie, avait pris possession de ce corps, l'avait fait agir, parler, et sa pauvre âme n'y avait été que comme une malheureuse petite femme, toute frêle, qu'une méchante belle-mère ne souffre que dans un coin obscur d'où elle ne veut pas même entendre s'échapper un soupir.

Le froid humide de la nuit avait complètement chassé de son corps cet esprit de feu et là dans la groisière il n'y avait pas d'eau-de-vie. Par bonheur il n'avait pas la moindre petite bouteille sur lui et ne pouvait, par conséquent, pas rappeler le mauvais esprit. Alors son âme, sa pauvre âme, commença à sortir de son coin et, comme elle n'était plus sous la puissance de cet esprit infernal, elle se mit à lui parler, comme si elle eût eu des milliers de langues à son service, celles de sa femme et de ses enfants, de ses faux amis, de ses séducteurs diaboliques, de la misère et de la détresse, de Dieu et du démon. Il lui sembla qu'il lui poussait des milliers d'oreilles pour entendre ce que disaient ces milliers de langues. Ce que la conscience murmure à d'autres heure après heure, durant des années, il l'entendit en quelques

secondes. Ce n'était pas un discours, un long exposé de beaucoup de griefs. C'était, avec la rapidité de l'éclair, le déroulement de toute sa vie, sans voiles, sans fard, dans toute la crudité de son péché. Ce qu'il avait été autrefois, ce qu'il était maintenant, ce que sa femme et ses enfants avaient enduré, comment il avait été un vrai démon pour lui-même, comment d'un Dursli toujours gai et chantant, il avait fait un misérable vaurien, tout cela se dressait comme un tableau vivant devant les yeux de son esprit désormais ouverts.

Alors il se sentit pris d'une désespérance sans borne, d'un absolu mépris de lui-même. Comment avait-il pu se laisser plonger dans une pareille misère ? Avec quelle facilité il était devenu, d'aimable époux et bon père qu'il était, un bourreau de sa femme et de ses enfants ! Alors il comprit le sentiment qui dicte cette prière : « Mon Dieu ! j'ai honte, je n'ose lever ma face vers toi. Mon Dieu ! mes forfaits sont plus hauts que moi, ma faute s'élève jusqu'au ciel ! » Et ces mots s'échappèrent involontairement de sa bouche : « Montagnes, tombez sur moi ! et vous, coteaux, couvrez-moi ! »

Du fond de cette misère monta à son cœur le désir de revoir sa femme et ses enfants. S'il pouvait leur donner encore un baiser ! presser encore une fois la main de Babeli, lui dire combien il regrettait sa folie ! Cela ne lui ferait plus rien de mourir. Et là, sanglotant, demi-mort d'abattement dans cette groisière, il se dit : « Je ne sais combien il me reste à vivre ; il faut me hâter, si je veux encore les embrasser. »

Il se leva lentement ; il ne s'était brisé aucun membre dans sa chute, mais ses jambes sans force et meurtries le portaient difficilement.

Déjà près de la passerelle il fut obligé de s'arrêter et de se reposer ; il lui semblait que son corps pesait des quintaux, que ses jambes s'enfonçaient profondément dans le sol. Son âme aussi était si abattue et si désespérée, qu'il n'avait plus le courage de rentrer à la maison et d'y confesser sa misère. Pendant qu'il était là assis près de la passerelle, les cloches commencèrent à sonner dans le village qu'il avait devant lui. C'était l'indice que les hommes s'éveillaient et s'apprêtaient à rendre à Dieu louange et gloire dans ce jour solennel. Bientôt à cette sonnerie le

petit clocher du village d'où était venu Dursli mêla son carillon fraternel et, en même temps que les cloches des deux églises lançaient dans l'air leurs notes claires et joyeuses, on entendit dans le lointain la voix d'autres églises complétant l'harmonie de ce chœur sacré.

Dursli reprit courage ; ces sonneries semblaient l'inviter à reprendre le chemin de sa maison. C'était comme si au fond de son cœur s'éveillait l'espoir d'un autre avenir, la foi en un sauveur venu ce jour-là non pour sauver le monde seulement, mais lui surtout, Dursli. Chaque son de ces cloches lui rappelait qu'il y a de la joie dans le ciel pour tout pécheur qui s'amende ; chaque écho de ces sonneries lui était comme une assurance que la force d'En-Haut pourrait aussi bien pénétrer son cœur que la voix des cloches arriver à son oreille.

Il se sentait de nouveau attiré chez lui, il reprenait courage pour venir dire à sa pauvre femme : « Babeli, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être le père de tes enfants ; mais si tu peux me pardonner et oublier, avec l'aide de Dieu je deviendrai un autre

homme ; je serai de nouveau le Dursli d'autrefois. »

À mesure qu'il faisait ces réflexions, il en avait comme une chaleur au cœur, des larmes lui venaient aux yeux et il se mit en route pour accomplir cette sainte résolution. Mais voilà que tout à coup, une voix éraillée sortant d'un gosier tout rauque cria à côté de lui :

– Eh ! bonjour ! Dursli. Qu'est ce que tu fais donc là ? On dirait un curé un jour de bénichon ? On dirait que tu as fait la noce avec la grand'mère du diable ! Tu fais une mine comme si tu avais au cou une pomme de pin grosse comme le poing !

C'était la voix d'une rôdeuse bien connue, réputée devineresse et sorcière, qui avait ses entrées dans toutes les pintes et faisait commerce d'amitié avec tous les vauriens.

– Viens donc avec moi par derrière le village te réconforter à la pinte, lui disait-elle, tu en as besoin. Que diable as-tu donc aujourd'hui ?

Tout doucement il fit un geste de la main pour repousser cette insinuation, et dit franchement qu'il voulait retourner auprès de sa femme

et de ses pauvres enfants, qu'il voyait bien qu'il menait une vie impie, et qu'il était décidé à redevenir bon père.



La sorcière l'avait regardé toute étonnée, de ses yeux chassieux, pendant qu'il parlait ainsi. Quand il eut fini, elle lui dit avec un méchant ricanement :

– Quel diable te pousse donc, Dursli ? Es-tu devenu fou ou as-tu été dans une réunion de momiers ? Quoi ! Tu veux aller faire amende honorable devant la pâle frimousse de ta femme ? Tu vas encore lui monter la tête et te mettre la corde au cou. Ah ! bien ! c'est elle qui va t'en faire voir de belles ! Viens avec moi ; quand tu auras une goutte de bon vin dans le corps tu siffleras un

autre air. Quand on a froid, on n'est qu'à moitié un homme. Tu auras cuvé ton vin cette nuit derrière une haie, et tu as le cœur dans les talons.

– Non ! répondit Dursli, ce n'est rien de tout ça ! Mais s'il t'était arrivé la même chose qu'à moi, tu apprendrais, à ton tour, à prier.

– Oh ! ma foi non ! répliqua la vilaine créature. Et quand le diable lui-même viendrait, il ne ferait pas de moi une sournoise hypocrite.

– Mais, reprit Dursli, si tu avais vu et entendu les mêmes choses que moi, tu croirais aussi qu'il y a autre chose que ce qu'on voit tous les jours, qu'il y a un enfer et qu'il faut devenir meilleur, si l'on ne veut pas y tomber.

Là-dessus Dursli lui raconta sincèrement ses aventures de la nuit précédente, ce qu'il avait vu descendre de Bürglen, comment le diable lui-même lui avait couru dessus à cheval, l'avait lancé dans les airs, comment il avait traversé l'enfer et s'était finalement réveillé dans la groisière.

À mesure qu'il racontait, la sorcière prenait un air de plus en plus sérieux et Dursli croyait déjà l'avoir convertie et amenée à croire, quand une

flamme jaillit de ses yeux comme celle d'une maison qui brûle :

— Et tu veux maintenant devenir dévot, quand tu pourrais être heureux ! cria-t-elle en mettant ses longs doigts crochus sur le bras de Dursli qu'elle étreignit convulsivement. Ne vois-tu pas, ne comprends-tu pas que les sires de Bürglen se sont montrés à toi et doivent te donner leurs trésors, à condition que tu aies du courage et que tu ne brailles pas comme une vieille femme ? Le diable doit en avoir assez de galoper après eux ; s'il t'a tendu sa botte, c'était pour que tu montes dessus, mais quand il a vu que tu étais là comme un magot, il t'a fourré dans la fosse aux graviers. L'enfer, tu ne l'as vu qu'en rêve ; le diable n'est pas assez fou pour épouvanter et tourmenter ceux qui ont affaire à lui. Tu es né un jour de jeûne, sans quoi tu n'aurais rien vu de tout ça. Oh ! l'imbécile que tu es ! Comme tu pourrais être heureux si tu avais seulement un peu de courage ! Sais-tu comme il est grand ce trésor de Bürglen ? Avec ça tu pourrais acheter tout le village. Dursli le fiéron ne serait pas digne d'être ton valet d'écurie. Tu pourrais remplir l'étang du château

de Landshut à ton gré d'eau-de-vie ou de vin muscat et rester tranquillement assis sur la terrasse avec des centaines de domestiques pour t'apporter ce dont tu aurais envie. Tu pourrais alors donner à manger à tes enfants tout leur soûl, et à ta Babeli de temps en temps du bois. Et puis tu en prendrais une autre plus belle et qui aurait des couleurs ! Si demain, la nuit, tu es de nouveau là, tu peux toujours attraper le trésor. Il faut que trois nuits de suite ils traversent la forêt au galop avec le diable derrière eux. Allons ! viens vite à la pinte ! tu pourras t'y réchauffer, et je te raconterai tout ce qu'il te faudra faire.

— Non, répondit Dursli, non ! Je n'irai pas à la pinte. Tu peux aussi bien me raconter ici ce qu'il en est des seigneurs de Bürglen.

— Eh bien ! commença la vieille, dans les anciens temps, il y avait là un château qui appartenait à des gens très nobles. Mais c'étaient des débauchés qui vilipendaient leur avoir, tant et si bien qu'ils finirent par n'avoir plus d'argent pour s'acheter du vin et des habits, ce qui ne les empêchait pas d'avoir toujours autant d'orgueil que de soif. Ils se donnèrent alors corps et âme au diable

qui leur procura de l'or et de l'argent tant qu'ils en voulurent. Mais une fois qu'ils eurent l'argent, il ne leur convint plus d'appartenir au diable. Ils voulaient bien garder le magot, mais se débarrasser de lui, et ils ne savaient pas comment s'y prendre.

Or les sept frères avaient une servante qui dirigeait leur maison. Elle était la favorite des sept, et si rusée qu'il n'y en avait point comme elle à cent lieues à la ronde. Elle leur disait toujours qu'ils pourraient si bien tromper le diable qu'il les lâcherait sans qu'ils y perdissent rien. Les frères lui promirent qu'elle deviendrait la femme du plus jeune d'entre eux, si son conseil les faisait réussir.

Alors elle leur dit qu'un prêtre lui avait raconté que, pendant la nuit de Noël et deux jours et deux nuits après, le diable n'osait pas sortir de l'enfer. Ils n'avaient qu'à se sauver cette nuit-là en emportant tous leurs trésors ; en trois jours ils pouvaient arriver assez loin ; quand le diable reviendrait, il ne saurait pas le lieu de leur refuge ; et, s'il ne les retrouvait plus, c'est qu'ils lui auraient échappé.

Mais le diable avait aussi une amourette avec la cuisinière de Bürglen, et cette dernière était jalouse de la servante. Elle raconta au diable ce qui se tramait contre lui. Alors le diable ne retourna pas en enfer, dont la porte était fermée pendant les trois jours fériés, et, afin qu'on ne le forçât pas d'y entrer, il se déguisa et se tint dans le voisinage, surveillant les frères, dans la nuit de Noël, monté sur un grand cheval noir au pied du château. Au moment où ils en sortirent avec tous leurs trésors, leurs chiens, leurs chevaux, la jeune fille en avant avec le cadet, il se mit à galoper derrière eux avec un tel fracas, qu'ils s'enfuirent comme une meute ensorcelée, la fille la première ; mais celle-ci tomba bientôt de son cheval. Pendant la nuit de Noël il ne put rien leur faire, mais quand ils arrivèrent de Lindenhübel à Oberholz, il les devança et les pourchassa si bien, qu'ils furent obligés de galoper tout à travers la forêt jusqu'à la fontaine aux Campanules, en poussant d'épouvantables cris de détresse.

Là ils se retournèrent, reprirent le chemin de Bürglen, arrivèrent heureusement avant le diable dans le château, et en gardèrent si bien la porte,

que le démon qui, ces nuits-là, n'avait plus son pouvoir, dut rester dehors. Mais dans leur demeure les frères se demandaient avec angoisse ce que leur ferait le diable quand les jours saints seraient passés. Heureusement la petite servante, qui était rentrée avant tous les autres au château, les consola en leur disant que sans doute le diable était de nouveau dans l'enfer et qu'il ne pouvait venir les déranger la nuit suivante ; ils n'avaient qu'à essayer une seconde fois de s'enfuir. C'est ce qu'ils firent, mais il leur arriva comme la première fois. Ils furent encore plus épouvantés et menacèrent la servante de la livrer au diable pour la punir de son mauvais conseil. Ils la forceraient à manger la soupe qu'elle avait trempée. Mais elle insista pour qu'ils ne le fissent pas, et essayassent une troisième fois de s'enfuir. « Si le diable n'est pas encore retourné dans l'enfer, leur dit-elle, comme voilà déjà deux nuits de suite qu'il ne dort pas, soyez sûrs qu'il est maintenant si profondément endormi qu'il ne vous entendra pas. Pourvu que vous soyez hors d'ici, il ne pourra plus vous rattraper ».

Les chevaliers crurent aux paroles de la servante et pour la troisième fois montèrent à cheval. Pour la troisième fois aussi, le diable se mit à leur poursuite, haletant de rage. Cette fois-ci, il les fit galoper jusqu'à Oberholz avant de les chasser en bas dans les marnières et de là dans leur castel.

Il les retarda si bien de cette façon, qu'il était juste minuit quand le dernier frère passait la porte ayant derrière lui le diable qui, au douzième coup de cloche, reprenait tout son pouvoir. Il tor-dit le cou au dernier des frères, pénétra dans le château, cassa la tête aux autres et finalement à l'impie servante et mit tout en mille pièces. Puis il jeta dans un puits tout l'or et l'argent qui se trouvait au château, mit par-dessus les débris des malheureux déchiquetés et prononça sur eux cette malédiction : « Ils expieront leur envie de galoper. Tous les ans, à la même époque, il faudra qu'ils fassent une chevauchée enragée, jusqu'à ce que quelqu'un ait le courage, pendant que je les poursuivrai, de sauter sur mon cheval en prononçant mon nom, d'entrer avec moi dans le château, et pendant que je traiterai ces frères comme la première fois, d'enlever tout l'argent et de s'enfuir

avec. Alors seulement ils pourront trouver le repos ».

Le diable a cru que personne n'oserait tenter l'aventure. Ceux que la manie de chercher des trésors poussait à Bürglen connaissaient bien cette malédiction, mais ils manquaient de courage et voulaient s'en tirer au moyen du septième livre de Moïse. Ils se mettaient en quatre pour trouver le trésor et finissaient toujours par avoir un nez long d'une aune. Mais toi, Dursli, continua la sorcière, tu pourrais risquer cela ; tu as toujours été courageux, tu n'as peur de personne ; il n'y a d'ailleurs rien à risquer, tu n'as qu'à monter sur le cheval et le diable t'y aidera lui-même. Bien sûr qu'il y a longtemps que quelqu'un aurait enlevé le trésor, s'il ne fallait pas pour cela être né le jour du jeûne de la vierge. Il n'y en a pas beaucoup dans ce cas. La plupart des gens ne voient rien de cette chasse, ils l'entendent seulement. Viens maintenant à l'auberge. Quand tu auras de nouveau une demi-chopine dans le corps, tu redeviendras le vrai Dursli. Viens donc, nous en boirons une ensemble aujourd'hui pendant que le ministre fera ses : hum ! hum ! C'est moi qui paie tout. La nuit pro-

chaine, tu iras là, tu sauteras sur le cheval et tu rapporteras de l'argent, Dieu sait combien ! Alors nous mènerons joyeuse vie ensemble, au nom du diable. Nous aurons des écrevisses le matin, des poissons le soir et nous laisserons ta Babi aux joues pâles filer pour l'amour de Dieu.

Dursli avait écouté de toutes ses oreilles. Cette histoire lui paraissait tout à fait vraisemblable. Il croyait sentir encore la botte du diable sous son menton et l'idée d'une vie agréable, sans travail, avec de l'argent en abondance, lui souriait. Avec cet argent il pourrait entreprendre ce qu'il voudrait, l'employer aussi pour sa femme et ses enfants. Une goutte d'eau-de-vie ne pourrait pas non plus lui faire de mal ; ne lui semblait-il pas qu'il allait tomber en morceaux, tant il était épuisé de fatigue ? Qui sait ce qui serait arrivé, si la sorcière avait eu, comme d'habitude, un flacon d'eau-de-vie sur elle ?

Mais voilà que tout à coup ils entendirent par-dessus la forêt, à travers l'air plus pur, les sons harmonieux des cloches. Grave, saisissante comme une voix de l'autre monde, leur puissante harmonie sortait des profondeurs lointaines ;

leurs notes s'entremêlaient pour produire des effets merveilleux, chassant des cœurs les pensées mondaines, plongeant les âmes dans un profond recueillement, et faisant ployer des millions de genoux dans une humble adoration du Tout-Puissant. On entendait ce concert monter du pays de Soleure, et, au milieu du carillon de toutes ces cloches, on distinguait la voix grave et profonde du gros bourdon de la Cathédrale.

Toutes ces voix touchèrent le cœur de Dursli comme des avertissements de bons esprits à l'heure de la tentation. Ces sons merveilleux lui semblaient descendre du haut des Cieux ; ils étaient comme la voix de ses parents défunts à qui Dieu permettait de revenir de l'autre monde pour fortifier leur fils chancelant, le faire souvenir de sa femme, de ses enfants, du ciel qu'ils habitaient, parce qu'ils avaient été pieux sur la terre et que le Sauveur était né pour eux aussi.

Dursli se sentait pieusement remué à son tour, il lui prenait comme un ennui de son père et de sa mère ; il aurait voulu être près d'eux, reposer sa tête sur leur sein ; puis il revoyait sa femme et ses enfants qu'il avait abandonnés ; il se sentait

doublément attiré vers eux ; il aurait voulu les revoir encore une fois, leur manifester toutes les tendresses de son cœur avant de répondre à l'appel de ses parents qui lui montraient un autre monde.

Il avait oublié la sorcière, ses discours effrontés, ses séductions malignes, et involontairement il reprit le chemin de sa maison. La vieille alors se cramponna à son bras, voulut le ramener sur le sentier qui conduisait à la pinte et se mit à le railler de sa lâcheté. Dursli en éprouva une telle horreur qu'il se demanda si le diable ne s'était pas fait femme et ne se cachait pas sous les traits de la sorcière. Il lui semblait déjà voir ses tresses s'enrouler comme une queue, ses yeux de chat lui lancer des éclairs ardents, sa langue s'appointir en un dard de serpent, ses doigts décharnés devenir des griffes brûlantes dont il sentait le feu l'atteindre jusqu'à la moelle à l'endroit où elles touchaient son bras. Il fut pris d'un violent effroi, s'arracha des mains de la vieille et s'enfuit aussi vite que le lui permettaient ses membres endoloris du côté de sa maison par la route de Koppigen. Derrière lui résonnèrent longtemps encore les

grossiers blasphèmes, les rauques ricanements de la sorcière.

Son chemin passait au travers de vastes enclos, dans lesquels croissaient des arbres de toutes sortes ; des bouvreuils paresseux sautaient lourdement de branche en branche, des merles au bec jaune voltigeaient légers autour de lui, cherchant dans les baies des haies leur froide mais douce pâture du matin. Devant lui se dessinaient toujours plus nettes sur l'azur du ciel les fumées s'élevant des habitations des hommes, où l'on préparait un chaud déjeuner. Ces fumées montaient noires et tourbillonnantes des fours des boulangers qui ne pouvaient cuire assez de pains blancs et de ronds de Noël pour ce jour là. Elles s'élançaient plus ténues et plus paisibles des cheminées des maisons aux fenêtres gracieusement encadrées de tas de bois de hêtre ou de chêne. Elles sortaient impatientes et courroucées de plus d'une porte de cuisine que la ménagère diligente était finalement obligée d'ouvrir, si elle ne voulait pas étouffer. Elles flottaient diaphanes et presque invisibles autour des minces toits de paille des chaumières où il n'y avait guère devant la maison que quelques

fagots et où rarement de vraies bûches entraient dans la cuisine. Mais le ciel étendait son azur sans tache sur les maisons devant lesquelles se dressaient de hauts sapins, où se balançaient des bouteilles et flottaient des rubans. Dans ces maisons-là, le jour se lève tard le dimanche. Il est rare que la pensée du Seigneur y réveille quelqu'un. Le son des cloches qui parle de lui n'y interrompt pas le sommeil ; on ne s'y éveille qu'au coup frappé à la porte par un client ou dans l'espoir d'en voir arriver un. Mais lorsqu'un jour le Seigneur lui-même heurtera, quel sera le réveil de ces gens qui auront passé loin de lui les dimanches et les jours de semaine ?

À mesure que Dursli s'approchait du village, il lui arrivait par bouffées des parfums de brioches et de gâteaux de Noël ; il voyait autour des maisons des gens affairés cherchant de l'eau, portant du bois, les jeunes filles avec leurs pots allant acheter du lait, les métayers le portant de maison en maison ; il entendait les cris joyeux des enfants tout fiers de leurs anneaux de pâte. Un gamin joufflu et trapu, tenant d'une main un seau à lait, et de l'autre une immense brioche, dans laquelle il

mordait à belles dents, le rencontra et lui cria dans la joie de son cœur : « Regarde donc, Dursli, quelle grande brioche l'enfant Jésus m'a apportée. Elle est presque aussi grande que mon habit ».



Les jambes de Dursli lui semblèrent de nouveau plus lourdes ; il eut comme de la fumée qui lui piquait les yeux et les remplissait de larmes. Sa femme avait-elle ou non quelque chose pour faire du feu ? Il n'en savait rien ; il y avait longtemps qu'il ne s'en était pas soucié et, la veille, le poêle était froid. Il n'osait pas regarder du côté de sa maisonnette pour voir si un petit nuage de fumée ne flottait pas au-dessus.

Il savait bien qu'on n'y oubliait pas le jour du Seigneur dans son lit, mais avait-on quelque chose à manger ? On n'avait ni brioches, ni anneaux de Noël, il le savait bien, mais avait-on autre chose que le chagrin de tout ce dont il fallait se passer tandis que les autres gens l'avaient et ce-

la parce qu'on avait un père débauché ? Ces pauvres étaient peut-être assis autour d'une table vide dans ce jour de fête, il y avait peut-être entre eux des pleurs et des plaintes, tandis que la joie devait régner sur la terre et qu'en effet elle était dans la plupart des maisons.

Et il n'avait pas un kreutzer pour leur acheter quelque chose ! Il avait de gaieté de cœur vilipendé tant de batz, et maintenant qu'il aurait donné des années de sa vie pour un peu d'argent, il n'avait pas un sou, rien à leur rapporter qu'un père débauché, un propre à rien, cause de toutes leurs misères ! Voilà quel était son cadeau de Noël à ses pauvres enfants ! Cela lui faisait affreusement mal au cœur, aussi évita-t-il le village pour ne plus rencontrer personne, pour ne plus voir une boulangerie, où il ne pouvait rien acheter, où il ne pouvait que songer aux regards d'envie que ses enfants avaient dû jeter, la veille, sur toutes ces friandises. Mais quelque sentier qu'il prît, toujours il avait devant les yeux les fumées qui montaient des maisons. Le fumet de toutes les bonnes choses que l'on cuisait dans le village semblait l'envelopper toujours. Et son regard anxieux ne

découvrait pas le moindre piquet de haie, pas la moindre branche cassée par le dernier orage, qu'il eût pu rapporter, du moins pour aider à faire du feu.

Plus il approchait de sa maisonnette, plus il se sentait le cœur lourd. Il n'avait plus la force de fuir, mais il aurait voulu que la terre l'engloutît. Quand il fut près de la maison qui lui cachait sa chaumière, il lui fut impossible d'aller plus loin ; il s'appuya contre la barrière du jardin et pleura amèrement. Il portait le poids d'une souffrance telle que seul peut l'éprouver un père qui devait être le soutien et le pourvoyeur de sa famille et qui, un jour de fête de Noël, revient auprès de ses enfants affamés et demi-morts de froid par sa propre faute, épuisé, rompu, vidé par la débauche, mais parfaitement conscient de sa faute. Il se rappelait les années d'autrefois, où ses enfants l'accueillaient avec des cris de joie et ne pouvaient se rassasier d'embrasser leur père heureux et content, tandis que maintenant ils pleuraient dès qu'ils l'apercevaient, et n'osaient pas même laisser voir leurs larmes, tant ils avaient peur de lui.

Il serait peut-être encore à la même place si quelqu'un ne l'en avait éloigné. Depuis un bon moment déjà, un homme occupé à donner la nourriture à son bétail le considérait du fond de sa remise d'un regard méfiant et courroucé. Enfin, quand il s'aperçut que Dursli n'était pas là parce que l'ivresse l'empêchait d'aller plus loin, mais qu'il pleurait et même beaucoup, il s'approcha de lui et lui demanda :

– Qu'as-tu donc, Dursli ?

C'était un voisin, un ami d'enfance, mais qui depuis longtemps n'avait plus de relations avec lui, parce qu'il n'avait répondu que par des propos grossiers à ses représentations. Les sanglots empêchèrent presque Dursli de lui répondre qu'il n'avait point de mal, mais qu'il n'osait rentrer au logis, parce que sa famille n'avait probablement pas de quoi chauffer le poêle et que lui n'avait rien à lui apporter, et tout cela par sa faute, ce qui lui fendait le cœur.

– Il est bon, lui dit le voisin, que tu voies une fois ce qui en est, et il serait bon surtout que tu ne l'oubliaisses jamais. J'ai pitié de ta femme et de tes enfants ; prends deux fagots dans ce tas, mais dé-

pêche-toi et fais en sorte que mon père ne te voie pas, sans quoi il fera un beau tapage. Il ne peut pas souffrir les gueux et toi moins encore qu'un autre. Car il était le camarade de ton père et il t'aimait bien autrefois.



Comme Dursli ne comprenait pas d'abord ce que Resli lui disait, ce dernier lui fourra deux bons fagots sous le bras et le poussa du côté de sa maisonnette en l'encourageant de derrière les volets.

Tout y était silencieux, la porte de la cuisine était close, il n'y avait pas le moindre filet de fumée ni sur le toit, ni sous le toit. Dursli tourna avec un battement de cœur le loquet de bois et entra dans la cuisine. Il n'y avait pas de feu, mais le foyer était, comme d'habitude, soigneusement

nettoyé, et dans le fond on voyait un petit tas de cendres chaudes. Ils avaient donc eu ce matin-là quelque chose de chaud à manger. Cela lui mit au cœur un peu de consolation et de courage. Il déposa ses fagots sur l'âtre et s'approcha de la porte de la chambre. Jusque là son courage l'avait soutenu, là il l'abandonna. Il espérait que quelqu'un ouvrirait pour voir qui était là, mais tout demeura silencieux ; il crut seulement entendre le bruit du rouet de sa femme. Il écouta longtemps, le cœur tout battant. Il n'entendit pas le plus petit pas, pas même un chuchotement. Il sentit toute l'amertume qu'il y a à se dire qu'on est un misérable pécheur, et combien il est différent d'être un bon père, à l'arrivée duquel portes et fenêtres s'ouvrent toutes grandes, tout ce qui a des jambes accourant à sa rencontre avec des cris de joie, alors même qu'il n'apporte pas de cadeaux, ou d'être un père au retour duquel personne ne bouge, parce que les grands et les petits tremblent peut-être, se cachent et prient pour qu'il reparte et ne vienne pas encore ajouter sa méchante humeur à la misère dont il est la cause.



Il avait tant de fois ouvert brusquement la porte, la tête allumée par l'eau-de-vie, tant de fois pénétré dans la chambre comme un épervier dans une cage de tourterelles, chassé les enfants dans tous les coins comme des oiseaux effarouchés, qu'il ne savait que trop pourquoi personne n'ouvrait. Il comprit ce que c'est que d'être là devant une porte sans oser entrer, comme si elle était celle de l'enfer, tandis qu'elle devrait être la porte du paradis, celle que chaque père a à se préparer, la porte qui l'amène auprès de sa femme et de ses enfants. Voyez donc une fois de plus comment l'homme fait du ciel que Dieu lui offre un enfer, et du paradis un champ de ronces et de chardons. Dursli soupirait de nouveau après une goutte d'eau-de-vie pour se donner le courage et la force d'ouvrir sa propre porte. Voilà où en arrive un homme qui a fait de l'eau-de-vie son tout, si bien que lui-même n'est plus rien. Mais, comme il n'y avait point d'eau-de-vie à sa portée, Dursli

dut bien finir par ouvrir cette porte. Il voulait dire bonjour, le mot lui resta au cou. Sa femme filait tout en berçant son dernier-né qui pleurnichait. Eiseli dévidait, les autres enfants étaient assis autour d'une table sur laquelle était encore un plat où l'on devinait qu'il y avait eu des pommes de terre cuites à l'eau. Il faisait un froid glacial dans la chambre, mais tout y était parfaitement propre et en ordre. Babeli ne pensait point que plus on est pauvre plus on doit être sale.

Lorsqu'il entra, les enfants demeurèrent tranquilles comme des souris et cachèrent leurs petites têtes dans leurs bras. Eiseli s'empressa encore plus à son dévidage, comme poussée par une angoisse intérieure. Babeli, sans lever les yeux de dessus son rouet, demanda :

– Tu veux déjeuner ?

– Non ! répondit Dursli profondément impressionné par ce tableau qu'il avait eu cent fois sous les yeux mais sans y jamais prendre garde. Non ! je ne puis pas manger.

Et vraiment il était trop fatigué, trop misérable.

– Mais j’ai froid, ajouta-t-il. Je veux faire du feu et chauffer la chambre. On gèle ici.

Babeli reprit tout doucement :

– Mais nous n’avons plus de bois pour chauffer aujourd’hui et quand même on a un peu froid dans la matinée, après midi le fourneau se chauffe lorsqu’on fait à manger.

Dursli recouvra alors la voix pour dire qu’elle n’avait pas à s’inquiéter, qu’il avait apporté du bois.

À ce mot on eût dit que l’aurore de jours meilleurs éclairait les joues des enfants toutes rouges de l’espérance d’avoir ce jour-là une chambre chaude, et ils eurent pour leur père des regards plus amicaux. Mais Babeli demanda le cœur serré.

– D’où apportes-tu ce bois ?

– Vrai ! je ne l’ai pas volé, répondit Dursli sans se fâcher. Resli me l’a donné ; tu peux le lui demander.

Il sortit et eut de la peine à chauffer le poêle tout froid, qui depuis longtemps ne recevait de chaleur que du feu de la cuisine, et l’on sait ce que cela représente, quand on ne cuit pas de viande de

porc, mais qu'on se borne, une fois ou deux par jour, à préparer quelque chose de chaud pendant une demi-heure.

Lorsqu'enfin le feu pétilla dans le poêle, les enfants ne purent se tenir d'aller dans la cuisine, de s'accroupir devant le feu, d'y étendre leurs mains, de lui présenter leurs visages avec une vive jouissance, en s'écriant : « Oh ! que c'est joli ! Oh ! qu'il fait bon chaud ! » Ceux qui n'ont pas à endurer le froid ne comprennent pas jusqu'à quel point le chaud est précieux pour le pauvre. Ce n'étaient pas les mains seulement des enfants qui s'ouvraient à cette douce chaleur, c'étaient leurs cœurs aussi. Ah ! ces cœurs d'enfants, ils ne sont pas encore si congelés qu'un chaud regard ne fasse bien vite fondre la glace qui s'y était déposée. Ils se rapprochaient toujours plus de leur père ; on eût dit qu'un aimant les y attirait ; cependant aucun d'eux ne le toucha ; lui-même n'osait pas étendre sa main vers eux de peur qu'ils ne reculassent devant l'étreinte paternelle. Enfin un gamin de quatre ans fit tomber cette invisible paroi de séparation en appliquant ses mains sur les joues du père et en lui disant : « Sens comme

elles sont chaudes ! » et en l'embrassant pour leur avoir fait un si beau feu. Une sensation toute particulière envahit Dursli. Les baisers d'enfants sont doux à l'âme d'un père et quand le père de l'enfant prodigue baisait son fils, à coup sûr son cœur en était remué. Mais ce sentiment ne doit-il pas être encore bien plus profond chez un père perdu et dévoyé, quand son enfant innocent pour lequel il a mérité l'enfer l'embrasse et dans son baiser lui donne le gage du pardon ?

Dursli ne put proférer un mot, mais, l'un après l'autre il rapprocha de lui ses enfants ; l'un après l'autre ils se serrèrent auprès de lui, jusqu'à ce qu'enfin il les eut tous en paquet dans ses bras. Alors il sentit intérieurement qu'il pouvait devenir meilleur et retrouver le bonheur.

À mesure que le feu s'éteignait dans le poêle, un autre feu s'attisait en lui ; il entra avec plus de courage dans la chambre qui se réchauffait. Sa femme avait filé toute sa quenouille et, après avoir ramassé le fil, l'avait donné à sa fille aînée pour l'enrouler au dévidoir. Pendant ce temps elle rangeait, s'occupait des enfants, et quand Eiseli eut

fini son ouvrage, elle lui donna avec deux écheveaux de fil les instructions suivantes :

– Prends-les sous ton tablier pour que personne ne le voie ; porte-les à Joggi et tâche d'en tirer six batz. S'il t'en donne autant, tu achèteras un huitième de livre de lard, ou, à l'auberge, de la graisse de soupe à la viande, un pain de deux livres, un huitième de livre de café, et avec le reste, un peu de lait écrémé, afin que nous puissions avoir quelque chose de chaud, et puisque c'est aujourd'hui Noël, des pommes de terre rôties à dîner.

Les enfants sautèrent de joie quand ils entendirent parler de pommes de terre rôties. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé quelque chose d'aussi bon. Pour leur procurer ce plaisir la pauvre femme avait filé une bonne partie de la nuit, pendant que, dans les dernières semaines, le père avait vilipendé de quoi faire vingt fois des pommes de terre rôties avec des carrelets de lard.

C'est ainsi que la mère pourvoyait à tous les repas, tandis que le père n'y contribuait pas pour un kreutzer. Dursli eut pourtant cette fois le courage de dire qu'il n'avait point d'argent, mais qu'à

l'avenir cela irait mieux et que les pommes de terre ne seraient plus chose si rare.

– Il serait temps que cela arrivât, dit Babeli, puis elle se tut de nouveau.

– Oui ! femme, cela arrivera.

Babeli lui jeta un regard plein à la fois d'amour froissé et de colère contenue, mais l'amour était plus au fond, la colère n'était qu'à la surface comme une écume. Bien souvent c'est le contraire qui a lieu.

Babeli en resta à ce regard et alla à ses occupations. Dursli s'occupa des enfants tranquillement et gentiment. Chaque fois que l'un d'eux s'approchait de lui, un peu de son air triste s'en allait et les enfants se groupaient autour de lui avec un désir visible de lui faire plaisir, mais toujours avec une certaine timidité. À ce spectacle inaccoutumé, quelque chose brilla aussi dans les yeux de Babeli, mais elle ne dit rien. Enfin elle commença :

– Si je savais que tu veux rester à la maison et surveiller les enfants, j'aimerais bien aller de nouveau une fois à l'église et communier. J'en ai envie

depuis longtemps et surtout maintenant. Et puis, il faut que je demande pardon au bon Dieu d'avoir filé aujourd'hui. Je ne l'ai jamais fait auparavant le jour de Noël. Eiseli pourrait faire la cuisine et soigner le reste, jusqu'à ce que je rentre.

Pour le coup le pauvre Dursli eut une telle émotion qu'il en tomba presque du poêle. Lorsque tout récemment encore la rage de la débauche l'avait pris, après qu'il eut dépensé l'argent provenant de la vente de son butin, quand il avait fouillé toute la maison sans plus rien trouver à brocanter, il s'était attaqué aux objets de sa femme et malheureusement, il avait mis la main sur un beau tablier de soie noire que Babeli avait hérité de sa mère et qu'à cause de cela elle n'avait pas voulu vendre. Dursli le savait, il le prit quand même. Il se disait dans sa passion de buveur que Babeli n'aurait sans doute pas de sitôt besoin de ce tablier et, par conséquent, n'en remarquerait pas la perte. Et voilà que maintenant, au moment où il voulait faire la paix pour toujours, où tout se prêtait à une réconciliation, Babeli allait découvrir sa coquinerie ! Mais là où l'on construit une église, le diable se hâte de bâtir une chapelle ; là

où la paix va s'établir, il se glisse entre deux. Dursli avait comme un bâillon sur la bouche ; il lui semblait qu'on lui serrait le cou avec une corde.



Babeli reprit :

– As-tu quelque objection à ce que j'aïlle ? Il y a si longtemps que je n'ai pas été à l'église. Je crois que j'aurais le cœur plus léger si j'y retournais une fois.

– Non pas, répondit Dursli, mais il y a quelque chose que je n'ose pas dire, quelque chose de bien mal que je t'ai fait.

– Dis seulement ! répliqua Babeli.

– J'ai vendu ton tablier, celui que tu avais hérité de ta mère, dit Dursli. Mais, d'ici à Pâques, tu en auras un autre, quand je devrais user mes bras jusqu'au coude à travailler.

On vit bien que pour Babeli c'était un nouveau coup ; les larmes montèrent à ses yeux, ses

lèvres tremblèrent, mais, en même temps une force invisible commença à faire son œuvre en elle, une force qui n'essayait pas pour la première fois de lutter contre les révoltes intimes. Babeli savait que des paroles d'irritation n'ont aucun effet sur une âme devenue intraitable. Elle s'était, en conséquence, accoutumée à garder le silence. Ce n'était que lorsque les enfants étaient en cause que la mère lâchait parfois un mot un peu vif.

– Eh ! bien, fit-elle tout bas, je mettrai mon vieux tablier. Qu'est-ce que cela fait à une pauvre femme comme moi ?

Et elle entra dans la chambre.

Dursli sentait bien qu'il ne méritait pas tant de ménagements, mais cela même fortifiait en lui le désir de devenir un autre époux, un autre père, absolument comme l'acier se trempe au feu de la fournaise.

Babeli resta longtemps dans la chambre. Enfin, après que la cloche de l'église eut presque fini de sonner, elle sortit, le visage calme, pauvrement vêtue. Elle ne se pressait pas, elle avait encore ceci et cela à dire aux enfants, et Dursli ne l'avertit pas que la cloche ne sonnait plus. Il comprenait que

des femmes si misérablement habillées n'aiment pas aller trop tôt à l'église, ni s'y mettre aux premiers bancs, mais s'y glissent tout doucement pendant que les autres chantent, et cherchent les places du fond, afin qu'aucun regard blessant ne s'arrête sur leur pauvreté et n'augmente leur chagrin.

Lorsqu'enfin Babeli voulut sortir, Dursli lui tendit la main en disant : « Prie aussi pour moi ! »

Babeli ne répondit rien, mais elle le regarda au fond des yeux, soupira et s'en alla.

Tôt après arriva Eiseli avec ses friandises ; les enfants gambadaient autour d'elle ; chacun voulait déballer ses paquets et leurs petites jambes s'embrouillaient dans ce remue-ménage tout plein de joie. Dursli considérait ce spectacle avec mélancolie et se sentait toujours plus abattu. Son estomac avait des grondements, des gargouillements ; il lui semblait que tout son corps était vide, qu'il ne pourrait jamais le remplir ; mais dans toute la maison il n'y avait pas un morceau à mettre sous la dent si ce n'est ce qu'Eiseli avait apporté : il n'aurait pas eu le cœur d'en rien manger devant les enfants qui y jetaient des regards si

impatiens, et sans la mère qui avait tant filé pour l'acheter. Le temps lui semblait infiniment long ; il croyait presque que le soleil s'était arrêté comme aux jours de Josué. Il pria Eiseli de rôtir beaucoup de pommes de terre et quand elle lui montra le petit plat rempli de petites rouelles, en lui faisant remarquer qu'il n'y avait plus de pommes de terre en provision, il soupira profondément. Car à lui tout seul il en aurait aisément mangé encore une fois autant. Il ne se plaignit pas toutefois et se dit que Dieu voulait lui montrer une fois ce que c'est que d'avoir faim ; puisque ses enfants en avaient souffert si souvent par sa faute ; il n'était que juste qu'il passât une fois par là. Mais chaque fois qu'il regarda l'un d'eux, et que ses yeux tombèrent sur la petite assiette avec ses petits morceaux, il se promit bien que désormais il n'aurait plus jamais faim, non plus que ses enfants.

Babeli était arrivée tard à l'église et s'était blottie humblement dans un coin. Elle ne leva guère les yeux, mais chaque fois qu'elle le fit, le mauvais esprit tenta de s'approcher d'elle, de lui montrer toutes ses anciennes compagnes de jeux,

toutes ces femmes parées de beaux tabliers noirs, et lui chuchota à l'oreille : Regarde comme elles font les fières pendant que toi tu es si pauvre. Et s'il faut que tu ailles à la communion avec des loques toutes rongées, tant elles sont passées, et si tout le monde te regarde, c'est ton gueux de mari qui en est la cause. S'il n'était pas ainsi, tu pourrais aller vêtue comme les autres. »

Mais Babeli se défendit vaillamment contre ce malin esprit ; elle ne leva plus les yeux et ne regarda plus son tablier ; toutes ses pensées se concentrèrent sur le Père Céleste qui ne repousse jamais personne, surtout pas les pauvres. Elle prêta alors toute son attention au sermon, qui expliquait comment le Sauveur naquit à pareil jour pour tous les hommes et comment il est puissant pour produire la patience, répandre la joie dans les âmes, la bénédiction sur chaque maison. En songeant à Dursli, à la façon dont il était rentré si doux, si gentil au logis et lui avait dit : « Prie aussi pour moi », en se rappelant comment elle avait surmonté sa colère avant de s'en aller, elle sentit son cœur battre joyeusement à la pensée que le Sauveur voulait aussi pour l'amour d'elle et de ses

enfants entrer dans sa chaumière et en chasser le mauvais esprit.

Puis, lorsqu'elle s'approcha de la table sainte, toute pénétrée de ce joyeux pressentiment, ce fut pour elle quelque chose d'infiniment doux. Il lui semblait voir en esprit la blanche colombe qui apporta à Noé le rameau d'olivier, en signe que les eaux s'étaient écoulées, que les jours de détresse étaient passés, que de meilleurs temps étaient venus. Elle croyait la sentir planer au-dessus de sa tête et déposer doucement la branche d'olivier sur son front.

Elle rentra toute réconfortée, et s'il arrivait qu'une vieille connaissance la regardât d'un air peu aimable ou jetât un coup-d'œil méchant sur son tablier rongé, cela ne lui allait point au cœur, elle n'y prenait pas garde. Elle était pressée d'arriver. Le sermon avait duré longtemps, le beau temps avait amené beaucoup de gens à la communion, sans que cependant beaucoup se fussent avisés que ce temps de dégel signifiait que leurs cœurs devaient se fondre aussi, si le Sauveur devait s'y manifester, car rien ne naît dans un terrain gelé. Elle ne voulait pas faire attendre les en-

fants, et d'ailleurs elle craignait que Dursli ne fût atteint de quelque grave maladie qui allait se déclarer. Elle arriva en hâte, mais bien disposée, eut pour Dursli un regard dégagé de toute rancune, comme au temps de son ancien amour, mais elle n'eut pas le temps de lui demander s'il souffrait, tant était grande la jubilation des enfants qui la traînèrent à table, parce que le lait était bouillant, les pommes de terre rôties toutes prêtes et qu'il ne fallait pas laisser refroidir les carrelets de lard.

Les enfants s'assirent, les yeux brillants de plaisir, autour de la table et, tout en priant avec recueillement, ne purent tenir en repos leurs pieds qui remuaient comme des drapeaux au vent en un jour de fête. Jamais fils de rois n'ont été si joyeux, si gais autour de leurs tables dorées ; ils n'ont jamais manqué de rien et n'ont jamais connu la vraie faim ; celui qui n'a jamais eu de privations ne connaît pas la vraie joie, le véritable épanouissement du cœur. Ah ! Si l'on savait combien il faut peu de chose pour rendre heureux ! Combien au contraire on peut être malheureux dans l'abondance ! Si l'on savait combien un homme peut jouir quand il a porté le joug dans son en-

fance, on ne gâterait pas ses enfants en les enveloppant dans du coton. S'il faut qu'ils affrontent les frimas de la vie, comme ils vont s'enrhumer, comme ils vont se lamenter à cause de la bise âpre et, quand elle sera passée, à cause du rhume qui ne voudra pas les quitter, même quand le soleil sera très chaud !

Avec quel plaisir les enfants puisaient dans la soupière ! Quand une tranche de pain flottait dans une cuiller, ils se la montraient en disant : « Vois donc ! j'ai du pain ! » Et les autres criaient : « Moi aussi ! moi aussi ! » Et quelle joie quand ils attaquaient les pommes de terre rôties et s'écriaient : « Regarde ! j'ai un carrelet de lard ! » puis trempaient leur cuiller dans leur tasse de café sans perdre de vue le morceau de lard, jusqu'à ce qu'il fût dans leur bouche, toujours frétilant des jambes, sans pouvoir se tenir tranquilles, quand même la mère leur disait qu'ils faisaient trop de bruit.

Au milieu de ces enfants en joie, le père était là, triste comme un pauvre pêcheur, et cette exubérance de plaisir lui révélait combien ils avaient dû souffrir par sa faute.

Timide et hésitant il avança sa cuiller dans le plat. Il était plus affamé qu'eux tous, il se sentait tout vide. La faim le poussait à aller jusqu'au fond du plat, mais en avait-il le droit ? Y avait-il contribué pour un kreutzer ? Ce repas n'était-il pas le fruit du travail d'une nuit d'amertume ? Si affamé qu'il fût, les morceaux lui restaient au cou. En outre, quand il considérait la petitesse de ces plats, en mesurant au sien l'appétit de ses enfants, une profonde angoisse lui serrait la poitrine. Ce repas, alors même qu'il n'y toucherait pas, ne suffirait pas pour eux, et quand il n'y aurait plus rien ni dans le pot ni dans le plat, il y aurait encore un enfant qui crierait : « Oh ! Maman ! j'ai encore faim ! » Il voyait avec anxiété les pommes de terre rôties diminuer, de même que le lait dans le pot, il regardait ses enfants dont l'appétit robuste ne faiblissait pas, il les entendait à chaque instant dire : « Oh ! comme c'est bon ! Maman, auras-tu encore du lait quand j'aurai vidé ma tasse ? »

Il comprimait sa faim tant qu'il pouvait, avançait aussi lentement que possible sa main dans le plat, secouait sa cuiller et mâchait ce qui y restait comme s'il eût eu des copeaux dans la

bouche. Enfin le dernier morceau fut avalé, la dernière goutte bue et la mère avait encore donné à chacun, comme dessert, une tranche de pain. Alors un des enfants ouvrit la bouche ; Dursli se sentait déjà le cœur tout retourné, dans la crainte qu'il ne se lamentât de ce qu'il n'y avait plus rien. Mais le Seigneur, qui peut nourrir des multitudes avec peu de chose, avait béni ce repas, et l'enfant dit :

– Oh ! Maman ! Je suis bien rassasié ; à présent je puis attendre jusque tard dans la soirée, quand même on ne me donnerait plus rien.

– Moi aussi ! s'écrièrent-ils tous.

Ces mots résonnèrent à l'oreille du père comme des chants célestes ; c'était pour lui comme une nourriture qui apaisait sa faim. Pour la première fois de la journée il pouvait respirer librement, regarder sans honte. Car il avait en lui-même fait un vœu sacré, celui de leur procurer bientôt à tous un repas gagné par lui, auquel ils pourraient se délecter de tout leur cœur, sans craindre qu'il n'y eût pas assez.

Après le repas, la mère rangea et s'occupa du ménage. Les enfants bien repus faisaient un

joyeux tapage. Le père avait pris le plus jeune pour le garder. Au commencement l'enfant s'éloignait plutôt de lui, car il y avait bien longtemps que Dursli ne l'avait pris dans ses bras et ne lui avait même montré un visage aimable. Mais le père ne se lassait pas de le caresser, et l'amusait si bien en chantant et en badinant, comme la meilleure des bonnes, que l'enfant cessa de crier, le regarda avec de grands yeux, et, peu à peu, le reconnaissant, se mit à sourire, à le prendre par le nez, finalement entoura son cou de ses petits bras et lui donna des baisers. Pour le coup Dursli se sentit tout à fait chez lui, dans sa maison.

Les aînés devaient aller au catéchisme. Cela lui fit mal au cœur de voir avec quelle peine ils patageaient dans la boue avec leurs méchantes chaussures. Les plus jeunes, que le sommeil gagnait après leur bon repas et leurs jeux, se couchèrent sur une oreille, et quand le cadet commença à pleurnicher, Dursli le posa dans son berceau, qu'il balança en lui chantant un gai refrain.

Pendant ce temps, Babeli avait fini de ranger son ménage ; elle vint rejoindre Dursli auprès du berceau en lui offrant de le remplacer, puis elle

ajouta : « As-tu mal ? Dis ! je te ferai une grande tasse de thé ».

– Oh ! non ! répondit-il, je n'ai pas mal. Je ne me suis depuis longtemps jamais trouvé mieux. Pourquoi crois-tu que j'ai mal ?

– Eh ! dit Babeli, c'est que tu es tout changé aujourd'hui. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu ainsi. Ah ! si seulement, ajouta-t-elle doucement, cela pouvait durer toujours ! Et elle passa la main sur ses yeux noirs, profonds et doux.

Ce fut alors comme si le sombre spectre qui était venu se glisser entre ces époux, ne laissant dans sa froideur glaciale passer aucun rayon d'amour de l'un à l'autre, se dissipait soudain, et leur rendait leur liberté. Ce fut comme s'ils étaient revenus à ces heureux temps, où, après huit jours de bouderie, Dursli se retrouvait devant la fenêtre de la petite chambre de sa Babeli, lui faisant des avances auxquelles elle restait d'abord insensible, puis, à mesure qu'il s'approchait davantage, elle aussi, prise d'un désir toujours plus intense de réconciliation quand elle l'entendait supplier avec tant d'instance et de tendresse, cédait, le laissait

entrer et était dans ses bras, avant de savoir comment cela s'était fait.

Cette fois-ci, ce fut Babeli qui vint la première heurter doucement à la porte du cœur de Dursli. Cela suffit pour le faire éclater, tant il était plein de mille sentiments divers, et il se répandit tout entier dans l'âme de sa femme.

— Oui, Babeli, dit-il en lui prenant la main, je ne sais vraiment pas ce qui se passe en moi aujourd'hui. Tantôt je me sens mal, tantôt je suis heureux. Mon cœur se brise quand je vois tout ce en quoi j'ai manqué, puis, l'instant d'après, il y a en moi quelque chose qui me dit que je pourrais le réparer et je sens que ma volonté est d'accord. Alors je deviens meilleur, j'ai besoin de me remettre à travailler et aujourd'hui même je voudrais reprendre mes outils. Ah ! mon Dieu ! À quoi un homme peut arriver sans le remarquer ! Plus d'une fois déjà j'aurais voulu ramper sous terre ou me casser la tête contre la muraille, quand je songeais à la vie de débauche que j'ai menée et à tout le mal que j'ai fait à toi et aux enfants. Ce qui m'étonne, c'est que tu n'aies pas été beaucoup plus dure envers moi.

À la place de Babeli, combien de femmes dont le cœur est pareil à un tonneau plein de lessive auraient retiré la bonde et laissé tout le liquide inonder le mari désarmé, en répandant sur lui le flot de leurs sentiments longtemps contenus ! De même qu'en temps de dégel les cailloux roulent des fentes des rochers, les reproches auraient roulé sur lui ! On lui aurait remis sous le nez tous ses débordements, tout ce que l'on avait raconté de lui, la misère, la détresse dans lesquelles il avait plongé les siens, et la façon dont une autre femme l'aurait traité. Si Babeli lui avait tenu de pareils discours, elle aurait fermé de nouveau ce cœur ouvert au repentir et changé en fiel cette contrition. Car il n'y a rien de plus propre à détruire les bons sentiments que ces récriminations de femmes et qui sait si, le soir même, Dursli ne serait pas retourné dans une pinte ?

Au contraire, Babeli se serra davantage contre Dursli et ne trouva pas un mot de reproche à lui adresser. Toutes ses paroles furent pour lui dire combien elle était heureuse d'avoir retrouvé son Dursli.

— J'avais toujours espéré, lui dit-elle, que tout ne serait pas perdu. Quand je te regardais bien, il me semblait qu'il y avait en toi encore tant du Dursli d'autrefois, que tu ne pouvais pas être si mauvais. C'étaient tes camarades et leur exemple qui étaient la cause de tout, et, en particulier, ce misérable Schnepf qui m'a toujours fait l'effet d'un mauvais génie dans notre ménage. Oh ! que de fois j'aurais voulu pouvoir causer, ne fût-ce qu'une heure, comme il faut, avec toi, en toute amitié, te montrer combien je t'aimais, que je ne tenais qu'à toi, que personne n'avait pour toi de meilleurs sentiments que moi ; je t'aurais ramené dans le bon chemin, mais je ne pouvais jamais y arriver. Ou bien tu rentrais boudeur et j'avais peur de toi ; ou bien j'étais en colère, et je savais qu'il valait mieux me taire, ou encore j'avais un tel chagrin que j'aurais d'abord fondu en larmes et alors pour rien au monde je n'aurais pu proférer une parole. Je n'ai jamais su parler beaucoup, et l'occasion ne s'est ainsi jamais présentée. J'ai souvent passé des moitiés de nuit à pleurer, priant le bon Dieu de parler à ma place. Et maintenant je suis curieuse de savoir, puisque personne ne t'a rien dit, ce qui s'est passé pour que tu sois si

changé aujourd'hui. J'espère, je crois toujours plus qu'aujourd'hui le Sauveur est né pour nous, et que la colombe de l'arche nous apporte le rameau d'olivier, comme cela m'est apparu dans l'église d'une façon si merveilleuse.

— Oui ! en effet, répondit Dursli, quelqu'un m'a parlé. Celui qui est là-haut a entendu ta prière et c'est lui-même qui a fait cela. C'est maintenant seulement que je comprends comment tout a dû se passer, et comment, si je puis dire ainsi, Dieu et le diable se sont disputé Dursli.

Il raconta alors à sa petite femme toute rajeunie ce qui lui était arrivé.

— Je voyais bien, dit-il, comme je m'appauvrisais, mais je ne pouvais pas m'en rendre compte. Quand je vendais quelque chose, j'en avais du regret, mais, pour n'y pas penser, je buvais et j'oubliais ainsi quelque peu. C'est à la maison que je me sentais le plus mal à mon aise. Il me semblait toujours qu'on m'y regardait d'un œil soupçonneux, qu'on voulait me faire des reproches et je n'aurais pu les supporter, parce que je n'avais pas une bonne raison à opposer. J'avais toujours l'impression que l'on n'aimait pas me

voir venir, que les enfants ne se souciaient plus de moi et me détestaient, et je ne pouvais le souffrir de leur part parce qu'au fond je les aimais toujours beaucoup. Je me serais alors fâché contre eux et je les aurais toujours plus éloignés de moi. Mais avec mes camarades, j'étais aussi toujours mal à mon aise. Depuis que je n'avais plus autant d'argent, on ne faisait plus cas de moi, on ne me vantait plus la moitié autant, on ne faisait plus attention à moi. Si je ne voulais ou ne pouvais plus prêter de l'argent, on se moquait de moi ; si je voulais reculer, on m'injuriait ; si, à mon tour, je demandais à emprunter, personne n'avait un sou pour moi. La cause pour laquelle j'avais tant fait d'avances n'avait pas l'air de faire un pas. Je voyais toujours mieux que cela n'avait été qu'un appeau pour me soutirer de l'argent et d'autres choses, tandis que ceux à qui je devais voulaient être payés. C'est encore ce qui m'est arrivé hier soir à Koppigen, quand je m'en suis allé de la maison en colère. Déjà en chemin je me disais qu'il aurait été plus beau de ma part de raccommoder les sabots des enfants plutôt que de rôder ainsi. Puis, quand j'ai vu là-bas le cas qu'on faisait de moi et qu'on ne me considérait que comme une

mouche bonne à être sucée par les araignées, il y a eu en moi comme un orage terrible qui se préparait, comme si des montagnes de nuages pesaient sur moi, d'où sortaient des tonnerres et des éclairs. Finalement, après m'être bien disputé, je suis parti de là. Il me semblait que j'allais éclater ; j'avais comme du feu dans la tête. J'étais devenu furieux, j'aurais voulu me battre contre tout le monde. C'est dans cet état que les terreurs de la nuit se sont emparées de moi et que le bon Dieu m'a mâté et m'a ouvert les yeux. Ensuite tout ce que j'ai vu et éprouvé ce matin m'a tellement empoigné, que je suis sûr de pouvoir maintenant tenir ce que j'ai promis. Mais ce qui me navre, c'est ce que je t'ai fait souffrir ; jamais je ne l'oublierai et jamais je ne pourrai le réparer.

– Oh si ! Dursli, dit Babeli en jetant ses bras autour de son cou. Sois de nouveau le nôtre, et non seulement tout sera aussitôt oublié, mais nous saurons alors seulement ce que c'est que d'avoir un bon père. Nous ne l'aurions jamais bien compris, si, pendant un peu de temps, tu n'avais pas fait le méchant. Cela me faisait terriblement mal, il est vrai, quand je voyais s'en aller l'un

après l'autre quelque objet de mon ménage ou un morceau de terre. Mes pauvres enfants, me disais-je forcément, que leur restera-il à la fin ? J'avais le cœur horriblement gros, quand ils n'avaient plus de vêtements convenables, rien à manger, et que nous devions à tout le monde. Je n'osais presque plus me montrer devant les gens ni regarder personne, de peur de rencontrer un visage méprisant. Lorsque je me trouvais avec quelqu'un de ma famille, il m'abordait rudement et me disait : « Eh ! Eh ! tu vois maintenant quelle espèce de mari tu as ! Si tu avais eu des oreilles pour écouter, tu ne serais pas où tu en es. Mais ne viens pas te plaindre maintenant ». Dieu sait que jamais il ne m'est venu à l'idée de me plaindre à personne. Ce n'est qu'au bon Dieu que je disais ce que j'avais sur le cœur. Mais tout cela n'aurait rien fait, j'aurais accepté d'être pauvre, de n'avoir plus un pouce de terre, plus de vêtements pour les enfants, si du moins ils avaient pu conserver un père. Mais ce qui me faisait le plus mal, c'est que tu ne voulais plus d'eux, que tu n'avais jamais un regard amical pour eux, que tu te conduisais comme s'ils n'étaient rien pour toi. Et puis, c'étaient les enfants qui venaient me demander

pourquoi leur père était toujours fâché et ce qu'ils lui avaient fait. Ils pleuraient, parce qu'ils étaient toujours à son chemin et qu'il les repoussait. Ça me déchirait le cœur. Que de fois j'ai souhaité de mourir ! Mais alors je regardais les enfants, je me demandais ce qu'il adviendrait d'eux, qui se chargerait d'eux si je n'étais plus là. Il fallait bien que je priasse le bon Dieu de me laisser encore en vie ; alors j'étais prête à supporter tout ce qui lui semblerait bon.

— Non ! reprit Dursli, il ne s'agit pas de mourir, ma Babeli. Il faut que tu restes près de moi. J'ai tant besoin de toi ! J'ai été bien malade, je suis encore faible. Il faut que quelqu'un m'entoure de ses conseils, soit bon avec moi et m'aide à retrouver le chemin du bien. Et c'est toi qui le feras, ma chère femme. Mais tu n'auras plus à supporter la misère, je me mettrai à travailler si bien qu'on verra les étincelles jaillir. Il y a encore là de l'ouvrage, et si l'on dit : « Dursli est devenu un autre homme, il travaille », les femmes arriveront comme les moineaux après les cerises. Il s'agit d'abord de songer au plus nécessaire et de voir si je ne pourrais pas rattraper ce que j'ai perdu. Avec

un métier comme le mien, d'autres qui n'avaient rien ont acquis de l'aisance. Mais si toi, tu peux oublier ce que vous avez enduré par ma faute, je veux m'en souvenir jour et nuit. Pourvu que tu puisses m'aimer comme autrefois et que les enfants me regardent avec les mêmes yeux qu'auparavant, je crois que je pourrai tout supporter. Mais si l'on ne m'aimait pas, ou si l'on me reprochait le passé, je ne sais pas comment cela irait.

– Oh ! Dursli ! mon Dursli ! n'aie donc pas souci ! s'exclama Babeli en se jetant à son cou. Je voudrais m'arracher le cœur pour te le donner. Je t'ai toujours aimé, mais je n'osais pas te le montrer, et bien des fois j'étais presque près d'éclater. Mais j'ai aussi eu mes torts, je le sais bien. J'aurais souvent dû te dire un mot tout d'amitié, mais je l'ai refoulé. Ma mère disait autrefois : « Quand on ne dit rien, on ne manque en rien », mais je vois bien maintenant qu'on peut faire une grosse faute en ne disant rien. Si j'avais su parler au bon moment, les choses ne seraient pas allées si loin pour mon cher Dursli. Et les enfants ! Ils vont se cramponner à toi, tu pourras faire d'eux ce

que tu voudras. Ce sont de braves enfants, bien raisonnables, et s'ils voient qu'on les aime, ils seront pleins de bonne volonté. Ô mon Dursli ! Tu m'appartiens de nouveau !

Et elle l'enlaça encore une fois de ses bras.

À ce moment le petit s'éveilla dans son berceau, sourit gentiment, étendit ses petits bras ; ils le prirent et ses bras les serrèrent tous les deux. On eût dit un ange du ciel qui voulait les bénir en les réunissant par un lien indissoluble. Et tous deux en eurent le cœur remué. Ils sentaient que c'était là une heure sacrée et que les anges volaient autour d'eux dans la chambre. Personne ne troubla cette heure. Ce ne fut que lorsqu'elle eut imprimé sur leurs deux cœurs rouverts son sceau indélébile que les enfants rentrèrent ou s'éveillèrent, leur apportant de nouvelles joies, de nouveaux sujets d'amour.

Un instant après on heurta à la porte d'entrée. On eût dit que le bon Dieu envoyait, comme au prophète, des corbeaux pour nourrir le pauvre Dursli qui avait oublié sa faim, mais qui n'en avait pas moins l'estomac vide. C'étaient des parrains et marraines qui, l'un après l'autre, ve-

naient souhaiter la bonne année aux enfants et leur apporter des gâteaux de Noël. Probablement ils s'étaient dit que ces pauvrets n'auraient, ce jour-là, rien à manger, pendant que leur père se gobergerait dans quelque pinte. Car il y a encore heureusement, et un peu partout, de braves gens qui ne pensent pas seulement à eux, mais à d'autres aussi, et, en particulier, aux enfants sages. Tous furent grandement surpris de trouver là Dursli ; ils lui tendirent la main avec hésitation ; lui-même avait la mine toute contrite et ne savait trop quelle contenance prendre. Il vint aussi une jeune et joyeuse fille de paysan, qui pesait bien un demi-quintal et aurait pu revendre du bon sang et de la bonne humeur à une demi-douzaine de demoiselles nobles. Elle déballa toutes sortes de choses, mais ne les donna qu'en échange des baisers de sa filleule qui s'en donnait à cœur joie, si bien qu'on eût dit que chacun d'eux augmentait son plaisir. Elle promenait de tous côtés ses yeux vifs, et lorsqu'elle aperçut Dursli assis sur le poêle, elle lui fit grise mine et l'apostropha durement :

— Tiens ! tu es là ! Je te croyais dans un tout autre endroit.

Et l'on voyait clairement que la jeune fille avait dans tous les membres la démangeaison de dire une fois son fait à Dursli et de lui laver la tête d'importance. Mais elle sortit en faisant un signe à Babeli, à qui elle glissa dans la main encore dix batz (peut-être tout ce qu'elle avait pu économiser sur ses œufs et ses pourboires) en ajoutant : « Ça, c'est pour tes pauvres enfants si maigres ; achète leur de la viande et une bouteille de vin, mais, pour l'amour de Dieu, n'en donne rien à ta canaille de mari. »

Dursli supportait tout cela en se disant qu'il l'avait bien mérité, mais que dans un an il faudrait bien que les gens le regardassent d'un autre œil.

C'est ainsi que le Père Céleste pourvoyait à ce qu'ils ne souffrissent pas de la faim ce soir de Noël, mais qu'au contraire ils pussent se réjouir dans la conviction que le Seigneur n'abandonne pas les siens et fait en sorte que les heures à lui consacrées ne soient pas troublées par de pénibles préoccupations. Les pauvres gens eurent, ce soir-là, assez à manger, et les enfants n'eurent pas besoin de se contenter du repas de midi.

Babeli mit tous ses soins à en préparer un second aussi joyeux. Elle avait fait chercher du lait pour le joindre aux brioches de Noël. C'était la première fois depuis longtemps. Elle n'avait mêlé que peu de chicorée au café. Ils se mirent à table tout radieux. Il semblait à Dursli que de sa vie il n'avait fait pareil festin, qu'il lui était sorti du cou quelque chose qui depuis longtemps lui faisait trouver à tout un goût amer et souvent l'étouffait quand il mangeait. Lorsqu'il tendit, pour la troisième fois, sa tasse à Babeli, pour qu'elle la remplît de café, elle lui témoigna sa joie de voir qu'il pût si bien manger et qu'il eût repris bonne mine, car à dîner il n'avait presque touché à rien. Il raconta alors en toute sincérité qu'il avait eu peur qu'il n'y eût trop peu, et qu'il n'avait pas voulu priver les autres de leur part. C'est pourquoi il avait maintenant tant d'appétit. Alors les enfants lui tendirent tous leurs brioches en disant : « Prends ! papa ! mange. » — « La mienne aussi ! La mienne aussi ! » criait-on tout autour de la table. Eiseli murmura à l'oreille de sa mère : « Il y a encore du lait dans la cuisine. Faut-il que j'aille le cuire ? »

Dursli eut toutes les peines du monde à empêcher qu'on ne le bourrât trop en échange de ce qu'il n'avait pas mangé à midi.

Tel fut ce repas que, dans leur joie, ils trouvèrent magnifique. Ils avaient le cœur ouvert, le visage souriant, et devisaient gaîment ; les parents, eux, avaient quelque chose d'ému dans la voix. Lorsqu'on se leva de table, la joyeuse troupe des enfants gagna ses méchantes couchettes, où ils dormirent à poings fermés, car ils ne savaient pas combien elles étaient mauvaises. Mais, cette fois-ci, ils avaient toutes sortes de choses à dire et à raconter à leur père, et s'il donnait la main à l'un d'eux et l'attirait près de lui, ils se disputaient la place. Chacun voulut encore un baiser avant de s'en aller, et au fur et à mesure qu'un autre lui succédait, Dursli était obligé de s'essuyer les yeux et de répéter intérieurement sa prière : « Père ! pardonne-moi ! Je ne savais pas ce que je faisais ! »

Et la prière dans laquelle, pour la première fois depuis longtemps ; s'unissaient les cœurs de Dursli et de sa femme (car pour prier ensemble il

faut n'avoir qu'une même âme), Dieu l'entendit et il y en eut de la joie dans le ciel.



Le lendemain, Dursli se mit de bonne heure au travail ; il ne pouvait tenir dans son lit, il travailla jusque tard dans la soirée, termina tout l'ouvrage qu'on lui avait commandé et alla en chercher de l'autre. On lui en donna volontiers, à la condition qu'il le ferait et ne le garderait pas six mois à la maison. Mais, avant tout, il raccommoda les chaussures de ses enfants. Ce à quoi il tenait surtout, c'était qu'ils pussent fêter convenablement le nouvel-an avec le produit de son gain, comme ils y étaient accoutumés autrefois. Ce serait le signe du retour de temps meilleurs.

Il y parvint si bien que, ce jour-là, il y eut deux sortes de viande sur la table, du bœuf et du porc, une superbe choucroute et deux bols de lait avec une crème épaisse. Cela devait remplacer le vin, à la tentation duquel il ne voulait pas encore s'exposer ; il craignait d'y reprendre goût le lendemain, et surtout il redoutait, pour ses nerfs encore faibles, la chaleur intérieure qui lui montait à la tête, cette chaleur qui longtemps avait été son mauvais génie. D'ailleurs il y a bien des gens qui ne voient rien au-dessus du lait et de la choucroute. Il est vrai qu'à un repas de cette espèce il n'y avait pas moyen de porter des toasts à faire trembler les parois, mais ils se sentaient si étroitement unis ensemble ! Et l'ange de la paix dit à l'ange de l'amour : « Il fait bon demeurer ici, plantons ici deux tentes, une pour toi et une pour moi. »

Dursli se comporta bravement et solidement comme un vaillant soldat, dans toutes les luttes qu'il eut à soutenir : Car il ne suffit pas pour se convertir de prendre une fois une résolution ; on ne supprime pas d'un coup toutes les conséquences de son égarement passé. Il avait au-

dedans de lui un ennemi qui lui donnait fort à faire encore. C'était comme une sensation de vide, de rongement, une soif qu'un petit verre d'eau-de-vie eût certainement calmée pour une heure ou deux. Il chercha à y remédier en se remplissant la bouche de pain et vraiment, peu à peu, ce moyen lui réussit parfaitement. Depuis qu'il ne buvait plus, il lui semblait éprouver une grande lassitude dans tous ses membres : mais, d'un autre côté, il avait retrouvé l'appétit, il mangeait comme un batteur en grange et bientôt il se sentit plus fort qu'auparavant.

Les camarades de débauche vinrent bien le relancer, lui donner des rendez-vous ici ou là ; ils l'attrapaient sur la route et employaient tous les moyens, raillerie ou sollicitations sérieuses, pour l'attirer de nouveau parmi eux. Mais la rudesse qu'il montrait jadis à la maison pour les siens et qui les avait éloignés de lui, il la tourna maintenant contre ses camarades et s'en débarrassa grâce à ce moyen. Finalement Schnepf vint lui-même jusque dans sa maison, mais Dursli le rabroua si bien, qu'il ne reparut plus.

Ce qui lui fut le plus difficile, ce fut de maintenir sa confiance que tout son travail pourrait encore porter des fruits et ramener des temps meilleurs. Quand il considérait le vide qui régnait partout, dans les coffres, dans les armoires, tout ce qu'il faudrait se procurer ; quand il additionnait toutes les dettes qu'il avait encore à payer ici et là ; quand il songeait à tout ce qu'il devrait gagner, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son ancienne position, et quand en même temps, il constatait combien le travail allait lentement, avec quelle peine il ajoutait un kreutzer à un autre et gagnait un batz par heure, tandis que, dans le même temps, on a si vite vilipendé un florin, bien souvent il était prêt à perdre courage. Il se disait que tout son travail ne servait à rien et qu'il vaudrait mieux tout laisser aller à la dérive. Mais alors Babeli le réconfortait, lui faisait apprécier tout ce qu'il avait déjà regagné, lui montrait les choses sous leur meilleur jour. Les enfants lui aidaient autant qu'ils pouvaient, et lorsqu'il les employait à quelque besogne, ils n'avaient pas de plus grande joie, si bien qu'il comprit de quel secours ils pourraient lui être bientôt s'ils étaient bien dirigés. Il

finit par se convaincre que, si tous tiraient avec lui à la même corde, tout pourrait encore bien aller.

Et vraiment tout alla de mieux en mieux. On s'aperçut bientôt, à toute la tenue de la maison, que le père de famille était devenu un autre homme. Les enfants avaient des mines tout autres et le maître d'école disait souvent : « Je ne sais comment cela se fait, mais les enfants du sabotier savent maintenant leur catéchisme par cœur depuis A jusqu'à Z. » Ils avaient aussi, de temps à autre, un morceau de pain ou une pomme dans leur poche, quand ils arrivaient à l'école, et n'avaient plus besoin de lorgner d'un œil d'envie les autres qui mangeaient. Autrefois ils restaient souvent tout tristes à leurs places quand le maître congédiait les autres écoliers, uniquement pour n'avoir pas à convoiter les bonnes choses que ceux-là avaient. Babeli avait repris des couleurs, elle ne se dérobaît plus aux regards et payait comptant tout ce qu'elle achetait ou faisait chercher.

Dursli, lui aussi, ne faisait plus une mine comme s'il avait voulu avaler les gens ; il n'était plus si jaune et n'avait plus l'air farouche. Il fre-

donnait parfois une chanson ou sifflotait ; lorsqu'il rencontrait quelqu'un, il saluait et rendait le salut ; il avait un mot raisonnable pour tous ceux qui voulaient causer avec lui. Tout le monde s'en étonnait et se demandait ce qui était donc arrivé, que Dursli fût devenu un tout autre homme, comme on le voyait bien à sa tenue et à celle de toute sa maison. La vieille diseuse de bonne aventure s'en allait, disant partout que le diable avait voulu le prendre dans la nuit de Noël et qu'il en avait encore la détresse. Mais les gens ne la croyaient qu'à demi. Ils disaient tout d'abord : « Si jamais le diable veut emporter quelqu'un, c'est par cette sorcière qu'il commencera. » Puis ils ajoutaient : « S'il avait voulu le prendre pour de bon, pourquoi n'aurait-il pas pu ? » La vieille ne parlait pas des seigneurs de Bürglen. Elle espérait toujours trouver un gaillard crâne qui ferait, pour son compte à elle, la chevauchée avec le diable et lui gagnerait le trésor.

Ceux qui, en secret, surveillaient le plus le changement qui s'était opéré chez Dursli étaient ses voisins d'en face. L'un d'eux, Resli, avait été son ami, et le père de Sami avait été l'ami de son

père. Resli avait depuis longtemps fait remarquer à son entourage combien Dursli avait changé et combien son intérieur avait pris meilleure tournure. Mais son père ne voulait pas le croire et n'y voyait rien.

— Si Dursli reste à la maison, disait-il, c'est simplement parce qu'il n'a plus le sou, ou que personne ne veut plus rien lui prêter.

Mais on voyait bien que Dursli avait de nouveau de l'argent et qu'il ne le dépensait pas ; on voyait ses enfants autrement vêtus, on voyait sa femme payer tout comptant, on entendait raconter qu'il avait remboursé ici et là.

Alors Sami dit : « Je n'aurais, pardieu ! jamais cru qu'un Maure pourrait changer sa peau, ou un léopard ses taches, et je ne le vois pas encore. Mais il paraît que des hommes fourvoyés ne sont ni des Maures, ni des léopards, mais simplement des égarés qui peuvent s'améliorer. Ce qui m'intrigue diablement, c'est de savoir ce qui a pu convertir Dursli, et ça justement la nuit de Noël.

Or, voilà qu'un jour Dursli montait le village, de bonne humeur, sifflotant. Il avait livré de

l'ouvrage et faisait sonner son argent dans sa poche. Resli et son père étaient devant leur maison à fumer une pipe et parlaient des travaux à faire le lendemain si le temps restait beau. Dursli leur souhaita le bonsoir et se dirigea rapidement du côté de chez lui. Quelques-uns des enfants accoururent joyeux au devant de lui, et on entendit sortir de la porte ces cris : « Voici papa ! voici papa ! »

Sami l'interpella : « Hé ! Dis donc ! Attends un peu ! Ne passe donc pas si fièrement, comme un Prussien. Tu pourrais bien une fois t'arrêter et causer ».



– Très volontiers, répondit Dursli, qui avait pris dans ses bras un de ses enfants accouru au devant de lui, et qui en tenait un autre par la main. Mais j'avais cru que vous aviez à causer en-

semble, puis j'ai vu que ma femme m'attendait pour le souper.

– Bravo ! tu as raison, dit le vieux Sami, de ne pas aimer à te faire attendre et d'avoir compris combien la femme et les enfants souffrent, quand ils comptent en vain sur l'arrivée du père, mais, après souper, viens un peu chez nous à la veillée. Tu ne vas pas travailler toujours à la chandelle.

– J'aurais bien le temps, répliqua Dursli, mais je me suis promis de ne plus aller chez personne à la veillée, à moins que ma femme ne m'accompagne. Si je fais une fois une infraction à la règle, celle-ci n'est plus que de la crème fouettée ; on en a des exemples !

– Tu es, parbleu, un rude gaillard ! répondit le vieux en frottant son bonnet autour de sa tête. Respect pour toi ! Les maires même pourraient prendre des leçons de toi... à présent. Mais sais-tu quoi ? Amène ta femme avec toi, elle pourra bien sortir une fois quand les enfants seront endormis et que le feu sera éteint. Elle n'a qu'à apporter une paire de bas à ravauder.

– Avec plaisir, si elle peut venir, dit Dursli.

Il était curieux de savoir ce que lui voulait le vieux, qui ne lui avait jamais fait voir qu'il avait meilleure opinion de lui et qui lui rendait à peine ses salutations. Lorsque Babeli apprit qu'elle était invitée, cela lui fit grand plaisir. Elle comprit par là que d'autres gens aussi reconnaissaient le changement de Dursli, et autant elle avait auparavant eu honte devant le monde, autant à présent elle se réjouissait de pouvoir se montrer avec lui. Les femmes sont toujours heureuses de pouvoir se faire une haute idée de leurs maris.

Lorsqu'ils arrivèrent il y avait déjà des pâtisseries sur la table (Resli avait peu de temps auparavant baptisé un enfant). Et le vieux avait dit : « On trouvera bien aussi du vin ». Sami ne dut pas longtemps tourner autour du pot, comme le chat autour de sa pâtée trop chaude, pour découvrir ce qu'il voulait savoir ; il poussa sa pointe tout droit.

— Ton père et moi, dit-il, nous avons toujours été de bons amis. C'était un brave vieillard ; il aurait souvent bien fait d'être plus sévère, mais je l'aimais quand même ; aussi je ne pouvais pas supporter que son fils fût devenu un buveur

d'eau-de-vie et le camarade de toutes espèces de chenapans. Si je t'avais trouvé une fois dans cet état et que j'eusse pu te faire voir ce que j'en pensais, tu aurais eu ton compte, mais l'occasion ne se présentait jamais. Et voici que, tout d'un coup, j'apprends que tu t'es amendé. Mon fils s'est mis à faire ton éloge et à raconter comme tu te conduis bien depuis qu'il t'a donné deux fagots à mon insu. Mais ce changement m'a fait l'effet d'un brouillard du matin, et je me suis moqué de cette histoire des deux fagots. Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un se soit converti pour si peu de chose. Mais ton amélioration a persisté, tes affaires se sont remontées, et je voudrais bien savoir comment cela s'est fait. Car il n'y a pas d'effet sans cause. J'ai aussi entendu ce que la sorcière a raconté, ainsi que d'autres de son espèce, mais tout cela ne m'a pas paru être la vérité.

Dursli raconta alors en toute sincérité comment les choses s'étaient passées entre lui et ses camarades, quelle violente colère lui avait fait perdre la tête, puis, comme il avait entendu la chevauchée des sires de Bürglen, comment il s'était trouvé tout près du diable et avait en songe

parcouru une partie de l'enfer. Il ne cacha pas non plus sa conversation avec la sorcière, comment elle avait voulu le tenter une seconde fois, ce qu'elle lui avait raconté, et ses hésitations, et comment elle l'aurait peut-être entraîné, si elle avait eu un flacon d'eau-de-vie avec elle, de sorte qu'il serait devenu corps et âme la proie du diable. Mais il raconta également comment les cloches l'avaient averti d'une façon tout à fait singulière et merveilleuse, ces cloches qui accompagnent l'homme à son entrée dans la vie et à sa sortie de ce monde, et qui, tout le long de ses jours, lui rappellent qu'il doit marcher avec Dieu. Il dit comment, rentré chez lui, sa femme et ses enfants l'avaient retenu par un attrait inexplicable, et comment en tout cela il était évident que Dieu avait exaucé la prière de Babeli et lui avait parlé à sa place.

Babeli, les yeux brillants de joie, compléta en maint endroit son récit, racontant comme leur intérieur était changé, si bien qu'on aurait dit un ciel tout entier au lieu d'un demi-enfer.

Au haut de la table, ayant à sa droite dans le coin de la chambre tourné au soleil, une grande

Bible, était assis sur un coussin l'aïeul de la famille, un vieillard de 80 ans, aux mains tremblotantes, mais l'esprit parfaitement lucide et la pensée toujours occupée de choses pieuses, sans rien par conséquent qui trahît une sénilité intellectuelle.

— C'est pourtant chose curieuse, dit le vieillard, les mains appuyées sur son bâton de cou-drier, que la façon dont les gens interprètent tout à leur manière, que ce soit parole d'homme ou parole de Dieu. Dans la bouche d'un impie une parole de Dieu devient un poison mortel. Dans la bouche d'un homme pieux elle est un élixir de vie. Une légende, par exemple, a un tout autre sens dans la bouche d'un bon ou d'un méchant. Depuis ma première jeunesse j'ai toujours entendu parler des sires de Bürglen, mais l'histoire était toujours racontée de deux façons différentes, suivant la bouche d'où elle sortait. Ceux qui vivaient pour ce monde, pour l'argent et pour les jouissances qu'il procure, la racontaient à peu près comme la sorcière, mais personne n'a jamais eu le courage de risquer l'aventure, personne n'a jamais songé à ce qui, en pareil cas, devait advenir des sires de

Bürglen ou de celui qui gagnerait le trésor. Ces hommes-là, qui sont attachés à la terre, ne pensent qu'à eux-mêmes, aux jouissances que donne la propriété. Il ne leur vient pas à l'esprit de songer à d'autres, non plus qu'à leur propre sort spirituel.

Mais les gens pieux racontaient cette légende tout autrement et avec grand sérieux. C'est pourquoi elle s'est perpétuée de génération en génération. Aujourd'hui la croyance au diable s'en va peu à peu ; aussi cette histoire se perd. On ne se la raconte plus l'un à l'autre, car on en aurait honte ; et cependant elle renferme beaucoup de beaux enseignements. Mais telle est la volonté de Dieu. Il éduque le genre humain à sa manière. Quand les hommes étaient encore enfants, il leur parlait comme à des enfants ; maintenant qu'ils sont plus âgés, il leur parle d'après leur âge. Il veut qu'on cherche à les conduire au salut moins par des contes et des images, que par sa parole claire et nette.

Sur ces mots profonds et suggestifs le grand-père se tut, absorbé dans ses réflexions. Mais tous à l'envi lui exprimèrent le désir de l'entendre ra-

conter à sa manière l'histoire des sires de Bürglen. La nuit était devenue tout à fait noire, et plus ses ombres s'obscurcissent, plus l'homme se sent invinciblement attiré vers le monde invisible qui l'entoure, et dont il voudrait percer le mystère. Pendant que l'éclat du jour éclaire pour lui les choses visibles, il oublie le monde invisible, mais quand la nuit vient jeter son voile sur ce monde des sens, dans les profondeurs intimes de son être se réveille la conscience qu'il vit au milieu d'un monde invisible. Un instinct mystérieux le pousse alors à se représenter ce monde là, mais il ne le fait qu'en tremblant, comme un enfant qui ne se hasarde qu'avec effroi dans un lieu obscur.

– Je veux bien, dit le vieillard, vous raconter ce que j'ai entendu de cette histoire dès ma tendre enfance. Mais n'oubliez pas qu'il s'agit d'une légende. Seulement cette légende avait sa raison d'être à une époque où dans les cœurs le terrain n'était pas encore propre à recevoir la parole de Dieu dans sa simplicité. Ceux qui avaient charge de cultiver ce terrain ne savaient guère comment s'y prendre, et, en attendant, il fallait mâter et

contenir des hommes rudes et sans frein, et apporter des consolations aux opprimés.

Après que la femme de Resli eût fait circuler les beignets, en répétant à plusieurs reprises : « Mais servez-vous donc ! », que Resli eût rempli les verres et bu à la santé de ses hôtes, et que Dursli, cédant à ses instances, eût bourré sa pipe avec le tabac de Sami, le grand-père commença son récit :

– Il y a plus de 900 ans ce pays était encore sauvage et désert et il y avait beaucoup moins d'habitants que maintenant. Là où aujourd'hui les prés nourrissent de belles vaches, il n'y avait qu'un lac ou un marais brumeux, là où les faucheurs coupent les blés, s'étendait le lit d'un torrent non endigué et l'ombre épaisse d'une forêt. Au beau milieu de cette forêt, près des eaux tumultueuses des torrents, au bord des rians petits lacs et des marais trompeurs, sept frères se bâtirent sur une colline un petit château, qui fut appelé Bürglen. Ils possédaient bien d'autres grands castels, mais ils voulaient avoir un petit donjon bien sombre pour abriter leurs méfaits, comme les bêtes fauves qui choisissent l'obscurité de la

nuît pour leurs rapines sanglantes, et les noires cavernes pour leurs repaires. Tout ce qui est méchant recherche les ténèbres, s'entoure de mensonge, tandis que ce qui est bon aime la lumière, s'étale au soleil de la vérité.

Ces sept frères étaient autant de fauves sanguinaires qui commettaient tous les forfaits imaginables dans ce désert, sans craindre ni Dieu ni les hommes. Quand ces derniers étaient plus forts qu'eux, ils se sauvaient par des sentiers dérobés, à travers les marais inaccessibles, et se réfugiaient dans leur donjon. Tous les sept étaient grands et forts comme des géants, et quand ils voulaient disparaître après leurs méfaits, sans laisser de traces, ils se faisaient transporter l'un après l'autre par leur coursier jusqu'à leur sombre castel par d'étroits et humides chemins. Là ils se livraient, souvent pendant des semaines, à une débauche de sauvages, chassant pendant le jour et commettant toutes sortes d'atrocités, et, le soir, buvant et mangeant sans frein. Quand les fumées du vin commençaient à agiter leurs membres gigantesques, une rage sanguinaire s'emparait de leurs âmes, et si dans le donjon se trouvait un pri-

sonnier ayant encore une goutte de sang dans les veines, ces tyrans le torturaient ; quand il n'y avait plus de prisonniers, ils se jetaient avec férocité les uns sur les autres et leur sang jaillissait contre les murs.

Mais, de même que souvent la source la plus douce sort d'une sombre caverne, ou que le plus beau des lis croît dans la plus sauvage des gorges, ou encore que le plus brillant des rayons éclaire la plus sombre prison, au milieu de ces monstres, dans le sombre donjon, demeurait la plus aimable créature. Ces bêtes féroces avaient une petite sœur, telle qu'on en voit rarement sur la terre. Ses yeux brillaient comme deux claires étoiles dans un ciel d'azur, son visage était frais comme une rose sous la rosée du matin ; souple et élancée, elle semblait toucher à peine le sol, et quand les rayons du soleil se jouaient dans les boucles de sa merveilleuse chevelure, on eût dit qu'un manteau d'or enveloppait cette adorable fille. Et de même qu'on a vu dans la cage d'un féroce lion un enfant jouer avec sa crinière, grimper sur son dos, le frapper de ses petits pieds, pendant que l'animal fermait à demi les yeux avec volupté et ronronnait

le plus doucement du monde, de même cet ange du ciel jouait sans crainte avec ses frères. Non seulement elle leur tirait la barbe et les cheveux, mais elle avait l'audace de s'attaquer à eux, de les frapper d'une gaule quand ils ne lui obéissaient pas bien vite.

Quand ils se battaient entre eux ou qu'ils torturaient des malheureux, elle se jetait sans crainte et d'un air de commandement au milieu d'eux, s'interposait avec sa baguette parmi leurs épées, frappait ces tortionnaires, et les frères riaient, sans se fâcher contre leur petite sœur. À son aspect leur fureur s'apaisait. À son commandement leurs corps de géants prenaient quelque chose d'humain. Quand il leur arrivait de brûler les chaumières de leurs vassaux, de fouler leurs champs, de les rouer de coups dans leur sauvagerie, elle tançait ses frères et les fustigeait de sa baguette. Elle les obligeait à ouvrir la porte du château et forçait son frère Cuno, le plus violent de tous, à l'accompagner dans les cabanes de ses vassaux, chargé de remèdes ou de grain. Elle contraignait même ses frères à chercher du bois pour construire de nouvelles chaumières. On eût dit

que la reine du ciel commandait dans le sombre donjon. Bien loin à la ronde on la considérait comme telle, et quand ses frères étaient partis au loin en chasse ou pour piller, ceux qui avaient besoin de consolation et de secours en trouvaient auprès de la courageuse enfant. Parmi ces pauvres se trouva un jour un prêtre étranger, qui prêchait l'Évangile dans ce pays inculte. Il commença à jeter la sainte semence dans le cœur de l'enfant, et sur ce terrain vierge et riche chaque grain en rapporta soixante, et même cent. La fillette devint une pieuse jeune fille, et de son cœur sortit une force qui maîtrisait tous ses sept frères. Il suffisait qu'elle arrêtât sur l'un d'eux son regard perçant, pour qu'il fût à son service, comme attaché par des chaînes de diamant.

Mais plus l'esprit de Christ se développait dans son cœur, plus la conduite de ses frères l'irritait ; plus son œil devenait perçant pour découvrir le mal, plus ces farouches brigands se soumettaient au pouvoir de la jeune fille. Or il arriva que sa vertu s'indigna des relations irrégulières de sa servante avec ses frères, et, comme cette fille lui répondait arrogamment, elle la battit

dans un accès de violente colère et la foula aux pieds. La servante se tut désormais devant la demoiselle du château, elle cacha sa mauvaise conduite et, pareille à un serpent venimeux, rampa hypocritement devant les pieds qui avaient marché sur elle. Mais elle entreprit d'entortiller les frères par des discours empoisonnés, de les enchaîner par une mauvaise passion. Elle les raillait de leur faiblesse, de la domination de leur sœur, et s'étudiait à leur marchander ou à leur prodiguer ses faveurs, suivant que l'un d'eux cédaît ou résistait à sa maîtresse. Or, si cette manière d'exciter les gens rend brutaux les plus doux, que ne doit-elle pas faire de ceux qui sont déjà sauvages ? Les frères commencèrent à murmurer, à gronder contre leur sœur. Mais elle s'en souciait aussi peu qu'un maître de maison des grognements de son chien. Cependant l'intrigante aiguillonnait toujours plus les frères aux instincts bestiaux et usait de son pouvoir grandissant pour exciter leur avarice contre la générosité de leur sœur et leur orgueil contre sa sympathie pour les pauvres. Finalement, le feu qu'elle avait attisé éclata. Ils voulurent secouer le joug et défendirent à leur sœur de faire des aumônes aux pauvres et

de s'occuper d'eux. Mais celle-ci le prit de haut, elle ordonna à la servante de la suivre en portant une corbeille déjà remplie de toutes sortes de dons charitables, se dirigea vers la porte du château, en passant au milieu de ses frères, et l'éclair de ses yeux purs paralysa les sept géants, mieux que ne l'auraient fait les épées de cent hommes audacieux.

Mais la servante, tout en suivant la noble demoiselle, lança sur les frères des regards si brûlants, sut si bien les exciter par un sourire moqueur et des gestes méprisants, que Grimbart, le plus brutal de tous, pour complaire à cette fille, saisit sa sœur par son vêtement, la ramena violemment dans la cour du château et la poussa rudement vers la porte intérieure. La demoiselle se redressa fièrement, et sans craindre de nouveaux mauvais traitements, tança ses frères de telle façon qu'ils commencèrent à s'incliner sous l'ancienne autorité et la majesté de leur sœur. Malheureusement, derrière elle était la servante dévergondée, qui, du regard et du geste, se moquait des frères, si bien qu'elle l'emporta sur l'éloquence de sa vertueuse maîtresse. Les sei-

gneurs, de leurs mains puissantes, reléguèrent dans le plus mauvais appartement du donjon la châtelaine, qui les regardait fièrement sans les juger dignes d'un mot de plus.

Comme la demoiselle du château ne visitait plus depuis longtemps les cabanes des pauvres et les gîtes des misérables, ils se réunirent en bandes pour aller chercher leur ange bienfaisant dans le donjon, mais ils durent s'en retourner gémissants et ensanglantés, criblés de traits et poursuivis par les chiens. Seul le brave prêtre gravit la colline du château pour y visiter sa pénitente ; aucun chien ne s'élança sur lui, nulle flèche ne l'atteignit. Les sept frères craignaient le prêtre qui avait le pouvoir de guérir les chiens et les chevaux et de commander aux éléments. Ils le croyaient du moins. Ils le laissèrent arriver librement jusqu'à leur sœur dont ils commencèrent à avoir pitié, mais sans oser en rien laisser voir à la servante qui de jour en jour les dominait davantage.

Lorsque le prêtre s'en alla, il demanda la permission de revenir ; on la lui accorda volontiers. Quant aux seigneurs, ils partirent avec la servante pour une expédition de rapine et de

meurtre et ce ne fut que peu avant Noël qu'ils rentrèrent secrètement dans leur castel. La veille de Noël, ils coururent une chasse furibonde entre les lacs, du côté d'Aeschi, luttant contre les ours et les loups, et revinrent le soir, sanglants, fatigués, chargés d'un riche butin. Alors commença un festin qui devint de plus en plus bruyant. Chacun d'eux entendait avoir surpassé les autres dans ses exploits ; ils faisaient dégoutter dans leurs coupes le sang de leurs blessures, et se portaient réciproquement des défis. Une flamme toujours plus hostile jaillissait de leurs yeux, une soif de sang toujours plus terrible s'emparait d'eux, leur vantardise dépassait toutes les bornes. Enfin ils en vinrent aux mains, et tirèrent les glaives fratricides. Au dehors tout était paisible et la lune jetait sa douce lumière argentée sur cette épouvantable mêlée. Alors Gondebaud, le plus avisé des frères, proposa une chasse de nuit contre une bête sauvage dangereuse, afin que la fureur des combattants s'apaisât autrement que dans leur sang.

Aussitôt les frères bondissent de joie, saisissent leurs épieux, demandent leurs chevaux et leurs chiens, qui sommeillaient, fatigués de leur

rude besogne de la journée. En cet instant, la servante devenue maîtresse s'avança au milieu d'eux et leur dit :

— Je sais une superbe chasse. Il y a là-bas, dans la forêt, sous les chênes près de la fontaine, votre belle petite sœur assise sous la garde de cet hypocrite de prêtre, entourée de bandes de mendiants, auxquels elle distribue votre bien. Allez donc faire la chasse là-bas avec vos chevaux et vos chiens. C'est ça qui sera amusant !

En effet, la demoiselle du château était là-bas au milieu d'une troupe de femmes et d'enfants, consolant les pauvres et leur distribuant des dons. Elle savait que, dans cette nuit de Noël, ses frères feraient une terrible orgie sans se soucier de leur pauvre petite sœur, et elle se sentait attirée vers ses pauvres. Le prêtre en informa ceux-ci et un gardien resté fidèle à la châtelaine la fit sortir du donjon sans qu'on s'en aperçût, croyait-il, mais il se trompait. La servante avait aussi pour adorateur un des valets, qu'elle avait préposé à la garde de sa maîtresse. Ce dernier remarqua le dessein de la châtelaine et bien vite en informa la servante. Lorsqu'elle sut que la demoiselle était à la

fontaine, la perfide servante vint en avertir les frères en fureur.

Hurlant et écumant de rage, ils saisissent leurs arcs, leurs arbalètes, leurs épieux, leurs dagues. Ils font lever leurs chevaux et leurs chiens, si fatigués qu'ils soient, et en route pour cette chasse d'un nouveau genre ! Cependant ils chevauchent en silence, suivant les règles de l'art de la vénerie, par des chemins détournés, contenant avec peine leur emportement, comme s'ils voulaient surprendre par ruse quelque noble gibier. Ils se dirigent ainsi vers la fontaine, et, pendant qu'ils cheminent, la servante, restée avec son amoureux dans le château, combine avec lui un plan diabolique.

Non loin de la fontaine, dans l'ombre épaisse qui voilait la lune, se dressaient sur les chevaux les silhouettes des farouches chasseurs tenant leurs chiens en laisse et ne faisant pas le moindre bruit. Devant eux s'étendait une clairière, bordée de quelques chênes, où murmurait la source aux ondes argentées. Tout auprès était assise la belle châtelaine dans son manteau doré, et autour d'elle était la multitude des pauvres mères, des pauvres

enfants tous heureux et comblés de dons. Derrière, à l'ombre d'un grand chêne, le prêtre était en prière et sur toute cette scène la lune projetait ses paisibles clartés et souriait amicalement à la douce distributrice de ces aumônes. Du haut du ciel elle vit les sinistres figures en embuscade dans les obscurités de la forêt et pressentit le meurtre qui allait s'accomplir. Elle ordonna aux vents d'agiter les cimes des arbres en manière d'avertissement, mais les heureux qui entouraient la source ne les entendirent pas et leur voix n'arriva pas au travers des armures jusqu'à la conscience des meurtriers.

La lune alors tourna son visage vers Dieu pour voir s'il ne s'apprêtait pas à venir au secours des innocents, mais là-haut, tout demeura immobile, et elle poursuivit tristement sa route dans l'espace, en faisant signe aux vents de la cacher derrière un épais voile de nuages. Mais, avant qu'ils eussent tissé ce voile à l'aide des vapeurs montant de la terre, la fureur des meurtriers éclata.

Ils lancent en les excitant de la voix leurs chiens accoutumés à lutter contre des ours et des

lous, sur la troupe des femmes et des enfants, en surveillant, l'arc bandé, la fuite des malheureux, comme s'il s'agissait d'une bête fauve. Les chiens se jettent à grands bonds en poussant des hurlements féroces sur cette multitude de pauvres, qui s'enfuient pareils à un gibier effarouché, aux aboiements de ces terribles bêtes. Mais voici que, semblable à une apparition céleste, la demoiselle du château, toute brillante sous l'or de son manteau flottant, s'avance sans crainte à la rencontre des chiens, et de sa voix au timbre argentin leur commande de s'arrêter. Le son de cette voix aimée, la voix de leur maîtresse qu'ils regrettaient depuis longtemps, va au cœur de ces animaux, et les voilà qui se couchent à ses pieds en gémissant de joie, gambadant autour d'elle, oubliant la chasse à laquelle les excitent en vain les clameurs furieuses des sept frères.

Alors des arcs de ces forcenés part une grêle de traits et de flèches, qui transpercent hommes et chiens. Les gémissements des uns, les hurlements des autres montent ensemble vers le ciel en une plainte lamentable. Puis les misérables se précipitent sur eux le glaive nu à la main. Chance-

lante, une flèche sanglante dans sa poitrine virgine, mais sans trembler, leur sœur s'avance, les bras étendus, demandant grâce pour cette troupe de malheureux. Les chevaux reculent devant cette ravissante apparition, mais la voix de la sœur ne va pas jusqu'au cœur de ses frères ; les éperons labourent jusqu'au sang les flancs des nobles bêtes et les forcent à passer sur le corps de la châtelaine pour fouler la multitude gémissante. Mais les puissants coursiers, d'un bond prodigieux, s'écartent de la châtelaine au manteau d'or souillé de sang et pas un de leurs fers ne la touche.

Elle-même suivait la bande forcenée attirant à elle les chiens que les fouets cinglaient pour les exciter, leur arrachant des enfants ensanglantés, retirant des dards du sein de leurs mères. Elle ne prenait pas garde au sang qui coulait de ses propres blessures, elle ne voulait qu'une chose, s'opposer à ces atrocités. Mais sa voix devenait toujours plus faible, son pied toujours plus chancelant et les chiens, qui déchiraient les enfants fuyant à travers la forêt, ne l'entendaient plus.

Tout-à-coup arriva à ses oreilles la voix du prêtre qui, appuyé contre le tronc d'un chêne, lançait au loin cette malédiction contre ses frères :

– Que le sang répandu ici retombe sur leurs âmes, et les brûle d'éternité en éternité ! Qu'ils n'aient pas de repos dans la tombe ! Qu'à chaque Noël ils soient obligés de recommencer ici leur chasse meurtrière, aussi longtemps que cette source coulera et que la lune accomplira son voyage dans le ciel !

Alors se dirigeant vers lui comme une mourante, le regardant fixement, drapée dans son vêtement d'or taché de sang, elle lui dit d'une voix suppliante, tout doucement :

– Oh ! détourne cette malédiction ! ce sont mes frères. Détourne-la pour l'amour de Marie, la reine du ciel !

Et doucement elle s'affaissa sur ses genoux, inclina la tête vers la terre, et des anges posèrent sur sa tête mourante une couronne de roses faite des petites gouttes de son sang.

– Détourner ma malédiction, je ne le puis plus, dit le prêtre. La sentence que j'ai prononcée

est désormais entre les mains de Dieu, mais si, dans l'espace de mille ans, ces frères forcenés amènent dans leur chasse féroce dix hommes débauchés à leurs femmes désespérées et à leurs enfants en pleurs, en expiation des mères et des enfants tués à cette place, ils pourront rester en paix dans leurs tombeaux. Pour le reste, je m'en remets à Dieu.

– Oui ! mais voici ce que je sais faire, prêtre maudit ! hurla Bruno, le plus farouche des sept frères, en lançant son dard d'une main sûre.

Le prêtre transpercé s'affaissa mourant à côté de la créature céleste dont l'âme venait de s'envoler et qu'il bénit encore du signe de la croix. La mort vint ensuite fermer doucement leurs yeux et les anges emportèrent les âmes de ces innocentes victimes au lieu que le Seigneur leur avait préparé.

Une fois leur œuvre de sang accomplie, quand il ne resta plus un vivant sur le lieu du carnage, les sept frères remontèrent sur leurs coursiers et regagnèrent dans un morne silence le chemin de leur donjon. Le ciel s'était obscurci, la forêt était noire, le vent soufflait violent et, de loin, on en-

tendait le mugissement de la tempête qui s'approchait. Lorsqu'ils arrivèrent au galop à la porte du donjon, ils la trouvèrent ouverte, et auprès, le gardien gisant garrotté. Lorsqu'il leur eut raconté que leur servante et son amoureux l'avaient frappé et s'étaient enfuis chargés de trésors dans les obscurités de la forêt, il expira. Alors ce fut dans ces cerveaux de sauvages comme un rayonnement des flammes du jugement dernier. Ils poussèrent des cris à faire trembler les murailles du castel ; hurlant de rage et de douleur, ils tournèrent bride, excitèrent leur meute à une nouvelle expédition et s'élancèrent à la chasse de ce nouveau gibier, en faisant claquer leurs fouets et sonner leurs éperons. La donzelle et son amoureux frémirent, quand ils entendirent derrière eux les cris de cette troupe forcenée ; ils ne s'étaient pas attendus à un retour si prompt, ni à ce qu'on trouverait si vite leurs traces. Ils s'enfuirent rapides comme le vent, haletants, hagards, à travers les taillis, droit devant eux, grimpant la forêt du côté du Lindenhübel. Mais la chasse féroce se rapprochait de plus en plus. Ils firent un brusque contour, coupèrent obliquement le bois, puis descendirent la forêt, croyant donner le change aux

chiens. Mais une meute fatiguée se laisse moins tromper qu'une fraîche. Elle hurlait, terrible, toujours plus près, sur leurs talons ; les cris de rage des chasseurs leur arrivaient toujours plus rapprochés. Ils gagnèrent avec la rapidité du vent le bord de la forêt et la clairière de Bühl, mais les clameurs des chasseurs, le hennissement des chevaux les suivaient toujours de plus près. Ils passèrent au galop par-dessus le chemin de Koppigen, descendirent le sentier aux loups, et arrivèrent à la fontaine sanglante, les chiens à leurs trousses, les épées flamboyantes à leurs reins. Au moment où la meute enragée, chiens, gibier et chasseurs, confondus dans une indescriptible mêlée, se précipitaient sur l'endroit du meurtre, tout à coup, un violent éclair l'illumina ; la forêt sembla s'embraser et soudain la chasse entière s'arrêta comme fascinée, et du sein de la terre sortit une gigantesque main noire, qui saisit les fuyards, les chasseurs, les chiens, comme une touffe de gazon. On entendit un cri effroyable, puis la main disparut sous la terre, et tout redevint noir et tranquille sur la place ensanglantée.

C'est là ce que, le matin suivant, un enfant, seul échappé au massacre, raconta dans la ferme prochaine.

On ne revit plus jamais les sires de Bürglen ; leur sombre donjon demeura désert et tomba en ruines. Mais, au printemps suivant, tout reprit vie autour de la fontaine.

Quand le soleil tourne ses premiers regards d'amour vers la terre, des fleurs sans nombre poussent auprès de la source, là où sont ensevelies les larmes de la demoiselle du château ; la source elle-même brille comme un ruban d'or, au loin dans la forêt, parée, comme d'une couronne, des perce-neige qui font la joie des enfants. Là où sont tombées les gouttes de sang des pauvres petits enfants, il croit des buissons de genièvre, dont les baies noires font penser aux gouttes noires de ce sang innocent.

Au printemps, quand la source brille de tout son éclat, les enfants viennent s'ébattre auprès, tressant des couronnes avec ses belles clochettes dorées, et, en automne, quand les baies sont mûres, les enfants reviennent battre les buissons pour cueillir les baies de genièvre. Et bien sûr

qu'alors la demoiselle du château avec son manteau d'or est au milieu d'eux pour les garder. Car jamais encore il n'y est arrivé un accident. C'est pourquoi la fontaine porte le nom de Fontaine-aux-Campanules, comme on appelle là les perce-neiges, et la clôture qui l'entoure, celui de haie aux genièvres.

Mais, quand revient l'hiver avec la veille de Noël, il faut, chaque fois, que les sept frères recommencent leur sinistre chevauchée et leur chasse sanglante, qu'ils commettent de nouveau leurs meurtres, qu'ils poursuivent de nouveau la servante et son amoureux et disparaissent au bord de la source, enlevés par la même main. Voilà neuf cents ans qu'ils font cette chasse, et dans une vieille chronique il y a déjà huit histoires d'hommes débauchés que les farouches chasseurs ont ramenés aux mères désolées et aux enfants en pleurs.

Tous restèrent silencieux, la gorge serrée, quand le vieillard termina son récit. Enfin Dursli put parler, et il demanda d'une voix tremblante :

— Ainsi je ne l'ai pas rêvé, je suis le neuvième ?

– Je vous ai raconté une légende, répondit l'aïeul. Mais tout ce qui est sur la terre est au service du Tout-Puissant, chaque arbre, chaque pierre, chaque feuille qui bouge, chaque grain de sable qu'emporte le vent. De même, s'il le veut, chaque parole sortie d'une bouche humaine peut devenir une parole de Dieu et servir à la conversion et au réveil spirituel des hommes. C'est ainsi qu'il fait servir les légendes, aussi longtemps qu'il les tolère encore, à forcer les cœurs à s'ouvrir. Les voies de l'Eternel sont merveilleuses et ses décrets insondables. Il cherche les uns au grand jour, à la lumière de sa pure parole, d'autres dans une nuit de tourmente, par le frisson d'épouvante que donne une obscure légende. Si ton âme te rend le témoignage que Dieu t'a trouvé, ne te creuse pas la cervelle, songe seulement à ne pas te perdre de nouveau.

Ainsi parla le vieillard, qui gagna son lit, appuyé sur son bâton, d'un pas chancelant.

Saisis du souffle puissant de l'esprit, ses auditeurs n'échangèrent que quelques mots, se serrèrent la main et se retirèrent.

Dursli ne put fermer l'œil, mais, l'âme en paix, il songea longtemps encore avec bonheur aux voies merveilleuses de Dieu, qui, dans sa Toute-Puissance, se sert de la tempête et de l'orage, de la douleur et de l'effroi pour opérer des miracles dans le cœur des mortels, pour changer les ténèbres en lumière, la superstition en foi, le désert de l'incrédulité en une campagne fleurie.

Et au moment où il sentit que le sommeil étendait ses ailes sur lui, il remercia encore du fond du cœur Dieu pour le miracle qu'il avait fait en lui et lui demanda de continuer à soutenir sa faiblesse de sa main puissante, lui promettant d'avoir toujours les yeux ouverts pour reconnaître, jour et nuit, ses voies. Il le supplia de déployer sa force pour ramener à leurs femmes en pleurs, à leurs enfants abandonnés, tous ceux qui avaient suivi le même chemin que lui.

Enfin un doux sommeil descendit sur lui et il s'éveilla dans une douce paix, salué par les rayons du soleil et les sourires radieux de ses enfants.

Dursli persévéra dans son amendement. Chaque jour était un nouveau lever de soleil dans son cœur ; aussi, chaque soir, le sommeil étend-il

doucement ses ailes sur lui, et chaque matin une douce paix accompagne son réveil. Mais, chaque nuit, avant de se livrer au sommeil, il prie pour tous les hommes abrutis par la mauvaise conduite, demandant à Dieu qu'il les ramène à leurs femmes désolées, à leurs enfants malheureux.

Et Dieu veut exaucer la prière du brave Dur-sli, il veut faire luire son soleil sur la terre, et donner prospérité à ses enfants ; il veut faire passer la tempête salutaire sur toutes les horreurs de ce monde, maîtriser les hommes abrutis par le vice, les rendre à leur foyer attristé. Mais il faut que les hommes ouvrent les yeux pour reconnaître l'amour de Dieu dans les chauds rayons de son soleil, qu'ils ouvrent leurs oreilles pour entendre dans l'orage le tonnerre de sa parole. Il faut que dans leur cœur luise la lumière de son amour, gronde la voix de sa justice. Alors il les sauvera et sauvera avec eux leurs femmes et leurs enfants.

Ô hommes dégradés par le vice ! Ne voyez-vous donc rien ? N'entendez-vous rien ? Le soleil de Dieu luit, le tonnerre de Dieu gronde, vos femmes se lamentent, vos enfants gémissent. Quand donc ouvrirez-vous vos yeux et vos

oreilles ? Malheur, malheur à ceux qui ne se réveillent que lorsque éclatent les foudres des jugements de Dieu, quand leurs femmes ont achevé de se lamenter, leurs enfants de gémir !



Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en novembre 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après une édition s.d. [1901] de F. Zhan à Neuchâtel intitulée *Kathy la grand-mère Dursli Le buveur d'eau de vie Thelmy le vannier*. La photo de première page est tirée de Wikimedia. Intitulée *Schnaps*, elle a été prise par Danser, s.d. L'auteur a protégé son œuvre d'une licence Creative Commons, Namensnennung-Weitergabe unter gleichen Be-

dingungen 3.0 Unported  qui se reporte sur la présente 1^{ère} page.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier (voir restrictions pour l'illustration de 1^{ère} page au paragraphe ci-dessus), mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des <http://www.ebooksgratuits.com> et partenaires :

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.wikisource.org>,

<http://www.gutenberg.org>.